

Denis Guelpa

De bribes et de broc

Roman

Denis Guelpa

95 Grand Rue / 30700 St.-Quentin -la-Poterie

Tél : 0975505422

guelpadenis@orange.fr

Sous un ciel morne, je traînasse ; une fatigue de la veille, coupable. C'est que hier soir j'ai soifé un peu trop, au-delà du raisonnable. Juste en-deçà du pathétique. Seul, en ma cuisine, lumière éteinte. A quoi bon m'offrir en spectacle à ceux d'en face, encagés, voyeurs et bavards. Des années que ce vis-à-vis m'insupporte.

Je suis allé me coucher je ne sais trop quand, trop comment. Certainement titubant jusqu'à mon plumard geignard, aux draps défaits. Toute honte et topette bues.

Ce matin il me faut franchir le pont. Une épreuve. C'est qu'il vibre, grince, tangué. A moins que ce soit moi qui chaloupe... Je n'y vois que danger. Les bagnoles vont à folle allure, des cyclistes empruntent le trottoir, des passants me bousculent. Tous cinglés, hallucinés par les vapeurs urbaines. Ce maudit vent qui emporte mes jurons.

Sous les arches, s'écoule le fleuve. Sans reflets ni miroitement, purulent. Je ne saurais distinguer le sens du courant. Il me répugne. Pourtant des gamins s'y baignent, en aval, brassent des mousses verdâtres, frappent l'écume nauséuse qui ourlent les berges. Des mêmes blêmes aux membres grêles, mollusques criards. Combien de temps s'amuseront-ils encore avant que d'être étranglés par des algues tentaculaires ? On dirait qu'ils ont hâte de régaler la mort.

Je déteste l'eau, elle est le miroir de mes tourments. Le plus souvent je l'évite, feins de l'ignorer. Je n'en boirais qu'aux confins d'un désert que je n'explorerai jamais. Flaques, marigots, affluents, confluents, lacs ou ruisselets ne sont qu'illusions, mensonges étincelants !

De l'eau à mi-mollet et je me noie. Elle sème la panique. Traquenard que ses scintillements, ses murmures ! Mensonges que ses reflets !

Frayeur de la baille qui prend source en mon enfance. J'avais six sept ans. Un repas de famille, dominical, long, ennuyeux comme une grand' messe. Quoique ce jour-là était invité l'oncle Marcel. Fine moustache de marle, dents gâtées, tarin vermiculé. Il parlait fort et gras, se plaignait ma mère. Il avait fait la guerre, Marcel, résisté, et il la racontait.

De sa guerre à lui, mon père n'en disait rien. Troufion encaserné du côté de Thionville, emporté par la débâcle, bouclé dans un stalag, libéré grâce à Pétain puis c'est tout...Son silence un peu honteux. Tandis que son beau frère la ramenait toujours, en vainqueur.

Donc, entre le potage et le gigot, l'oncle Marcel narrait pour la dixième fois son arrestation par les gestapistes français, son interrogatoire à la « Kommandantur ». Un 17 novembre 43.

« Qu'ils m'ont foutu à poil, ces salopards, jeté dans le grand bassin de la buanderie. L'eau glacée, que j'en étais paralysé. Et un gros, une ordure faisandée, manches retroussées qui m'appuyait sur la tête. Ah! Crédiu! J'étouffais, voyais tout noir, que ça m'explosait dans les oreilles, me recroquevillait le cerveau. J'entendais rire la mort. L'autre

con me laissait reprendre souffle juste pour me demander : C'est qui ton chef de réseau ?... Un certain Alambert, tu connais ? Où qu'il est ? J'sais pas, j'sais rien que je crachouillais. Deux respirations et ce fumier me rappuyait dessus »

L'oncle Marcel debout, la serviette nouée autour du cou, la lippe suintante, qui répétait les gestes du tortionnaire. « Et vlac ! Plouf ! Et revlac ! Replouf ! Et rerevlac ! Et... encore et encore ! A chaque submersion de l'oncle Marcel, je retenais ma respiration, fermais les yeux, suffoquais, me noyais de même. Ca n'en finissait pas. Je tremblais, tenais avec peine ma cuillère, sondais le potage clairnet. L'effroi. Au fond de l'assiette creuse, je voyais des abysses, ces ténèbres que tourmentait la mort.

Enfin l'oncle Marcel se rassit ; il avait survécu et saisi ses couverts avec un appétit de guerrier. « Finis ton potage ! » m'ordonna mon père. Je n'osais plus même y plonger mon regard, scruter l'horreur.

Je vivai à jamais sidéré, captif de cette hantise de l'eau, des fonds inquiétants. Jamais je n'ai tenté d'apprendre à nager, osé défier le moindre courant. Je puis être submergé par une vaguelette.

*

Au bout du pont, au bout du compte, je suis sauf, retrouve un pas de circonstance, une allure normale. Sans élégance. J'ai de l'arthrose, de l'arthrite, mon corps articule mal. Je perçois ses craquements ses

suppliques, n'y prête qu'une oreille distraite. Je vais, marche un peu de guingois, souvent m'égare. Pas même déboussolé je poursuis. A pied !

J'ignore les transports publics autant qu'ils m'ignorent. Si tout par hasard on se croise, on s'évite. Ce n'est jamais le moment, l'endroit, la bonne destination. J'abhorre cette promiscuité dans le tram, dans les bus. La cohue, la confusion des corps, des odeurs. Ces frôlements insanes, ces jeunots avachis, ces estropiés qui s'agrippent à toi. Tous abêtis qui se mirent dans leur écran, sourient au néant.

Et je me garderais bien de monter sur un vélo, fût-il électrique, pour parcourir la ville. L'exploit est trop téméraire, trop solitaire. Le piéton, lui, s'associe à d'autres piétons, survit en meute. Il peut même composer une foule, subvertir l'ordre urbain qui n'est que foutu désordre...

A mon âge. Fatalement, inéluctablement, on désapprend à marcher. Alors je m'obstine, trace, solipède, vais de pas en faux pas, chute, me relève, m'élève. Suis nourri d'une conviction: marcher a un sens. Le nier serait un contresens. Le palpitant qui s'emballe, le sciatique qui se vrille, les pieds échauffés, je me sais vivant.

« Dionysos, me dis-je, je te ressens, je t'éprouve, donc tu es ! »
Contrairement à l'autre qui se complaisait à discourir sur la méthode, m'est d'avis que penser ne suffit pas à me convaincre que je suis.

Songeries et facéties mentales ne me confortent en rien dans l'idée d'exister. Marcher, si ! C'est physique, palpable et parfois douloureux... c'est ainsi.

Une confidence : Un des jours les plus importants dans ma terne existence fut celui où ma femme me quitta. Avec Ariane, cela ne tenait plus qu'à un fil. Déçue, lassée de moi, elle avait ses raisons. Et j'avais les miennes de ne pas me sentir accablé. Mais là n'est pas le propos !

Un mercredi de mai, les « saints de Glace ». La froidure revenue satinait l'air. Au matin, ma femme remplit deux valises, claqua la porte puis la portière de notre cabriolet 204 que j'entretenais avec soin. Je n'ai revu ni l'une ni l'autre.

Sans voiture ! J'étais désemparé. Les horizons s'éloignaient, les perspectives fuyaient. L'immobilité allongeait les jours, aggravait mon ennui. M'en acheter une ? Rapiat comme je suis, je redoutais la dépense. Faut dire qu'Ariane subvenait aux besoins du ménage avec une constance rassurante.

J'eusse pu m'abîmer dans un gouffre de désespoir. Ben non ! Je marchai. De plus en plus loin, de plus en plus longuement. Parfois sans but. J'étais désormais destiné à marcher.

*

Cet après-midi je sais où me rendre. Inquiet, je gagne l'hôpital.

Avant-hier j'ai fait un détour- si tant est qu'on fasse un détour lorsque le trajet est improvisé - pour voir mon ami Raoul. Chez lui, rue de l'Alt. Une bicoque biscornue, toute en faux angles, asymétrique, basse de toit, lézardée, marrante. On dirait que sa façade sourit.

Je frappai à la porte au fond du couloir. Un quinquet vacillant, une odeur de fruits avariés.

Nulle réponse.

- Raoul ! C'est Dionysos ! criai-je. Raoul !...

La lourde d'à côté s'entrouvrit.

-M'sieur Raoul, l'est pas chez lui.

La fiole boursouflée, bariolée d'une moche fée.

- Il va revenir quand ?

- L'est toujours à l'hôpital, j'pense

-... ?

- L'a eu des douleurs toutes subites, qu'il m'a dit, sur le côté autant que par devant. L'est allé aux urgences, que c'est moi qui ai appelé le taxi. M'même que je l'ai payé d'avance, que j'en ai eu pour...

- Merci pour lui !

Sa bouche pareille à une anémone fanée qui ne sourit qu'à de tristes nouvelles, de lâches rumeurs. La laideur est pardonnable, mais pas l'expression qu'on peut lui donner.

- Et c'est arrivé quand ?

- J'sais plus trop... mercredi... ou jeudi...à moins que...

- Vous ne l'avez pas revu depuis ?

- Ben non ! S'il était rentré, m'en serais pas à vous dire qu'il est à l'hôpital... Et peut-être même qu'à cette heure...
- Et peut-être même que quoi ?

La minuterie s'arrêta, la nuit nous enveloppait. Elle se réfugia dans son antre en claquant la porte.

Un silence ténébreux, glacial. Je m'enfuis.

Raoul à l'hosto, des douleurs subites. Connaissant mon lascar, il ne bouffonnait pas. C'est un costaud, un dur du cuir, un dur à cuire. N'a dû voir un toubib qu'au recrutement pour se faire tâter les attributs. L'imaginer malade, affaibli ? Cela m'atteint...

Mon ami Raoul...

*

Un hôpital, ce buildingue-là ? Plutôt un rafiot au radoub, mal calfaté, un bousier pattes en l'air. On y entre par où ? Par quel orifice ? Quel émonctoire ?

M'en voilà déjà souffreteux, fébrile. Une brise aigre venue du fleuve me poursuit. Chemin fléché bordé d'épineux rachitiques et d'artemiseria vulgaris. Une nuée de pyrales cerne les buis.

Entrée ouest.

A l'ouest j'y suis, perturbé, perplexe. Une porte à tambour ; je passe au tourniquet. J'ai comme une arête de merlu plantée en travers de la

gorge, réalise la menace, les dangers que je cours. Qui entre dans un hosto risque la contamination, la somatisation pernicieuse, l'attaque vireuse.

Ca schlingue ! Leur hygiène n'est que chimie malodorante, leur propreté simulée. Qu'un air propulsé, un faux alizé pour chasser les miasmes qu'exhalent des corps patraques, les humeurs fétides, l'aspersion des morts.

S'y mêlent des borborygmes, des flatuosités tubulaires. Le hall d'accueil est un gros estomac alvéolé que prolonge un couloir sigmoïde. Happés, prémalaxés, tous sommes finalement ingérés. Distinguent-ils encore les malades des bien portants, les clopins et les clopants ?

Et mon Raoul alité quelque part dans ce sinistre digestoire !

- Raymond comment ? Vous dites...

Un mahousse accueille les désemparés.

- Raoul Fiechter...

- L'est là pour quoi ?

- Pour un stage d'origami...

L'énorme entrouvre un œil. Est-ce le bon ?

-...quelle genre d'affection ?

- Qu'est-ce que j'en sais moi ? Demandez aux toubibs, s'ils en ont la moindre idée...

Mon ton est inapproprié. Je ne puis taire une certaine exaspération.

- Faut pas vous énerver, ça n'y changera rien...

Inamovible, déplorable, ce type est une malédiction. Il est à l'accueil pour n'annoncer rien de bon, prévenir toute illusion.

- Vos liens avec le patient ? qu'il s'enquiert.

Etroits, indéfectibles, à la vie comme à la...

- Fiechter Raoul... l'a été placé en « Investigation interne », chambre 309, troisième étage, aile H.

Il en a trop fait, trop dit, est déjà épuisé.

L'ascenseur aussi. «...*momentanément en panne, veuillez emprunter l'escalier adjacent* »

Une lourde porte métallique ouvre avec peine sur une rampe lugubre.

Au premier palier, une vieille dame apoplectique s'accroche à la rambarde pour reprendre souffle.

- J'y arriverai jamais, qu'elle halète.

- Z'allez à quel étage ?

Son regard effaré, à la poursuite d'un insecte nuisible.

- J'sais plus...

L'hosto nous avilit tous, visiteurs ou patients. Le personnel porte blouse blanche pour se prémunir, être distingué par le sort.

Tôt ou tard, ils y passeront comme tout le monde.

Aile C...D...E... le monstre est polyèdre et quadriptère. Des couloirs obscurs et interminables comme la souffrance. Oppressants.

Un rien, un gargouillement, un crissement sur le lino, un cliquetis de chariot peuvent épouvanter. Les rires les plus innocents deviennent sardoniques. Je devine ces nuées de microbes qui moucheronnent tout

partout, ces virus virulents qui nidifient dans les faux plafonds. La preuve : il n'y a personne, pas même un ectoplasme qui survive dans ce désert infectieux.

Chambre 309, une porte entrebâillée. J'hésite, expire longuement, toque.

- ...trez !

C'est lointain, imperceptible.

Je passe la tête. Un lit vide, draps tendus, duvet et édredon boursoufflés sous un grand plastique.

Je franchis le seuil, pour découvrir un type recroquevillé, débraillé sur un plumard tout chahuté, les draps rejetés. Mon Raoul, sur ce rafiot nickelé, voile déferlée, à la dérive.

- Salut gamin, fais-je d'un ton faussement enjoué.

C'est qu'il n'a pas la tête que je lui connais, que je voudrais. Il a buvardé les sales teintes de par ici, livide, jaunasse, bleuâtre. Du feu dans les yeux, ces yeux que je lui trouve bien trop grand, bien trop ardents. Il a séché comme hareng dans la saumure, mon Raoul. J'ai douleur à croiser son regard, m'en détourne. Il verrait mon affolement.

- Diony ! qu'il me sourit à peine, t'es venu...

- M'en suis rendu chez toi et c'est cette vieille toque d'à côté, ta maîtresse cachée, ta passion secrète, qui m'a dit que...

Raoul sourit puis grimace.

- T'as mal ?

- Un peu trop...

Je le connais l'arsouille. « Un peu trop » c'est l'insupportable, l'indicible.

- Ils te donnent des médicaments ?

- Me font des piqûres...

Il me tend son bras nu, maigre, torturé du poignet jusqu'à l'épaule. A ce point décharné, je ne puis le croire. Je sais ce que ces bras ont porté, manutentionné, tout en muscles et en tension. Me faut respirer, dompter mes pensées. Je pourrais défaillir. Non par compassion, mais par faiblesse d'âme et lâcheté.

- Ils ont trouvé ce que tu avais ?

- Ils investiguent, comme ils disent, par tous les bouts, tous les trous... même qu'ils m'ont enchossé un tuyau d'au moins deux pouces...

- Deux pouces, c'est beaucoup...

Remarque superflue, mesquine. Tout à son mal, à ses lancées, à son corps supplicié, Raoul dit, vit sa douleur. Et moi, j'ergote.

Plutôt me taire. Je tenterais bien de poser ma main sur la sienne exsangue, osseuse, d'une fragilité d'oisillon tombé du nid. Cette main me fait peur, est celle d'un spectre. Pareille à ces pattes griffues qui caressent des vestales dans les films d'horreur.

A-t-il deviné mon épouvante ?

- J'te fais peur, hein ? Tu sais, Diony, je crois bien que...

Il n'a plus même la force de dire.

- Tu crois bien que quoi ?

- ... qu'suis foutu.

Je sursaute, m'effare. Tout à mon égoïsme, me voilà autant désespéré que lui. Pour un peu je m'exclamerais : « Tu ne vas tout de même pas me faire ça ! »

- Mon Raoul, ne pense pas ça, ne dis pas ça. Tu te fais encore plus de mal...

- Au contraire, ça me rassure... ça m'apaise...

Il ferme les yeux, se convulse. Soumis à une étreinte funeste, il semble lâcher la rampe.

Comme une répétition générale.

Son bras pend hors du lit telle une branche rompue ; du bois mort.

Sous le drap, ce corps de chair vive, de nerfs qui affleurent, de moelle épineuse et de sanies. Que faire ? Quoi inventer pour qu'il retrouve apparence, ressemble à ce qu'il a été ?

Seule la médecine peut quelques chose. Tout au moins soulager, quelque temps nous bercer d'illusion.

Moi, je me retrouve si inutile, d'aucune aide, que je devrais partir. Seule mon absence a sens. Qu'on lui fiche la paix. Connaissant le fiérot, il doit pâtir d'être vu ainsi.

Une longue expiration striduleuse, hoquetée. Puisse-t-elle chasser poisons, germes, bacilles, toutes saloperies qui lui abrasent l'intérieur.

Puis un infini silence... La poitrine creuse, inerte.

Apeuré, je suis tenté de m'enfuir, gagne la porte.

- Tu pars déjà ?

- Non, non ! Je voulais juste entrouvrir pour faire courant d'air...

La honte me brûle le front. Je retourne à son chevet.

Des longues minutes. Moi à le regarder souffrir sans rien oser dire. Ne plus tenter quoi que ce soit ; juste prévenir une nouvelle maladresse. C'est le moins que je puisse faire.

Raoul rompt l'interminable silence :

- Et toi ? Ca va ?...

- Ca va...Mais j'irai encore mieux quand tu iras mieux...

Pfuuuu... l'odieux sifflement d'une pétufle crevée. Ce souffle continu, infime, bientôt imperceptible. Et d'un filament de voix :

- Suis épuisé...

- Je vais te laisser te reposer... je reviendrai...

Il a fermé les yeux. Puisse-t-il longtemps, longtemps roupiller. Ce sera ça de moins à subir.

J'emprunte le premier escalier trouvé, de service, étroit, sale. Le dégringole au risque de me casser le cou. Me fracasser dans cet hosto désert ne serait pas malin. Ici, je doute qu'on me porte secours.

Rez-de-chaussée. Une porte cabossée, qu'on dirait enfoncée, ouvre sur une cour. Une haute cheminée crache aux nues, embrume les cieux. Vapeur des buanderies ? Fumées des crémations ? Ou condensations des fièvres recyclées ? Le souffle tiède et bourdonnant des ventilos, l'odeur fade des huiles de machine. Inquiétante usine qui semble fonctionner d'elle-même ; personne alentour.

Et si c'était-là le cœur régulé de la médecine industrielle ? Poumon artificiel, transfuseur central des émulsions curatives.

Quelques chats m'approchent, me fixent de leurs yeux irradiants, d'une intelligence moqueuse. Et si en eux étaient réincarnés quelque docte mandarin, des professeurs de l'ancienne médecine, de la science encore humaine ? Peut-être sont-ce ces félins orgueilleux, au poil lustré qui posent les diagnostics, ordonnent les traitements, ont toute faculté.

L'endroit est néfaste, j'extravague, hannetone. Pauvre Raoul ! Quelle rémission possible en cette usine effarante ?

Là-bas, un arbre rachitique déjà effeuillé. Comment pourrait-il survivre ? A ses pieds, des corneilles se prennent de bec, s'arrachent je ne sais trop quoi qu'on dirait mou, élastique, sanguinolent. Noirs volatiles, brutaux, malfaisants qui se disputent un lambeau de chair ? Un pansement croûteux ? Disposé à imaginer le pire, à infuser dans l'abject, me vient la nausée. Je vacille corps et âme, surplombe un abîme de noirceur et d'impuissance.

Voilà ce qu'il m'en coûte de laisser libre cours à mon imagination. Elle me submerge, m'encre l'esprit. M'enténébre.

Et là-haut, dans un carré de ciel violacé passe un avion argenté. Moi qui ai une trouille morbide de monter dans un zinc, en suis à rêver d'être à bord.

*

C'est de mon grand père maternel, Dionysos Padigros que j'ai hérité de ce divin prénom. Chassé par les armées ottomanes du sultan

Abdumachin, son aïeul avait fui sa Thrace natale pour échouer à Marseille. Les Padigros, famille devenue influente au sein de la communauté grecque, se firent dockers de père en fils. Mon grand-père en imposait. Grand et musculeux, le regard sombre, la moustache drue. Il se savait bel homme et aimait à recevoir des compliments. Mais n'alliez pas lui dire qu'il était fort comme un Turc.

Honorer le grand-père était une chose, porter ce prénom suranné et un soupçon ridicule, une autre. On eut beau vouloir me persuader du contraire, me coller ce nom d'un dieu grec avait été une belle vacherie. Mes colères et l'usage firent que bien vite on m'appela Diony, ce qui me convenait tout à fait. A la mode et pourtant original. Sur un malentendu phonétique certains glissèrent imprudemment de Diony à d'Johnny. J'y mis très vite le holà.

*

Il a plu, une averse, une bénédiction par cette canicule. Les carreaux de la cuisine réverbèrent une aurore boréale. Le crépuscule prend des teintes aquarelles. Par la fenêtre grande ouverte, me parvient un monde confus, le chuintement des bagnoles sur l'asphalte mouillé, un grondement de tonnerre lointain, des appels sans réponses, des rires désespérés et le roucoulement des pigeonnnes esseulées. L'effet des graines contraceptives, les mâles s'efféminent. Pigeon voyageurs, tous

se retrouvent au printemps place Saint-Marc, succombent à l'uranisme. Triste Venise qui héberge tant de ramiers invertis au dandinement suspect.

J'en suis là de mes réflexions au premier tiers bu de ma bouteille de whisky bon marché... Je sais m'arrêter, j'abuse à ma mesure. Mon ivresse est contenue et point continue.

Imperceptiblement, l'alcool provoque une certaine acuité, une attention neuve. Des émotions subtiles se révèlent, bouleversent le paysage intérieur. Une monotonie que verdissent soudain de fragiles oasis. A moins que ce soit une clairière d'herbes argentées qui surgit au cœur d'une forêt primaire et tourmentante.

La lune m'apparaît. Nous nous détestons. Elle me grimace, goguenarde, moche, sa sale gueule cratérisée. Je me penche à la fenêtre, lui crie ma détestation :

- J't'en foutre salope lippue, vile suceuse !

- Oh ! Moonseigneur Guerey, comment que vous osez ?

La voisine sur son balcon limitrophe qui effeuille ses tarentules.

- J'apostrophe la lune...

-...qui n'y peut rien... personne n'y peut rien, qu'elle soupire. Voyez cette chaleur hors de saison, j'ai encore vingt-six degrés à cette heure-ci...

- Sous le bras ou... ?

Elle rit, la voisine, sur son balcon qui penche dangereusement, surchargé par sa botanique foisonnante. Un jardin suspendu ridicule qu'empoussièrent les pollutions urbaines.

Et fière, qu'elle en est !

- Pourtant, y a plu, dis-je pour pas ne rien dire.

- Un chagrin, une pitié ! Me faudra tout de même arroser...

Me vient un hoquet sonore qui enchante la nuit. La voisine de poursuivre :

- Faut pas se contrarier avec ce qu'on ne peut pas changer, qu'elle philosophe. Voyez, M'sieur Guerey, moi je prends la vie comme elle me vient...

- Et elle va vous venir quand ?

Elle sursaute, lève les bras pour parer l'insolence. Le haut de son peignoir s'entrouvre, laisse paraître la naissance de deux seins mordorés, gros, tremblotants. Elle s'insurge :

- Mais je vis! C'est plutôt vous que je vois végéter, dépérir depuis que votre femme vous a quitté.

- Elle est partie il y a vingt ans, je devrais avoir clamsé depuis belle lurette...

- Oh que non ! Z'êtes comme certaines plantes parasites ou épineuses. Ca vous dure une éternité.

Cette rombe sans âge, cette coquette fardée comme un auguste peut me laisser coi. Elle a le don des mots méchants, le goût des maux d'autrui. Ne me reste qu'à lui tirer la langue.

- Elle est chargée, qu'elle apprécie, feriez-bien de faire un peu jeûne.

Puis disparaît.

Je regagne ma chaise, entame le second tiers de ma topette d'Ydill Scotch. Un peu âpre, trop tourbé, si peu vieilli.

En sueur, prostré, je n'attends rien, ni personne. N'attends rien de personne ni de moi. Ce pourrait être une sagesse si je trouvais en cet état quelque apaisement.

File une étoile, une étoile fuyante qui diagonale le grand carré de nuit, se noie dans la lueur de la ville. Une autre et d'autres. Sont-ce des âmes ? Ainsi mourir, cingler à des années lumières dans la vraie nuit. Loin de cette obscurité frelatée que provoquent les villes. D'insondables ténèbres que baliseraient les constellations, des planètes ardentes, des banquises stellaires.

Et si mon Raoul décollait ce soir, droit sous mes yeux. A le voir tracer au-delà des nues, semer son envol de confettis d'or. Lui, feu follet bienheureux, allant s'éteindre aux confins des univers.

Belle mort que je redoute plus que tout. La sienne comme la mienne.

Qu'il agonise à son rythme, qu'il ne m'attende pas !

Raoul qui ne dort pas, qui souffre si seul, si impuissant. Avili, pitoyable mourant.

Par sa fenêtre, voit-il ce même ciel, ce carré de nuit lactée, tous ces éclats éphémères qui composent une éternité ?

Sonne le téléphone. A cette heure-ci, indue. J'hésite, tergiverse puis obtempère. Pose mon verre, quitte ma chaise, me redresse endolori,

entrepris de me mouvoir. On persiste et me sonne encore. Ce ne peut être que ma fille, tout autre aurait déjà raccroché. Mais « tout autre » ne m'appelle que rarement. Parfois une erreur ou une voix de noiraude scolarisée qui me propose une assurance obsèques depuis Bamako.

Je quitte la cuisine, actionne l'interrupteur du corridor. Tâtonne la paroi de gauche pour assurer mon pas, atteins le guéridon, décroche.

- T'en as mis du temps ! Je commençais à me faire du souci...

- J'étais à la cuisine, alors d'ici que j'aie jusqu'au guéridon...

- Quand c'est que tu vas te décider à acheter un portable ?

- Pour que tu me harcèles le jour comme la nuit...

- Te voilà pris d'une nouvelle crise d'amabilité... tu as l'intonation des soirs d'abstinence.

- ...

La voix, le ton, la syntaxe et la ponctuation de sa mère. A croire que ma fille a mandat de perpétuer son image, son impertinence et sa versatilité. Tantôt démonstrative et affectueuse, à me servir du « papa chéri » totalement exaspérant. Ou, par temps agité, du « vieux cave », « sale tronche » et « déglingué » qui me conviennent mieux. En ce cas, je ne lui dois rien. Ni affection ni gratitude. Nous sommes quittes.

- Je voulais juste savoir si tu pouvais me prêter deux cents euros, parce que ces temps-ci je suis un peu juste...

- T'es juste quoi ?

- Ben... un peu serrée...

- A l'encolure ou aux entournures ?

J'entends un long soupire, son irritation.

- C'est oui ou c'est non ?

- Et ta sainte mère, elle ne peut pas t'exaucer ?

- T'es gonflé ! Tu sais bien qu'elle ne roule pas sur l'or.

- Tandis que moi...

- Toi, tu économise sur la pension que tu lui dois...

Je m'irrite :

- Une pension! Quelle grossièreté ! Imagines-tu ta mère passer pour une femme entretenue ?

- Je te nourris bien !

L'impudente.

- Une livraison tous les quatre jours... Crois-tu que cela comble un homme ?

- Pour te combler, je me demande bien ce qu'il faut faire

- Je m'interroge aussi. Et c'est ce constant questionnement qui occupe mes jours et mes nuits...

- Tu ferais mieux de dormir, ça te rendrait moins chtarbé.

- Chtarbé ? Ca veut dire quoi ?

- Ca veut tout dire.

- Façon de ne pas me dire tout...

Là, j'ouvre grand le portail du jardin de ses rancoeurs. Un jardin florissant. Des brouettes d'un humus gras et corrosif qu'elle déverse.

Ma fille, unique et singulière, mon Isaline.

- Tu veux vraiment savoir ? qu'elle tonne. T'es barge ! Béni-coco ! Jobri ! Louf ! Perimé ! Tocard ! Caduc et j'en passe...

- Profite, ne me passe rien.

- Et ô combien infiniment, immuablement et irréversiblement chiant ! Sur ce, je t'embrasse. Bonne nuit, papa. Elle a bouclé.

Toute sa mère. Ponctuer ses vilénies d'une gentillesse, souligner la cruelle acidité de ses propos d'une ombre de douceur. Qu'y faire ? Elle est ma fille et je ne la hais point.

Dois-je aussi admettre que ses petits plats préparés, ne sont pas dégueu. Elle s'applique, s'oblige. Son dauphinois-Morteau, sa tagine de poisson ou sa bacalhau sont succulents. Des recettes que lui a transmises mon ex. Je me régale seul, déplie une nappe pour la circonstance, utilise les couverts en argent. Je mange avec appétit, sans précipitation, presque recueilli, pense à elles deux. Esprits faussement bienveillants qui se penchent sur mon assiette. « C'est bon ?... On n'a pas trop salé, à cause de ta tension... mange lentement, mâche... pense à ton estomac... » C'est bien moi ! Plutôt que de savourer en toute quiétude, il faut que je les invente, les invite. Ces deux fouaises en viendraient à contrarier ma digestion. Isaline n'a pas tord, je suis un brin chtarbé.

Il est temps que je m'arrête de picoler. J'en suis au premier quart du second tiers de la bouteille. Une comptabilité subtile qui me contraint à rester lucide. Si le quart d'un tiers fait un douzième, et le douzième de soixante-quinze, six centilitres, j'ai soifé trois décis. C'est trop !

C'est répréhensible ! Mais je ne m'en tiens pas rigueur. Demain, les temporaux boulonnés et le frontal équarri, il sera bien assez tôt pour me sermonner.

*

Raoul chahute mon premier rêve puis anime mon insomnie. Il s'immisce, s'installe. Depuis toujours qu'on se connaît. La prime enfance, la prime adolescence, la prime délinquance. Et la suite...

Mon copain du bout de la rue, du quotidien. En classe qui copiait sur moi, dans le préau qui cherchait la castagne. Au square Jules Calafard, (Aquarelliste, membre de l'école de Langogne, 1878-1932) on avait nos habitudes, nos sales manies. On complotait, organisait nos attaques surprise contre ceux d'en-bas, de la plaine, les « bâtards du palud ». On les haïssait, pour rien, comme ça. Raoul, plus hargneux, plus cogneur que nous tous, menait l'assaut. Dans un trou de chantier abandonné, cratère glaiseux, borbier rougeâtre après la pluie, on se peignait et se mégissait vilainement.

Sa mère tenait le café du Rond-point, un troquet minuscule qui débordait sur la rue. Son vieux était tout le jour en fond de cave, de cale à lécher les douves. Il n'en remontait plus de peur d'écoper. Lentement il se noyait.

Raoul piquait dans la caisse. Partageur, il régalaient les copains. Il chouravait des bouteilles de Byrrh, de Guignolet ou de Suze pour les revendre moitié prix à des chinetiques qui tenaient tripot, impasse

Saint Flour. Déjà le sens du commerce et du risque... Sa mère, une Alsacienne bien charpentée, une fois le surprit à siphonner un tonnelet de Porto. Il s'est reçu une mornifle incomparable. Lui en est resté des acouphènes.

Raoul ! M'en a-t-il appris de la vie, de la survie. Il m'a réjoui, médusé, bluffé, souqué ce superbe maraud. Si habile à mentir, à la narrer à sa guise, à se rengorger. Plus tard, en a-t-on concélébré des liturgies baroques, ourdi des complots ineptes, des plans foireux. Il m'a égaré, et je ne saurais lui en vouloir. Des péripéties, des glissades, des gadins que j'embellis à y repenser. Pipo et Moco, lui flamboyant, hilarant, moi sans grand talent. Je jouais les utilités. Un duo de clowns improvisé, improbable. Rarement applaudi.

Vidiou ! Ressaisis-toi mon Raoul ! A ton âge ! Notre âge ! Soixante-douze ans soufflés ; a-t-on idée de lâcher la rampe ?

Toi, le beau parleur aux formules balancées, au pathos grandiose, à la scansion charmeuse. L'œil ravi de tes troublants effets, la malice veloutée. Tu ne vas pas déjà la boucler, t'effacer !

Viendrais-tu à trépasser que j'en serais bien diminué. Ta maladie est un avertissement. Soit ! Une rumeur odieuse, une sinistre plaisanterie. Je l'entends ainsi. Mais maintenant, il te faut réagir, ne pas déradier.

Je gambille, ma nuit est blanche comme ta chambre d'hosto. Je sursaute, me désespère. A mon tour malade. Je devrais prendre de la hauteur, survoler le drame, veiller sur toi de très haut sans toutefois te

perdre de vue. Mais je ne suis pas un fortiche des altitudes, ni funambule ni voltigeur. Au ras du sol, déjà je me froisse les ailes.

*

Les matins heureux, cela n'existe plus. D'antan nous nous levions d'un même bond, Ariane et moi, d'un même enthousiasme. Elle, ma femme, curieuse, impatiente de la journée à venir. Tout son corps désireux, désirable, qui prenait son élan. Moi, je me réveillais et m'émerveillais. Ariane, l'aventurière, fille de l'air. Avec elle je m'évadais, la poursuivais. Elle m'attirait tant.

« Qu'as-tu à me mater comme ça ? » qu'elle riait. M'émouvait, se mouvait de la croupe, en rajoutait. Certes, point divine Aphrodite mais belle plante et si vivace en toute saison. Déesse malicieuse et tentatrice.

En fin de journée, elle réapparaissait rayonnante de fatigue. A croire que chaque effort avait été une joie, toute épreuve une victoire. Après des années et des années d'être ensemble, je restais incrédule. Comment se faisait-il ? A quoi cela rimait-il ? Quelle irréflexion la faisait chaque soir revenir, me revenir ? Heureux et un peu coupable de la retrouver. Elle ! Que me trouvait-elle ? Je lui posais la question, « je cherche encore... » répondait-elle.

Ah ! Ces matins-là !

Allait-elle partir au travail que je la retenais, des mains la mémorisais pour mieux me la rappeler en son absence.

Elle se déhanchait, s'arrondissait dans sa robe étroite; traversait le corridor en se dandinant encore.

Ah ! Ces faux départs, ces séparations brûlantes. A moins qu'elle ne déguerpisse, féline et aguicheuse, ravie de me punir, je la prenais illico. Lui rectifiais sa toilette, malmenais son slip de rien, riais de son pseudo refus, allais à ses sources chaudes. Mon épouse, ma régulière, mon unique que je m'approprierais en sale remueur tout contre la porte geignarde. La friponne feignait de s'enfuir. « Je vais être en retard... de nouveau en retard... » qu'elle ahanait. Plein de mansuétude, je la libérais.

Mon ravissement un brin pervers de la regarder vite réajuster sa mise, ordonner ses beaux cheveux. Se redonner allure convenable.

Du beau temps, du bon temps.

Mais qu'un temps. Sans qu'il y ait haute trahison, geste impardonnable, paroles assassines, nous nous sommes lassés. L'un de l'autre, et moi un peu de moi. Une fatigue conjugale irrémédiable. Découragé de l'autre jusqu'à ne plus rien tenter. C'était triste sans être pitoyable, fâcheux sans être indigne. Parfois on se regardait étonnés de ce qui nous arrivait. Moi nostalgique de ce qui nous était arrivé, Ariane pas. Elle se voyait toute la vie devant elle, fugueuse et fougueuse comme à l'adolescence. N'était-ce ce regard consumé qu'elle me portait, Ariane était encore très jolie, désirable. Je me perdais à l'imaginer avec d'autres hommes. Moi avec une autre femme, l'idée ne m'effleurait pas. J'avais baissé les bras. A ce jour, je ne les ai pas relevés.

Ce matin-ci, à quoi, à qui puis-je bien ressembler ? Face au miroir je suis témoin de ma décrépitude, chaque jour accablé de me découvrir ainsi. Une silhouette mal esquissée, aux traits bâclés. Il y aurait plus à gommer qu'à souligner. Le vieillissement du corps est aussi celui de l'esprit, les rides, la flaccidité des chairs trahissent l'étiollement de l'intelligence, la faiblesse du caractère. Cette fatigue au lever est intime, profonde, insurmontable.

J'aimerais ne penser à rien, ni désirer, pas même envisager.

Ne rien craindre non plus.

Mais l'angoisse ne l'entend pas ainsi. Je tressaille. M'enfièvre. L'image d'un étang croupissant, d'une eau sombre, étale se révèle. Je fuis la berge mouvante, le sable qui marque mes pas.

Je m'alarme et me désole. A quand la providentielle sécheresse ? La disparition des eaux croupissantes, des sentines, des puanteurs qui me polluent l'âme ? Que s'évaporent de mon esprit les fleuves et les lacs traîtres. Apparaîtraient le fond de ma pensée, le relief de mes tourments. Un lit glaiseux, des galets bleus et des algues mortes.

Un éclair blême frappe les carreaux ; il tonne presque aussitôt.

A la fenêtre je me penche. Le trottoir d'en face tavelé de gouttes de pluie.

- L'orage revient ! me fait la voisine qui effeuille une grosse touffe violacée et informe

- L'ultime roulement des tambours sépulcraux...
- Mais non ! Mais non ! De l'eau, il nous en faut ! qu'elle sourit aux cieux.
- Jusqu'au déluge, à l'ultime déferlante qui nous emportera tous, cul par-dessus tête et gueule asphaltée dans ce chaos tropical. N'y aura plus besoin d'arroser vos pétunias
- Des azalées, m'sieur Guerey , ce sont des azalées « rosita delicata » et là un hibiscus althea qui ne se porte pas si bien. Que je lui ai mis un peu d'engrais mais pas trop quand même...
- Engrais ou pas, va crever comme nous-mêmes, tous dépotés, démembrés, ravagés...
- C'est-y l'électricité dans l'air qui vous sursaute comme ça, m'sieur Guerey ?

Soudainement, rageusement l'averse trempe la façade, nous flagelle le visage. Je désespère de vivre un jour une sécheresse salvatrice.

*

Pour ses quinze ans, Raoul avait reçu une gourmette de ses parents. La chaînette et la plaque gravée de son prénom, du 18 carats. Je le vois encore se présenter à la bande, torse bombé, menton en avant, fiérot comme Julot. Il montait et remontait ses manches pour attirer notre attention. Tous étions fascinés par cet éclat à son poignet, envieux, yeux de pie exorbités. A s'exclamer, lui demander : « De l'or... t'es sûr ?... De l'or dur et pur ?... Tes vieux, z'ont dû vendre le troquet

pour te payer ça !... Tu l'aurais pas chouravée à un brodeur ? » Je l'avais eue dans la main, pour la soupeser, brûler mon regard à ces étincelles. L'or m'était révélé. J'ignorais encore que cela déciderait de mon avenir. Vrai qu'elle en jetait cette gourmète, dardait des feux captivants et pernicious. Raoul, nous le voyions tout soudain adulte, conquérant, une triade de nymphettes pendues à son bras. Il nous précédait dans la vie.

De ses quinze ans jusqu'à aujourd'hui, toujours ai-je vu cette gourmète à son poignet. « Au plus cruel de la mouise, dans une panade glaiseuse, je ne l'aurais pas engagée ni vendue. »

C'est bien plus tard, lorsqu' on a assez vécu pour rire de son destin qu'il me raconta :

Jeunes tenanciers, ses parents eurent souvent affaire à des clients impécunieux. L'un d'eux, après avoir vaillamment consommé mais étant sans le sou laissa sa gourmète en gage. Un certain Raoul. Il disparut, jamais ne revint effacer son ardoise.

Les années passèrent, dame Fiechter enfanta. D'un garçon. « On le prénommera Raoul, comme ça, à ses quinze ans, on lui donnera la gourmète qu'on tient dans le tiroir-caisse » suggéra le père. Ce fut décidé et fait ainsi.

*

Même appréhension, même pas précipité. Chaque fois que j'aborde le pont, je me raisonne : Dionysos, tu vas garder calme et dignité. Respiration profonde, abdominale. Confiance en toi... mais pas en ce foutu machin qui vibre, tressaille, grince, se tord, se déforme de tout son poids de granit, d'acier et d'asphalte. S'il venait à céder ? D'évidence, un jour ou l'autre un pont cède. Avec la complicité sournoise des vents, des flots et du trafic, il fatigue. Imperceptiblement remué puis ballotté puis désarticulé, il cessera de résister. Et peut se disloquer par temps calme, au seul passage d'une trottinette. A mon passage... Ce pourrait être maintenant, lâchement qu'il lâcherait. Tête basse, je scrute le revêtement, guette la moindre rupture, la moindre fissure. Ces feuilles de rouille qui se détachent du parapet. Le bitume qui gondole, les bordures de trottoir disjointes. Autant de signes alarmants, de points faibles.

Ca y est ! De subits vrombissements, un effrayant tremblement ! Ce devait arriver.

Suis tenté de courir. Un déferlement de mômes agités qui occupent toute la chaussée, braillards, rigolards, chambardeurs. Tous hirsutes, dépenaillés, mâchurés. Ils se voudraient barbares, terrifiants. La fin des cours, qu'ils fêtent, la grande débandade, l'été frémissant, les amours enfumées, les goinfries avinées. Heureux, géniaux, libres et conquérants qu'ils se croient.

C'est qu'ils m'empêcheraient de passer ! Pseudo insurgés juste bons à foutre la pagaille, à agiter le pont, à tous nous envoyer dinguer dans le

fleuve. Voyous, chieurs de basses menaces ! A embrocher vive cette fielleuse volaille ! Basse-cour nourrie au mauvais grain !

- Z'allez me laisser passer, nom de Dieu !

- Ho ! Hé ! L'ancêtre ! Faut pas t'énerver, tu la rejoindras l'autre rive... me fait un grand flandrin scoliotique et tiqueur.

- J'suis pressé...rien à foutre de votre chahut, barrez-vous fissa !

- T'es pressé de quoi papi ? De serrer ? De fondre une durite ?

Une gironde enfarinée, le visage tout épinglé, les cheveux ras :

- R'gardez le ciel, m'sieur, l'est tout bleu...c'est un jour pour être heureux.

- Heureux ! bramé-je, parce que tu crois que le bonheur ça te vient comme ça, d'une illusion de ciel bleu ? T'es à croire que bramer dans la rue et chanter des inepties va te sauver de ce monde-là ?

- Ce monde-là c'est le tien, nous on est ailleurs...

Et la fillette blafarde de faire la toupie, de jouer les derviches tourneuses, de s'étourdir, orbiter loin.

Serait belle si elle ne se mutilait pas la fiole de clous brillants.

Serait belle si enfin elle décollait, lévissait, échappait vraiment à cette meute beuglarde.

- Z'êtes tous du même troupeau que j'affirme, de l'engeance suiveuse et déjà vaincue. Vous me faites peine.

Cette marmaille délurée qui m'entoure, se gausse de ma valeureuse personne... Je gesticule, fais volte-face...Qui vois-je ? Elle ! Pour sûr que c'est elle, Tiphaine, ma petite fille ! Grottesquement attifée, accolée à un flandrin sombre de basane. Elle ! La p'tiote ! A peine

seize ans ! Qui se suspend à ce noircicot à la chevelure entortillée, pailleuse. Un nid de cigogne.

Qu'une vision fugitive. Je tente de la filer du regard, elle m'échappe. Ma Tiphaine, papillon aux ailes de soie, preste et agile devenue diptère bourdonnant. Quelconque butineuse.

Le pont est rendu aux bagnoles puantes et à la gente habituelle. Je m'arrête, pantelant, accablé. Ces jeunots n'étaient que de grands bêtas qui n'allaient rien y changer. Tiphaine n'aurait pas été de la bande que déjà je les aurais oubliés.

Mais moi, qu'ai-je voulu dire à ces mêmes turbulents ? Que leur ai-je révélé ? Si ce n'est ma terreur puérile, quasi panique de franchir ce pont ? Mon inconsistance.

Rien à leur apprendre, rien à leur apporter ! Juste bon à jouer les prophètes de malheur. Le Jérémie qui fustige son peuple, ces hommes tombés dans le péché et l'aveuglement plutôt que de tourner leur regard vers Dieu. Lui au moins avait ses convictions et s'en remettait au Très-Haut. Moi, je ne saurais qui ou quoi recommander. Mes diatribes indignées n'ont pour objet que de m'apitoyer sur moi-même. Aujourd'hui j'enrage de me voir ainsi déclinant. De n'espérer durer sans autre raison. De ces morveux, je jalouse la jeunesse. C'est pitoyable !

Ultime sursaut, je sais encore me dénigrer, déplorer cette irritation sénile, cette paranoïa. Me traiter sévèrement de pauvre camphre, de

décati, de triste birbe. De crier ma médiocrité au ciel, au fleuve et à tous les vents. Des insultes que me renvoient des mouettes hilares. Je brame encore, par amusement, délassément. Des passants s'étonnent, des dames s'effraient. La vie conjugale naît d'une illusion. Cette rencontre renversante, cette confluence des sentiments et des désirs qui se réalise avec passion, comment cela pourrait-il s'accomplir dans le mariage ?

Combien de temps encore saurais-je assez lucide pour me blâmer ? Ce qui m'autorise à baptiser autrui, à lui passer ma rage. Tous ces bipèdes moroses et rétrécis que je croise ne valent pas mieux que moi. Sursitaires, ils finiront bien par purger leur peine

*

Chambre 309, je frappe, entre ; les deux lits sont occupés, mais point de Raoul.

- Excusez-moi, je cherche monsieur Fiechter. Il était dans cette chambre la semaine dernière.

L'un des patients entrouvre un œil.

- L'ont descendu au premier, geint-t-il

Au premier, sur le panneau qui fait face à l'ascenseur, la liste des patients :

« Raoul Friechter » chambre 112.

Non contents de l'investiguer, l'envertuber et le dépiauter, ils estropient aussi son nom.

Chambre 112. Je frappe, entre. Autour des lits, les rideaux sont tirés. Qu'écarte une mahousse à tête de silure, en blouse maculée, manches retroussées. Elle savate des espadrilles éculées, me surine du regard.

- Z'avez pas vu que c'était rouge ? qu'elle rogomme

- Rouge ? Ou ça ?

- Au dessus de la porte, pardi. Quand la lampe est rouge c'est qu'il y a des soins, qu'on peut pas rentrer... Sortez ! Et attendez ! Et puis, c'est pas l'heure des visites...

- C'est que j'avais tellement hâte de vous rencontrer...

- Qui ça ? Moi ? qu'elle s'éberlue

- Ben oui, vous. On m'a tant vanté votre grâce, votre sourire, vos formes épanouies, même que vous toilettez les hommes comme nulle autre...

Derrière les rideaux, un gargouillement de rire, un ruisselet de gaieté. Et cette voix estompée, si lointaine :

- C'est toi ? Diony ?

- C'est moi, à tout à l'heure...

Je sors.

Cette poisseuse et entêtante odeur qui imprègne les murs, les sols, les malades, les infirmiers, les tisanières, les thanatopraxistes. J'ignore si les toubibs sont épargnés, je n'en ai toujours pas croisés.

S'y mêlent les effluves du bouillon de midi, de la purée du soir. Une schlingueur hospitalière qu'empirent les désinfectants, les aspersion. Tout au bout du couloir, à contre jour, je l'aperçois. Une silhouette famélique glisse sur la flaque lumineuse du lino. S'efface dans l'éclat

opaque de la baie. Homme ou femme ? La transparence de sa blouse déboutonnée dans le dos n'en révèle pas plus. Qu'une pitoyable nudité. Tête minuscule piquée de quelques filaments blancs, dos scoliotique, guiboles si maigres, cassantes. Avance-t-elle ? Est-il immobile, à bout de force ? Une main plaquée contre le mur, un équilibre menacé. Un corps sans relief, sans ombre dans le feu du jour. Qui lentement se consume. Translucide, flottant, irréel. On pourrait y cerner son âme.

Je tressaille. Est-ce la mort ou l'une de ses victimes ? Un ectoplasme errant ? Un archange déchu, asexué, quasi incorporel ? Ou la camarde en personne qui, à tout moment, à tout hasard frappe à la porte d'une piaule, s'introduit, se glisse au chevet d'une prochaine victime. Mais non ! Ce corps anéanti ne peut être celui de la mort. La faucheuse doit avoir chair et muscles pour remplir sa maudite tâche. Un monstre vigoureux, entreprenant.

- Pouvez y aller, mais pas longtemps ! L'est fatigué, grogne la damoche.

- On sait ce qu'il a ?

- Mauvaise mine... comme tant d'autres par ici.

- Diagnostic très affûté... merci !

Elle feint de ne pas entendre.

- M'dame Delavida ! Vous faut retourner dans votre lit ! Allez ouste ! Z'aller tomber faiblarde comme vous êtes ! qu'elle ordonne à cette loque pathétique.

Peut-on lui parler ainsi ? Sur ce ton ? La pauvre est saisie par cette voix dure, cette semonce.

- Vous lui avez fait peur, dis-je outré.

- Elle est sourde comme un pot et n'en fait qu'à sa tête. Comment lui causer autrement ?

- Gentiment...

- Z'en avez de bonnes, vous !

La matrone s'en va en haussant les épaules.

Mon Raoul dans tout ça ? Dans cet indigne foutoir ? J'entre, transi, inquiet.

Ni assis, ni couché, de traviole, près de tomber du lit. Quasi nu. Il a encore maigri, le bonhomme, lui aussi diaphane, exsangue. Pour toute couleur son regard et sa peau ont pris la teinte des murs. Beigeâtres, rehaussés de giclures, de bavures, de dégoulinements.

Il me fait peur, à peine puis-je bredouiller :

-Alors vieux, comme tu te sens ?

- Mal ! Au plu mal !

Me tend une main flétrie, doigts noueux, ongles violacés. Une patte de poulet. Je la prends, n'ose la serrer. Légère, affreusement légère dans ma pogne.

- Je vois que tu es encore éprouvé... te faudra du temps pour...

- ... pour que je canne. Le plus vite sera le mieux.

- Ne dis pas de bêtise...

- Toi non plus...! Epargne-moi tes sornettes.

Si le corps s'étirole, s'abîme encore, je trouve à sa voix, son timbre, une inflexion plus marquée, un souffle d'énergie. Celle du désespoir.

- Les toubibs ont trouvé ce que tu avais ?

- C'est général !...

- ... ?

- La bestiole, l'immonde qui me bouffe. Les ganglions, la lymphe et tout le circuit.

- Maintenant qu'ils savent, ils vont trouver le bon traitement...

- Pfouh !... Je métastase de partout, de là jusqu'aux burnes. Sa dextre à la gorge comme pour s'étrangler. Foutu ! Ca sert à rien de me la raconter... foutu !

Les mots lui font mal, lui viennent brûlants. Une peine sans larmes possibles. Raoul est desséché.

Pas de chaise. Je m'assieds sur le plumard d'à côté, écrase le lourd duvet boursoufflé.

Raoul cherche sa salive, la force de dire.

- Pendant trois jours, il y a eu un type dans ce plumard...Les rideaux tirés, j'entendais juste des han...han...han...des heu...heu...heu... Pui l'autre nuit, il a miaulé un peu plus fort : oha...oha... puis raaa... raaa...raaaa...et plus rien. L'était mort.

Je sursaute, d'un bond quitte le lit. Raoul se tait, fixe le plafond se remémore peut-être ce silence d'après la mort.

Ces joues qui palpitent, ces lèvres blêmes, ces yeux mi-clos ? Des grimaces figées, devenues masque. Raoul le bath, le rasé de frais, tiré à cinq épingles, tout à se reluire du regard des filles, à se peaufiner de

leurs caresses. Le voilà lâchement défait, si avarié des abats et des humeurs que cela lui tache le derme.

Cette laideur, cette dévastation, ce n'est plus lui. Si fané, si détérioré qu'il en devient détritrus. On pourrait être tenté de le jeter.

Honteux de mes pensées, je reste ainsi debout. Et lui tout tordu et perdu à lire le plafond, à explorer des constellations plâtreuses. Un long moment. Se serait-il endormi ? A peine je murmure, soupire la question :

- Raoul, tu dors ?

Il tourne sa tête vers moi, geint :

- J'aimerais bien dormir... dormir et en finir.

Il expire fort, comme s'il espérait son dernier souffle. A la recherche de l'ultime expire. Puis revient à lui. Il se pourrait même qu'il tente un sursaut, une dernière question :

- Et Ariane ? Comment qu'elle va ?

- Ariane ? Mais... dois-je te rappeler que ça fera bientôt vingt ans qu'on n'est plus ensemble ? dis-je un soupçon déconcerté.

- Pt'être que t'as des nouvelles par ta fille...

- Je sais qu'elle a refait sa vie avec un type...peinard...un fonctionnaire. Elle a trouvé pantoufle à son pied.

- Avec toi, ça lui fait la paire...

Le saligoindre ! Sa méchante langue n'est pas encore métastasée.

- Refait sa vie...quelle formule à la con, susurre Raoul. Comme si se remettre en couple, c'était refaire sa vie...

- T'as raison. C'est plutôt rien n'y changer.

- Une vie, ça ne se refait pas...

Raoul n'en dira pas plus. Il halète, stridule, happe l'air. Qu'une ou deux secondes d'apaisement, de vie normale. Puis ce raclement de feu, cet effondrement de la poitrine, cette coulée de lave; une rivière de douleur qui a fait lit de son corps. Point besoin qu'il ne me l'explique, me le montre; je suis à la trace le cours de sa souffrance, ses méandres vicieux. l'odieuse malice de la maladie. Sa tête de côté, tombée de l'oreiller. Il cherche mon regard, marmonne. Je me penche, tends l'oreille.

- J'aimerais aller à la douche... une douche froide... de l'eau sur moi...

- J'appelle la grande bringue ?

- Oui.

Une sonnette pendouille à la potence.

- Ca fonctionne pas, soupire Raoul. Faut y aller....

De sa main disloquée, de son index tremblant il me désigne la porte.

- De dieu de dieusse ! que j'enrage. Foutringue d'hosto ! Et quand t'es seul , que t'as besoin de quelque chose, tu fais comment ?

- Je n' fais pas...

Suprême cruauté que cette impuissance ajoutée à la souffrance. En ai la nausée. Un si haut le cœur que je suis près de gerber, de mêler larmes et bile. Je bondis dans le couloir en quête de la soignante. Vais et viens, ouvre des portes, des placards. Que vais-je encore y découvrir ? Des malades bâillonnés, ligotés ? Des cadavres entamés, des membres dans la saumure, des organes gigotant dans des bocaux ?

L'horreur se nourrit d'elle-même, l'imagination s'y soumet. Je suis à l'affût du moindre bruit : des pas, le bringuebatement d'un chariot, un crissement sur le linoléum. Passe des ténèbres d'un réduit à la clarté verdâtre d'une salle de soin.

- Cherchez quoi ?

Un type en blanc a surgi de nulle part, vient à moi ; ses sabots font un bruit de canasson trottant sur le bitume. Petit, chauve comme le genou, une chaînette au cou, les oreilles percées, les sourcils surlignés.

- Je cherche la dame qui donne les soins sur l'étage...

- Madeleine ? Une grosse avec des cheveux comme ça ! (Et le type d'agiter ses mains ébouriffantes autour de sa tête) Elle a fini son service.

- Et alors ?

- Vous voulez quoi ?

- Monsieur Fiechter, chambre 112, il aimerait prendre une douche...

- Une douche ? qu'il sautille, le gnome, mais qu'il la prenne !

- Il peut pas la prendre seul !

- Z'êtes qui vous ? Un parent ? Un proche ?

- Un ami...

- Ami...ami ? Ou ami...ââmi ?

Le voilà à se trémousser, gambiller, lancer des clins d'œil. Il outrage, outrepassé, je me fâche :

- Dis donc, Mistinguette, ne t'échauffe pas trop !

- C'est juste pour savoir... par ce que moi, j'n'ai pas le temps de m'occuper de votre copain. J'suis seul sur tout l'étage avec en plus six lits dans la chapelle. Alors si vous... vous êtes disponible. Mais faites gaffe ! Parce que M'sieur Fiechter, il n'a plus beaucoup de force... Et prenez la douche de gauche. Celle de droite, elle a le doseur inversé et le bac qui fuit.

- Vaut néant votre hosto, qu'une usine de tocards et de crevards. La honte superlative !

- Je sais, je sais, pleurniche l'autre. Ici, c'est restrictions, compressions et dépressions. En plus, les P.S.R c'est ce qu'il y a de plus éprouvant pour le personnel...

- Les quoi ?

- Les P.S.R. les « pathologies sans rémission »... Sur l'étage, de la 101 à la 119, je n'ai que ça, des « fins de vie ».

Je tressaille. Une caresse traîtresse me glace l'échine. Je bafouille :

- Vous... vous me dites quoi ? Répétez voir !

- Je vous dis que si M'sieur Fiechter veut prendre un douche, faut la lui donner vous-même.

Sur ce, l'homoncule s'en va à petits pas déhanchés que rythment ses galoches.

Je puis le pressentir mais ne veux pas l'entendre.

Il n'est pas en fin de vie, mon Raoul, qu'au creux béant de la vague.

Une vague visqueuse ourlée d'écume fétide. Il en réchappera. Lui, il n'y a pas trois mois, encore tout en vigueur, en vantardise, en inventions. Ce sont eux, ces diafoireux, ces impotents de la faculté qui

l'ont déjà condamné. Au bénéfice d'aucun doute. Les certitudes sont les fruits véreux de l'ignorance. Leur science n'est que déficience. Leur médecine, qu'illusion et duperie. A croire que c'est au malade de simuler sa guérison. Tandis que Raoul serait plutôt à baisser pavillon.

*

A mon retour, à deux pas de chez moi, Isaline vient à ma rencontre. M'embrasse du bout des lèvres, me détaille de la tête au pied, ébahie.

-Tu viens d'où comme ça ? On dirait que t'es passé à l'essoreuse. Et ton fendard... tu t'es pissé dessus ou bien quoi ?

En cela, ma fille tient de sa mère. La formule directe, le mot sans fioriture, la question sans détour. Elle contraint à la franchise.

- J'ai dû aider Raoul à prendre sa douche...

La perplexité d'Isaline.

- Raoul... Raoul Fiechter ? Le type qui...

- Mon ami, fais-je in abrupto.

- Ton ami... ton ami... j'ai peine à te comprendre

Je veux prévenir une discussion vaine, des reproches déjà entendus.

Me tais.

Nous gagnons l'immeuble. Notre silence dans l'ascenseur. Une grande clarté diagonale traverse la cuisine, illumine un sidérant désordre. Je ne me voyais pas si négligent. Isaline contemple le désastre, soupire,

s'assied à son tour, me dévisage. Je la connais, elle a hâte de comprendre :

- Ton Raoul , il n'a pas d'aide à domicile ?

- L'est à l'hôpital...

- Ben, il y a du personnel...

- Si t'es un proche ou de la famille, c'est à toi de le faire.

- Qu'est-ce que tu me racontes ? Et si le malade n'a pas de visite ?

- Eh ben il reste dans sa mouille, façonne et refaçonne sa fiente...

Isaline me dévisage, guette mes expressions, fouille en moi. J'en ai l'habitude, toujours elle m'écoute soupçonneuse, passe mes dires au crible de sa défiance. Pour conclure, apitoyée :

- Papa, tu ne vas tout de même pas imaginer que je te crois ?

- Il le faut, ma fille, je n'invente rien, la réalité est pire que ce que j'en dis. Faut voir l'état des sanitaires. Une pomme de douche qui gicle dans tous les sens, l'évacuation bouchée, l'eau tiédasse, le dallage moussu, les cancrelats en procession...

- Et toi, tu as dû...

- Raoul avait si mal, comme une brûlure par tout le corps, un feu épidermique et idem en dedans ... que l'eau pour le soulager.

Isaline est atterrée. Sont-ce mes révélations qui la bouleversent ou cette folie délirante qu'elle me diagnostiquerait ? Je vois son exaspération, son regard accablé. Il nous faut parler d'autre chose.

- Au fait ! Allant à l'hosto, sur le pont j'ai croisé une bande de loustics braillards qui occupaient toute la chaussée. Parmi eux, j'ai aperçu ta fille, notre adorable Tiphaine... Vêtue d'un rien et accrochée comme

une liane à un rastaquouère hirsute. Dès qu'elle m'a vu, elle a disparu...

- Non seulement elle t'a vu, mais aussi entendu. Et cela suffit à sa honte.

- Tout de même, à seize ans...

- Dix-sept ! Tu as oublié son anniversaire, c'était la semaine dernière. Une mouche nacrée vrombit au plafond, dans la rue un chien aboie les voitures qui passent. Je prête oreille, cherche répit dans ces bruits ordinaires. Me taire plutôt que de défier ma fille sur quelque sujet que ce soit. Isaline se lève, parcourt la cuisine, scrute les casseroles sales dans l'évier, jette un regard atterré dans le frigo, dans l'armoire. Ce qui a le don de m'irriter.

- En fait, ma chère fille, tu venais me voir pourquoi ?

- J't'en ai parlé au téléphone. Je suis un peu court, ce mois-ci et j'ai pensé que tu pourrais m'aider...

- Une avance sur héritage, en quelque sorte...

- Si ça peut m'éviter de te rembourser...

- M'as-tu une seule fois remboursé ?

- Mais si, papa chéri, en te témoignant attention et affection,

La friponne cabotine, minaude, tente de m'approcher. Elle voudrait passer son bras autour de mon cou. Je feins de me rebiffer.

- Si tu crois m'abuser par ce genre de contorsions, femme vénale et indigne... il te faut combien ?

- Deux cents... trois cents ...

- Quoi ? Je bondis, de ma chaise, gesticule, invoque les mânes protectrices. Crois-tu que je roule sur l'or ?

Malheureux que je suis ! Qu'ai-je proféré ?

Isaline, fumelle retorse au charme vénéneux, toute sa mère, murmure à mon oreille :

- Vieil escroc, j'ignore si tu roules sur l'or mais je sais que tu en as roulé du monde avec ton or...

Je lui découvre des senteurs subtiles, troublantes.

- C'est quoi ton parfum ?

- Si tu crois ainsi me distraire, perfide bonhomme, tu te goures. Tu vas douiller illico sinon je te dénonce.

- Y' a prescription...

- Au plan pénal ! Mais au civil, tu restes à jamais redevable.

- Purée ! Tu parles comme un huissier.

Elle ricane, la gerce, joue les enjôleuses, me titille le lobe de l'oreille.

L'oreille droite, la plus sensible, la plus vulnérable.

- Alors papa, tu raques ?

J'en ris. Isaline sait aussi être fantasque, désinhibée, imprévisible.

Notre réciproque affection ne se dit pas, elle se met en scène, s'interprète. Une comédie loufoque mais sincère.

Alors, cette formule qui vaut consentement, aveu de faiblesse, paternelle tendresse :

- Tu sais où c'est !

Elle est déjà dans ma chambre à débloquent le petit tiroir droit du secrétaire.

Tout sourire, belle, gourmande. Elle empoche les billets.

- Je t'ai emprunté trois cents euros, qu'elle se marre.

« Emprunté »... Elle pourrait avoir la victoire discrète, voire même se trouver un brin gênée. Que dalle ! Elle se paye ma fiole ! S'en vient me poser un baiser rougeoyant sur le front.

- Merci pour le petit cadeau, mon beau mâle.

- Aggrave ton cas ! Prends ton père pour un micheton !

Son rire parcourt la cuisine et s'échappe par la fenêtre ouverte. Avant de refermer la porte palière, me lance-telle :

- Le parfum, c'est « Extasy 2 » ! Si une fois, tu es pris de folie dépensière...

- N'y compte pas ma cocotte... ! Va donc affrioler tes soupirants !

Je vais à la fenêtre. De la rue, Isaline me sourit, me fait signe. Je la vois aller, le pas vif, ses talons hauts qui claquent sur le trottoir. Dans sa robe courte et flottante, elle se montre, s'abandonne aux regards. Au mien aussi.

- Que c'est pas pour dire, mais elle est bien belle votre fille, s'exclame la voisine qui épuce ses roses. Qu'elle me rappelle tant votre dame...

- Ah bon ! Vous faites bien de me rafraîchir la mémoire. Moi, voyez-vous je ne me souviens plus du tout de son allure...

- Sale menteur !

- Pourquoi « sale » ? Je suis soucieux de mon hygiène...

- Hygiène mentale ? J'en doute.

Immobile, insistant, je fixe cette féniole. Qui reboutonne le haut de sa blouse, montre sa gêne. La rue meuble notre silence. Enfin dit-elle :

- Qu'avez-vous à me regarder comme ça ?
- J'attends que le balcon cède, que votre jardin suspendu se répande sur le trottoir et vous avec.
- Vous le regretteriez vite... sauriez même plus à qui parler.

*

Dans la salle de bain j'enclenche le chauffage d'appoint. Malgré la touffeur ambiante, je frissonne. Aurais-je pris le grand mal à rester dans des habits humides ?

Je me déshabille. Tout nu, pose mon séant sur un tabouret.

Comme ça qu'il était, Raoul, assis sous la douche, à ne plus pouvoir tenir debout. Tout voûté, tout rétréci, sans muscle ni nerf. Lui, du genre ossu, charnu, le vois-je le bide creux, la peau en besace qui lui tombe sur les roubignoles. Des fesses fondues, la bite semblable à un bouton de jacinthe... Et moi à lui froter le dos, les épaule, les cuisses pour le détendre...

Je l'ai lavé, l'ai parcouru ; à promener l'éponge tout partout sur son corps affaissé, offensé. Lui lavant aussi le bas du dos, son cul souillé, lui savonnant les pieds dans le bac débordant d'une flotte ocreuse.

Alors, tout aspergé par cette foutue douche, je me suis défait de ma chemise, de mon falzar, de mes chaussettes. Me retrouvant en slip et liquette à rincer mon Raoul d'une eau à peine tiédasse, bientôt froide. A le soulager ainsi de cette fièvre insinuante, cette braise couvant sous la peau livide.

« Ca fait du bien...tu peux pas savoir c' que ça fait du bien...il y a que ça... l'eau froide qui m' fait du bien. » Raoul sur son tabouret en plastique. Roi nu et déchu, une infamie. Peut-on présenter image plus désolante ? Dos flagellé, pantelant, pitoyable marotte.

Longuement sommes nous restés ainsi. Lui sous la flotte, moi le soutenant au mieux pour qu'il ne glisse pas du tabouret, pique du nez, s'en aille se fendre le front sur le carrelage crasseux.

Moi qui déteste la douche ! Je l'exécrerai plus encore, définitivement. Quitte à corner, emboucaner autrui tout le temps qu'il me reste à vivre...

*

Qu'il me reste à vieillir. Dans la pénombre du corridor, je me vois, sans me regarder. Si souvent je m'attarde devant ce miroir. Non pour recenser les rides nouvelles, l'affaissement des traits. Mais pour admirer son cadre... Louis seize. Baguettes cannelées, angles en coquille et couronnement festonné. Le tout doré à la feuille par un maître de l'art : Moi-même ! Mézigue ! In personam... Dionysos Guerey, « doreur ornementiste, agréé par les palais et monuments nationaux ». A la retraite depuis bien des années. Mais l'or est inaltérable, enlumine votre mémoire pour toujours. Il est l'astre qui jamais ne s'éteint. Un soleil que nuages et pollutions ne peuvent voiler.

Ainsi, je me recueille devant mon modeste sanctuaire. Sous le miroir, posé sur le guéridon, tout à côté du téléphone, ma caissette en merisier laqué. A l'intérieur : Le couteau, la palette, deux pierres d'agate, un fer à récupérer, quelques pinceaux, une boîte de cachous contenant du bleu de Meudon, un résidu de colle de peau de lapin dans une fiole. Me restent six feuilles d'or dans le carnet. Intactes, pas même froissées, qu'on dirait battues la veille. Une flamme qu' aucun souffle ne saurait éteindre.

L'initiation, l'embrassement, ce fut cette fameuse gourmette. Cette fulgurante fascination née de l'envie et de l'admiration. La magie de cet or dont Raoul tirait un subit pouvoir. Une aura A chaque fois, cette émotion resurgit, vive, heureuse. C'est à jamais. Ce fut ma vie. Je n'ai plus la soif de l'or mais toujours sa fièvre. Il rend muet, plus malléable que le métal lui-même. Le « gri-gri du diable ».

Tout à l'heure ma fille Isaline, cette impertinente, s'est permis une allusion : «...Je sais que tu en as roulé du monde avec ton or... » Là où l'or brille, la vertu est absente. Un à priori tenace.

J'admets avoir une ou deux fois failli. La poussière d'or brûle les yeux et les doigts. Et alors ? Que le doreur, le batteur ou le lamineur qui n'a jamais fauté me lance la première pépite.

J'en ferai mon affaire

*

J'ai appris le métier, le métier m'a pris, auprès du vieux Vahé, un copain de mon père. Silhouette agitée, barbu, tout de noir vêtu, on l'eût cru plutôt rabbin qu'Arménien. Point méchant mais méfiant, parfois mesquin. Vahé Margedianian était un maboul de l'or. Son obsession, son karma, son « errros et thâânatos » qu'il aimait à clamer avec son accent marrant. Sur un ton presque douloureux. Désir et trépas, il en avait la prescience.

Deux ans durant il m'a enseigné la technique, les usages, les précautions. Je n'étais ni très doué, ni très appliqué. Guère motivé à m'astreindre à cette discipline d'autant qu'il me payait bien chichement. Mais la magie du métal opérait. La fragilité frémissante, étincelante de la feuille d'or. Ce battement d'aile au bout du couteau, ce clin d'œil qui vous foudroie. Une caresse faite à l'âme. Nul doute, « errros » agissait en moi et le vieux Vahé le voyait. Il me savait épris. Peut-être se disait-il : « Je l'ai initié à mon art, ce jeune homme a bien assez de science et de talent pour me succéder, je puis mourir ». Mais je doute que ce bredin eût imaginé partir ainsi.

Je m'en souviens comme si c'était hier. Que dis-je ! Avant-hier. J'avais vingt trois piges. Dans le grand salon de l'hôtel Asturias, tous deux étions sur un échafaudage. Occupés à redorer les oves de la corniche et les saillies d'angle. En bas, des parqueteurs changeaient des lames. Un moment, ils ouvrirent sans prévenir une porte-fenêtre pour dissiper des odeurs de colle. Un subit tourbillon ascendant. Ce souffle maléfique surprit Vahé qui venait de détacher une feuille du

carnet. Vivante, frissonnante sur la lame du couteau, elle s'envola. Papillon soyeux en toute liberté. Feuille légère, malicieuse qui voletait sous le plafond, étoilait la grande fresque. Je vois encore ce ciel d'aurore, ces nuages ambrés, ces angelots bouffis. Cette illusion d'éternité. Et le vieux qui courait sur l'échafaudage, se précipitait comme un dévarié pour rattraper quelques milligrammes d'or. Les plateaux tressautaient, le tubulaire gémissait. J'aurais dû m'affoler, le retenir. Cela ne me vint pas à l'idée. Là était son destin, l'aveu de sa folie, son accomplissement. Il perdit pied sur une planche en porte à faux, chuta. Qu'un bruit presque feutré, discret. Une mort si peu retentissante. Je descendis par l'échelle, prudent, sans précipitation. Ce pauvre Margedianian, allongé, bras en croix sur le parquet fraîchement vernissé. Sa blouse blanche ouverte lui faisait comme deux ailes froissées. Mort, pas même grimaçant ni cabossé. Ses yeux mi-clos avaient perdu de vue la feuille d'or encore virevoltante. Elle se posa enfin, à portée de sa main inerte.

Je dus finir seul l'ouvrage. Mis en confiance, désormais point trop maladroit, je m'installai dans le métier. Y pris mes aises. L'or me rapportait quelque argent. Et plus encore.

*

A cette même époque, Raoul gâtait par-ci par-là. Se laissait héberger sans qu'on l'en supplie. Les femmes ont daté son parcours, balisé son existence. Malgré cette instabilité sentimentale, ses amours à trois bandes, ses tricheries, il avait toujours belle assurance et bonne conscience. Une mâle supériorité, une arrogance qui eussent pu le rendre antipathique. Mais non ! Il avait aussi ses tendresses, ses faiblesses avouées, sa générosité.

Son père décédé, le café du Rond-Point avait été vendu et le fiston avait touché sa part. Alors, il se donna l'air de mener la grande vie, jouait les gigolos désinvoltes. Une dame point moche, une veuve qui avait pris le grand deuil le temps des convenances, lui ouvrit son logis et son cœur. Ce coucou de Raoul y fit son nid. Y défit son lit. « Affamée qu'elle est, toujours à demander du rab, me confiait-il. Elle me presse comme un tube de lait concentré. » Je trouvai l'image touchante, un rappel, un appel de l'enfance. Cette douceur onctueuse, cette succion avide du sein maternel. Le tube achevé, on en voulait encore, le triturait, l'écrasait, le maudissait. La vengeance rageuse du prime sevrage.

Un soir de libations nous échangeions sur l'effet fugace des passions et la vacuité des sentiments amoureux. L'ébriété donne à l'amitié un ton parfois trop franc, libère les fausses pudeurs. J'avais pris Raoul par l'épaule pour lui confier, le ton pâteux et la phrase imprécise :

- Mon gars.... Si on en parle, si on glose sur le sujet, c'est que la fureur amoureuse n'y est pas... J't'explique !... La passion laisse

muet, t'interdit toute analyse. Elle est folie dévastatrice, ravageuse. Inex- pli-cable...Tu n'es plus toi, elle n'est plus elle...

- Qui ça « elle » ?

- Ben l'autre !

- Quelle autre...?

Raoul avait peine à me suivre ; mais je me devais d'aller jusqu'au bout de ma démonstration :

- En cet état on ne sait plus mentir, alors on ne dit rien. On le vit ! Et c'est dangereux comme grimper l'Annapurna sans oxygène. Une ivresse douloureuse qui t'affole totalement.

- T'as connu ça toi ? s'enquit Raoul, l'air soudain captivé.

- Au sommet de l'Annapurna ? Non. juste un peu de fatigue et froid aux pieds

- Couillon !

Une conversation insensée que j'étais seul à nourrir, dont j'étais seul à rire. L'ami n'avait plus l'âme rigolarde. Une nouvelle tournée n'y aurait rien changé. L'impression qu'il se questionnait, que ma mise en garde l'avait concerné. Silencieux, titubant il se leva, me tendit une main molle. Qui n'était pas la sienne.

- Faut que j'y aille, dit-il, en guise d'excuse.

- Que t'aïlles où ?

Il se tut. Me parut ahuri. Les effets de l'alcool liés à ceux d'une toute autre et secrète griserie. J'ignorais encore que cela préluderait à une longue, très longue séparation.

*

Il pleut dru sur l'avenue. Pluie tiède mais violente, perforante. D'ordinaire je courrais éperdument, affolé ; m'abriter n'importe où, me protéger de cette calamité.

Ce soir je ne me presse pas. Moi, qu'un bain révulse, qu'une trempette tétanise, je me laisse doucher, pense à Raoul. Cette averse lui ferait tant de bien que je n'ai pas le droit de la fuir. L'instant ne m'est pas agréable, je n'y puise aucune jouissance. Je subis sciemment.

« L'eau, ça nettoie aussi en soi » avait-t-il balbutié tandis que je lui savonnais les pieds. Venue de lui, en son état, paroles ne pouvaient être plus vraies et sincères ?

Et si cette pluie m'était aussi bénéfique ? M'arroser le mental telle une plante vivace, me laver de quelques péchés. Tout dégoulinant de mes tourments et mes divagations éthyliques qui rejoignent le caniveau, se mêlent aux écoulements urbains. Le fleuve grossit.

Une subite rafale. Tout soudain ça tonne. A quelques longueurs d'ici, un roulement de fonte, un fracas guerrier. La trouille que j'en ai ! Moi, maintenant seul dans la rue, je suis celui que cette colère désigne. Qu'ai-je donc fait de mal ? Quelle faute si grave ai-je commise que je doive la payer de ma vie ? Occis, hic et nunc ! Sûr qu'au prochain crachat de feu, c'est pour ma pomme. Un bombardement sidéral qui m'anéantira. Moelle fondue, loukoum répandu, pensées glaireuses

qu'emporteraient les eaux pluviales. Feu mézigue foudroyé et rendu aux miens en pâte brunâtre et figée.

Et pas même une veuve pour se draper de noir et célébrer mes qualités : « ...l'était parfois gentil, attentif... ses sentiments, il ne les exprimait que peu... un pudique...il avait ses sautes d'humeur mais cela ne durait pas... c'est vrai qu'il buvait mais jamais je ne l'ai vu totalement saoul... Heureusement , il n' avait pas le vin méchant... certes ça pas toujours été facile mais... mais voilà... »

Si c'est pour entendre ça, il n'y a rien à regretter. Ni curé ni pleureuses. Pas même une absoute. Dans l'urgence, je me dicte mes dernières volontés.

J'en suis là de mes divagations lorsque cela redouble de fracas.

A l'angle, là-bas, au-delà de la grande flaque qui submerge l'asphalte, un bistrot. Je traverse la rue, à gué, entre, dégoulinant.

- C'est pour manger ? fait un type derrière le comptoir

- Non , c'est pour me sécher !

- Une serviette de bain pour M^ôsieur ! qu'il crie pour faire rire deux abrutis marmonnant leur ivresse.

Je m'ébroue, m'égoutte, constelle le dallage gris de piécettes brillantes. Et l'un des pochards le tarin vermiculé dans son ballon de rouge :

- Pourriez pas vous secouer un peu plus loin.

- Z'avez peur que j'mouille votre pinard ?

- J'aime pas l'humidité, c'est question de confort personnel... qu' il grommelle.

- Et pourtant...

Je n'en dis pas plus. Même si ce type a envie de discuter, en débattre, se disputer, j'hésite à poursuivre. Nos regards s'affrontent. On dirait qu' un poisson rouge tournicote dans son œil vitreux, son œil aquarium. Ce pourrait être des larmes, un vieux chagrin jamais tari.

- Et pourtant quoi ? qu'il me relance.

Je cède, m'explique de vive voix.

- De l'humidité , y en a partout, c'est vital...t'es né de l'humidité, mec, papa a pénétré maman toute en suinteur et en moiteur pour te féconder...et t'as navigué des mois dans le liquide pour te façonner allure humaine... « audaces humiditas juvat »...

- C'est quoi ça ?

- Du latin...

- Du latin de cuisine ?

- Non , du latin de garenne... bavote l'autre encuivré qui se tient au bar comme au bastingage.

Il a dû se réveiller d'un subit roulis, d'une méchante vague. Son verre est vide renversé. Il rit, tout seul, se dandine, tressaute, se fait en lui.

Juste pour avouer :

- A propos d'humidité, faut que j'aille pisser...

Le patron, qui mâchonne tout énervé :

- Y va encore me saloper les chiottes.

Puis on se tait.

- Un « small », que je commande.

Ce troquet est une aventure. A deux pas de chez moi, jamais je n'y étais entré. Qu'une moche cambuse, un abreuvoir, un débit. Rien qu'à s'y trouver on s'empoisse. Semelles qui collent au sol, zinc crasseux, plafond cloqué et un ventilateur enguirlandé de papier tue-mouche. Le bout d'un monde, un casingue sur pilotis qu'arrachera la prochaine tempête. Déjà que tout vacille, qu'à chaque marée s'effritent les murs. Il a le « small » généreux, le patron, un mi-verre- à moutarde. Je lui adresse un « merci » qui le laisse pantois. Rarement lui fut exprimée pareille gratitude.

*

L'état d'ébriété. « Triste état... sale état...état second... drôle d'état... » Jusqu'à se mettre « dans tous ses états ». Erreur que de surdoser, se surestimer. La juste et bienfaisante ivresse est subtile, fugace. Sombrier dans l'alcool est une défaite. Il convient de vite réessayer, ne pas se décourager. De même dans les arts circassiens. Le filambule qui perd le fil, le voltigeur qui se ramasse, le jongleur emmêlé, tous aussitôt recommencent. C'est affaire de confiance. L'ivresse a son moment sublime, son pic de bienfaisance. Là où soi et les autres devenons intéressants. L'instant bref et sensible de notre valeur révélée. De nos belles audaces.

Pour certains, dont moi, cette phase d'acuité, d'extrême netteté est une grâce. J'outrepasse sans démesure, me surpasse. Si on est capable de se dévergondar, dévoyer sa raison pour se voir brièvement génial, indomptable et unique, qu'est-ce qui l'interdit? Hein? L'alcool m'éclaire, permet de mieux me voir. En cet état de clairvoyance, je me propulse vers des planètes joyeuses et contemple de loin l'astre terre et ses détresses.

Mais pris d'un élan nuisible, parfois j'outrepasse limites de la béatitude. Pour me retrouver harassé, déprimé et nauséux. Je serais alors tenté de me médicamenter. Erreur! La solution n'est point chimique mais alchimique. Notre pensée ordinaire est plombée, devenue ce vil métal qu'on voudrait transformer en or. Qu'elle est donc la secrète formule gravée sur la pierre philosophale?

Moi, Dionysos Guerey, doreur ornementiste à la retraite mais pour toujours initié, je puis enfin vous révéler la formule exacte : $(V \times T \times 0,8)$ divisé par $(0,7 \times m)^*$ que multiplie « le coefficient polyfactuel » qui reste à définir.

La formule est incomplète mais son apport non négligeable. Je tiens cette conclusion d'une expérience très pratique.

** Volume de boisson ingérée x degré d'alcool en % x 0,8 densité d'éthanol / 0,7 coefficient de diffusion x M, masse de la personne*

Il m'avait été demandé de dorer un épi de faîtage en plomb. Il recouvrait le poinçon d'un pigeonnier, partie remarquable des communs du château d' Eyguevinasse. Sur un pont étroit, d'où on contemplait une merveilleuse campagne, j'oeuvrais seul. Un ciel d'azur, une chaleur méridionale, l'ombre à peine fraîche par une légère brise. Toute la journée il avait fait soif. En fin d'après-midi, ma caissette de bouteilles de bière était presque vide. J'avais fini de couvrir l'épi d'un apprêt d'accrochage et entrepris d'y poser les premières feuilles. Je travaillais versant sud-ouest, le soleil posé tout là-bas, sur la cime ondoyante des pins. Un halo mauve liseré d'une brume scintillante enveloppa tout soudain le grand parc, l'étang bordé de buis. Une clarté ondée qui me forçait à cligner les paupières. La feuille d'or au bout du couteau, j'allais l'appliquer sur le bulbe, lorsque tout l'épi s'embrasa. Véritable transmutation. Je connaissais toutes les nuances, les miroitements, les échauffements, les incandescences de l'or. Jamais n'avais-je vu pareille flamme. L'épi de plomb en ignition captait les énergies célestes pour se sublimer en un or intense jaspé de vermeille et d'opale miellée.

La tête me tournait, la soif me reprit, inextinguible. La véritable soif de l'or. Cette fièvre qui vous terrasse dans l'aveuglement d'un désert infini.

Prudemment je descendis l'échelle, chopinai la moindre, contemplai étourdi l'épi métamorphosé. Le miracle persistait, l'alchimie opérait durablement. Je me savais plutôt éméché mais lucide. Cet état parfait

où l'éthanol aiguise la perception sans altérer la compréhension ni la raison. Subtile ébriété qui coïncidait avec la magie du lieu, les extravagances du ciel et la magnificence du soleil. Une explosion élémentaire ; autant de données factuelles. La formule alchimique se précisait. Soit : le taux d'alcoolémie dans le sang selon la formule citée plus haut que corrige l'incidence des éléments exogènes.

Ceci écrit, enfin divulgué, il est temps que j'aille me coucher. Depuis bien quelques verres, ai-je atteint mon « pic de bienfaisance » pour dévaler sur le versant périlleux. M'égarer dans les steppes obscures

*

Deux coups de sonnette puis un troisième insistant. C'est Tiphaine qui me livre des victuailles. Toujours elle feint d'être pressée, entre deux rendez-vous. Des simagrées. Elle redoute de s'attarder près de moi. Son vieux Daddy l'insupporte. Empruntée, prise dans les tumultes de l'adolescence, elle ne sait comment faire, comment être. Je m'en amuse, la taguenasse. En sa présence, j'aime à jouer le vioc, l'obsolète. Creuser le fossé des générations. C'est mesquin, plus désolant que désopilant. J'en conviens.

- T'es pas venue avec ton fiancé, me le présenter ?

- Il t'a vu une fois, ça lui a suffi !

Tiphaine tient de sa mère. Bel aplomb et vive réplique.

- Mais moi, j'aimerais faire plus ample connaissance. C'est mon côté ethno-anthropologue...

- C'est plutôt toi qui es d'une espèce en voie de disparition.

Nul doute qu'elle est plus en forme, plus incisive que moi. Cela me réjouit. Elle est ma petite fille, ma seule descendante. Je mets en elle tous mes espoirs et mes désenchantements.

Sur la table de la cuisine trois petits « Tupperware ». Depuis le temps, je maîtrise le langage des couleurs. Couvercle jaune : salade ou crudités, couvercle rouge : légumes ou féculents, couvercle vert : dessert ou fruit. Que trois boîtes, manque celle avec le couvercle bleu.

- Y a pas de viande ?

- Non ! Avec maman, on a décidé de ne plus manger de bidoche.

- Z'êtes devenues véganes comme tous ces olibrius exaltés qui persécutent ces pauvres bouchers désarmés...

- On est semi-végétaliennes... on se fait de temps en temps du poisson...

- Pas même en petit steack?... Au milieu de la nuit, lumières éteintes... personne ne vous verrait trahir votre cause...

Mais Tiphaine ne transige pas avec ses convictions. Son argumentation est apprise, imparable. «... la viande c'est hyperpolluant ... on en mange trois fois plus qu'il y a cinquante ans... qu'il faut 15500 litres d'eau pour un kg de bœuf...7 à 12 kg de céréales... alors on déboise pour cultiver blé et maïs o.g.m... tout ça c'est des pesticides, du nitrate, du phosphore après épandage... qu'en plus, les vaches elles pètent, elle chient, dégagent du méthane, du

dioxyde d'azote... que ça fabrique 15 % des émissions de carbone... Et faut voir les conditions d'élevage, 90% des cochons ne voient jamais le jour ni un brin d'herbe... qu'on pique les bovins aux antibiotiques et aux hormones de croissance... conclusion : C'est nous tous qu'on est complices de ces cruautés et tout ça pour bouffer de la merde... »
Me faut un temps pour digérer, assimiler. Un gargouillis accompagne ma réflexion, m'alerte. A l'approche de midi, j'ai faim. Et m'autorise à murmurer pour moi-même, en toute confidentialité : « N'empêche que là, maintenant, une bonne entrecôte... »

Tiphaine, fine oreille et fine mouche l'a entendu. Malheur à moi ! Le procès de la viande devient le mien. Cette propension très féminine à personnaliser tout débat. De sorte que l'autre, plus souvent le mâle, soit impliqué, vite désigné comme coupable.

- Ca c'est typique des types comme toi, Daddy ! qu'elle bondit, rebondit, embue la cuisine de sa rage. « Y a problème, mais c'est pas mon problème... » Z'êtes la génération des rêves débiles, des inventions dévastatrices : La bagnole, le plastique, le nucléaire, les engrais, les pesticides, la surproduction, la surconsommation... et maintenant, votre seul souci c'est de vivre dans votre petit confort jusqu' à la fin de vos tristes jours. Les jeunes, z'ont qu'à se démerder !
« Heureusement, nous on le verra pas ! » V'là ce que j'entends tout partout ! Que des lâches.

Tiphaine a raison. Elle a l'âge de la sincérité, des beaux élans, des grandioses impulsions. En plus, elle est jolie, la gamine. Fille de la fille de ma femme, elle continue de dérouler le fil d'Ariane. Sa

blondeur soigneusement négligée, ses seins ronds et libres dans un bustier trop décolleté, son short qui lui moule les fesses, révèle ses rondes cuisses, soyeuses, intactes. Femme, qu'elle est la petiote, définitivement, irrémédiablement nana, floume, muse, truqueuse et madone. Comme toutes, elle va prendre et s'en prendre, refuser, se donner et devoir pardonner...Jolie et gironde ma Tiphaine, toute en vie et envie...

- Arrête de me regarder comme ça ! Qu'elle s'exclame, mutine et coquine. Avec tes petits yeux ludiques...

- Lubriques ! Ma chérie. Tu veux dire : lubrique... concupiscent...

-Con...cu...pissent... qu'elle répète, découvre. Où que tu vas chercher des mots si laids ? Ludique, c'est bien plus joli.

L'ignorance est une grâce, l'irréflexion un bienfait.

-Bon ! Faut j'y aille ! qu'elle décide, en jetant en arrière sa toison d'or, de boucles et de vagues. Je vais chez mon père pour le week-end.

- Ce cher José, tu l'embrasseras de ma part.

Elle me regarde médusée.

- Tu...tu embrasses papa ?

- Ben oui ! Que je sache, c'est mon ex gendre. Non ? Pour moi, il reste mon beau fils, fais-je catégorique. Un type bien, ton père ! Intelligent, réglo...

- N'empêche qu'il a souvent du retard pour la pension...

- Mais le mérite de la payer.

- Tu penses que maman, elle aurait pas dû le quitter ?

- Ca, ma jolie, les histoires de couple c'est fog and smog ! On s'y aventure gaiement puis s'y perd. Amour et toujours, ça rime... mais à rien.

- Comme toi avec mammy...

- A propos ! Tu l'as vue récemment ?

- Oui, avant-hier. Elle va super bien. Mais...elle, ne t'embrasse pas !

Tiphaine, morveuse effrontée, s'esclaffe.

Trois baisers de la main rythment ses : Ciao ! Ciao ! Ciao !

L'ascenseur, c'est pour les vermoulus, les éclopés. Je l'écoute qui dévale les escaliers, bondit de palier en palier. Le temps de me remuer, de transbahuter ma vieille carne jusqu'à la fenêtre, Tiphaine a disparu de ma rue, de ma vue. De nos jours, tout va tellement plus vite que je devrais renoncer à suivre.

A mon rythme, me contenter de poursuivre.

*

C'était une période où j'avais une haute mésestime de moi. « La crise de la cinquantaine » avait diagnostiqué Ariane. Ma cadette de quatre ans, elle avait l'âge d'en rire. D'une féminine énergie, démonstrative, charmante. Sève, germination, éclosion, floraison. Toute l'année à sa belle saison. Elancée, bien balancée, en mouvement. En elle tout était plus vaste qu'en moi. Que devenais-je ? Qu'un arpenteur de lopin, le pas terreux, la paupière lourde, le souffle court.

A son travail, Ariane s'épanouissait, prenait la lumière dans un vaste bureau qui ouvrait sur le ciel. Des collègues, des rires, des chicaneries, des ambitions, des démissions, des rémissions. Je la savais aimée, désirée, certainement courtisée. Qui s'en revenait parfois tard le soir épanouie, rarement lasse. On l'eût dit comblée.

Ce matin-là, Ariane m'avait précédé au lever, s'en était partie sur la pointe des pieds. Le chant piailleur des merles gris, le remuement des poubelles, les borborygmes de tuyauterie... et les voisins, et la rue et la vie des autres ; tout m'énervait. Découvrir mon facies aux contours mollement esquissé, à la mine bâclée finissait de m'endeuiller l'âme. Dans la salle de bain, le parfum capiteux et espiègle de ma femme me bouleversait et m'accablait. A imaginer tous ces hommes qui s'enivraient de ses fragrances. Elles n'étaient pas que fleurs d'alambique, savantes distillations. S'y mêlaient des senteurs plus intimes, une fougue odorante, des essences en elle.

A la fenêtre je bâillais aux nues, bayais aux corneilles. Haut de pyjama déboutonné, torse fripé, panse relâchée, disgrâce offerte à la rue.

- B'jour M'sieur Guerey ! Félicitation à votre dame !

La voisine, cette fouineuse bavarde et intrusive, de son balcon, dégoulinant. Elle guettait ma radieuse apparition.

- Et pourquoi que je devrais la féliciter ?

- Z'avez pas lu le journal de ce matin ? Hi, hi, hi... j'y ai pas cru quand je l'ai vu. Hi, hi, hi....

- Et vous avez vu quoi qui vous met dans cet état jubilatoire et crétin ?

- Oh ! qu'elle s'était raidie. Outrée outre raison. A votre place...

- Ma place vaut bien la vôtre. A vous voir là, pauvre nioque arrosant ses pétunias rachitiques...

- Ce sont pas des pétunias, je vous l'ai déjà dit cent fois...

- Ni loi...

- Des azalées ! Et qui se portent très bien. C'est question de patience et d'amour.

- Amour ! Amour ! je fulminai. Que me parlez-vous d'amour pour ces queues de poireaux, ces salades écarlates....

- C'est pas pour dire, mais je préfère aimer mes fleurs que les céphalopodes géants tout gluants et dégoûtants ! qu'elle s'exclama en quittant son balcon.

Ahuri, en étais-je. A me demander si je ne versais pas en dinguerie. Je cherchais quelque repère, un fugitif message rassurant. Peut-être un oiseau, un nuage qui aurait ressemblé à un monstre tentaculaire. Je décryptais le ciel. Nulle part il n'était question de mollusque supérieur. A cette heure des marées célestes, les astres avaient pris le large. Moi, n'en menais pas large. « Céphalopode », me répétais-je hanté, « céphalopode » qu'elle avait prononcé, cette Juliette grotesque sur son balcon potager. En quels abysses de stupidité avait-elle pêché cette élucubration. Réapparue le journal à la main, elle s'était penchée

dangereusement pour me le tendre : « Le Mâtin » ce tabloïdeux, ce torchecul, cette chiure encrée.... Page 3 :

« Madame Ariane Guerey a deviné le poids juste de ce calamar géant ! Sur notre photo : Notre charmante gagnante qui soupèse l'impressionnant céphalopode entourée de Monsieur Paul Lignard, administrateur général des poissonneries Merengros S.A. et Me. Hector Sayet, huissier de justice »

Elle ! Ma femme ! Ma légitime ! Tout sourire, vêtue avec goût, qui étreignait un monstre subaquatique, octopode verdâtre, glaireux et sanguinolent. Des entrailles ventousées qui lui pendaient sur le devant. Avait-elle avorté de ce fœtus tentaculaire ? L'horreur ! Cette paire d'yeux ovoïdes et exorbités qui fixaient l'objectif. Cet emmêlement des appendices, cet enlacement répulsif. Une gerbée placentaire qui lui souillait le bas-ventre.

Ariane, mon épouse, la mère de ma fille Isaline, comme éventrée, qui expulsait de son sein ce cauchemar visqueux, cette vie informe. Une totale abjection.

« Madame Ariane Guerey fidèle cliente de nos magasins Merengros S.A. a su estimer à quinze grammes près le poids exact de ce calamar géant, soit trente-deux kilos sept cent quarante-cinq grammes. Ainsi est-elle invitée à embarquer pour une croisière en Méditerranées avec la personne de son choix. Notre lauréate nous a confié très émue

vouloir partager ce périple avec un ami proche. A tous deux nous souhaitons un merveilleux voyage... »

... qui durerait longtemps, mènerait loin, au-delà de toute prévision. La croisière s'amuserait sans moi. Je sus d'emblée que le jour où Ariane embarquerait, elle me quitterait. C'est moi qu'elle débarquerait, à rester sur le quai con comme bitte... d'amarrage.

Ce soir-là, nous échangeâmes sans animosité ni rancœur. Pour tous deux, les choses étaient entendues sans même être dites.

- ... c'est vrai que sur la forme, l'affaire est un brin ridicule, convint Ariane. Au bureau tout le monde s'est joyeusement payé ma fiole. Mais je suis si heureuse de partir...

- Partir...

Le mot juste et définitif.

- De toute manière, toi qui as si peur de l'eau, jamais tu ne m'aurais accompagnée. N'est-ce pas ?

- Et cet ami cher ?... Je le connais ?

- ... ?

Elle avait porté son regard ailleurs, très au large.

On en était resté là.

Ensemble nous n'irions pas plus loin.

Cela devait arriver. Cette vie avec Ariane, la naissance d'Isaline, somme toute, c'était ça d'acquis, de gagné.

De la suite je ne saurai que ma solitude, les ennuis du quotidien après un divorce à l'amiable. Mais je redécouvrais mon goût du laissez-aller, l'aubaine de pouvoir faire et défaire à sa guise. Echapper à l'attention intrusive de l'autre à peine teintée d'affection.

Lentement, à l'usure, s'émoussait cette pointe de jalousie à l'endroit de cet « ami cher ». C'était ainsi. Je renonçai à tout soupçon, à toute réflexion. En échange de quoi, je ne me sentis coupable de rien. J'avais gardé juste assez de sentiment pour être heureux de savoir Ariane heureuse.

*

Cette rupture conjugale fut aussi celle de certaines habitudes. J'entrepris de travailler avec assiduité. Moins par conscience professionnelle que par nécessité. L'envol d'Ariane vers de plus vastes espaces avait circonscrit le mien. Financièrement, je me retrouvais restreint, limité. D'autant que je trainais une méchante dette pour des raisons qu'il me faudra tôt ou tard révéler.

Donc, j'acceptai toute proposition sans rechigner. Ainsi, j'entrepris de restaurer les six colonnes salomoniques du retable de la chapelle des Trois Saintes, place des Oulmes. In situ, aguillé sur deux plateaux qui protégeaient le maître autel. En marbre de Sampans à peine ébréché. Tout n'était que délicatesse, effervescence et superflu. Ce

chœur surchargé à l'extrémité d'une nef sombre et délabrée, c'était insensé. Le baroque est ainsi, abondance, débordement et vanité.

Le curé de la paroisse lui aussi était d'un autre temps, d'un autre style... Encore ensoutané, yeux délavés derrière des bécicles embuées, tarin en bec de canne. « Veillez sur mes trois femmes, ne les brusquez pas !... sont si délicates... » qu'il me suppliait, mains jointes. Il surgissait de la sacristie comme pour me surprendre en flagrant délit, flagrants délices. Il n'était pas net ce raticchon, entretenait avec ses trois Maries des rapports équivoques. Me les avait présentées comme ses femmes, s'affichait polygame. «...ma Jacobé... ma Madeleine... ma Salomé... qu'il s'extasiait. Ne sont-elles pas merveilleuses ?... » Les trois saintes en chêne polychrome au deux tiers de la taille humaine. Seule Marie de Magdala était vêtue d'un ample manteau écarlate boutonné haut. Une soie défraîchie et mitée. Un air rigide et engoncé qui contrariait la grâce des traits. « Bien souvent, je ne dis la messe que pour elles. Je crois les entendre répondre à mes invocations. Et lorsque je clame « *Ite missa est* » à des bancs vides, elles rient dans mon dos... » Son fétichisme avoué, sa solitude propice aux fantasmes me rendaient ce cureton sympathique. D'autant que ce chantier coïncidait avec mon « veuvage », ce deuil des sens. Je m'interrogeais : D'Ariane, était-ce sa compagnie, sa gaieté, sa conversation ou son cul qui me manquait le plus ? A la longue, quel renoncement me serait le plus difficile ? Me branler dans la moiteur des draps rarement changés ne répondait pas à la question. La vision de ce fessier parfait, toujours ferme et rond, de cet antre satiné, palpitant suffisait à ma

tension. Mais me poigner me ramenait cruellement à ma solitude.
Geste mécanique, ridicule qu'une tendinite peut rendre douloureux.

Ariane... Ses mots, ses caresses, son regard aimanté, ses ondoiements,
ses exigences, ses sueurs, ses appels, ses refus, son essoufflement
heureux, ses mercis... Ariane ! Pudieu !

Dure absence par moment.

Ce curé qui allait et venait par les absides désertes, marmonnant son
bréviaire. Il était ma consolation. Mon alter ego. Egaux, tous deux,
dans la peine du célibat.

Un matin que je dépoussiérais au pinceau le panneau central sculpté
de rinceaux, guirlandes, roses et nœuds, j'osai :

- Dites-moi, m'sieur le curé, les femmes, ça ne vous manque pas ?

Brutalité et inélégance de la question dictées par mes propres
privations.

- Si ! Que voulez-vous, j'ai fait vœu...

Ce ton spontané disait son accablement.

- De célibat, pas de chasteté...

- Etre chaste, c'est se conformer aux règles du célibat.

- Mais qu'est-ce qui vous interdit de temps à autre de...de...

- De... ?

- Ben de...

Le lieu et mon interlocuteur ne m'aidaient guère à trouver les mots.
Toute gestuelle eût été encore plus inconvenante. J'argumentai :

- Ne dit-on pas que Marie Madeleine et Jésus avaient cédé à la
tentation, que...

J'avais exprimé un furtif aller venue du bassin. Point outré, le bon prêtre murmura :

- On n'en sait rien... mais je le leur souhaite...

De ce pauvre homme négligé, l'air miséreux, émanait une vague odeur de sainteté. Tout au moins, de sincérité.

Un après-midi que j'étais à redorer les entrelacs de feuilles et de grappes qui grimpaient le long des colonnes, se présenta un jeune couple.

- Si c'est pour un mariage, il faudra attendre la fin du chantier... plaisantais-je

Le curé les accueillit soulagé, impatient.

Tous deux étaient employés au département textile de l' « Office régional de conservation du patrimoine ». Et entreprirent de dévêtir Marie Madeleine. J'ai encore en mémoire le silence de ce moment. Le prêtre retenant son souffle, yeux rivés sur la sainte. Les deux spécialistes juchés sur les plateaux qui coupaient au scalpel ce fil invisible fermant le manteau. Les pans s'entrouvrirent, un halo de poussière enveloppa la statue. Avec d'infimes précautions le manteau fut retiré.

Le choc ! L'ébahissement de tous. Ca alors ? Pieuse dévotion ou vraie malice que d'avoir sculpté et habillé Madeleine ainsi ? Formes féminines expressives, robe ajustée, moulante. Un tulle de satin blanc piqué d'une constellation de paillettes d'or. ? « Divine ! Elle est divine...divine... ! » s'extasiait le curé bras tendus vers Madeleine comme pour l'étreindre, la posséder. « Divine ! » Une adoration

ambiguë au pied de cette sainte femme sensuelle et radiante. Le baroque fut une audace, parfois irrévérencieux. L'intrusion du profane dans le religieux, du sensuel dans le sacré. Cette même ambivalence que l'on retrouve parfois dans la représentation du Crucifié. Traits fins, nudité académique, don du corps souffrant et lascif. Jésus sur la croix abandonné au regard des femmes éplorées.

Le jeune expert éclata d'un rire sans retenue. « C'est Marylin ! » qu'il s'exclama. Se déhanchant il entonna : « Happy Birthday, Mister President... »

- Je vous en prie ! Tenez-vous ! gronda le curé.

Sur le moment, je ne sus ce qui me retint de rire. L'attitude quasi extatique du prêtre ? Cette ferveur débordante, fiévreuse ? « Divine ! Merveilleusement divine !... » Une passion exclusive.

Aujourd'hui, je revois cette séquence avec une précision, une acuité inaltérées. Comme sur grand écran... Plutôt que Marylin, je vois Sharon Stone prêter ses traits à Maria Magdalena. Cela me la rend plus accessible. Ainsi a-t-elle toute ma ferveur, toutes mes faveurs.

*

«... irréversibilité systémique et globale... effondrement de la biosphère qui induit une crise émotionnelle, spirituelle et éthique... pénurie intégrale jusqu'à un effet de sidération... »

J'ai allumé la radio, bien mal m'en a pris. La voix est grave, chaude, l'intonation mélodieuse. On pourrait être sous le charme. «... une interconnexion des guerres, maladies et famines... cette courbe croissante vers l'insupportable... un phénomène d'emballement qui invalide toute anticipation... »

Mon écoute distraite aère le propos, suggère un rythme à cette plainte du catastrophiste. Un fond musical eût été judicieux. La Totentanz... un requiem de Fauré... « Times to say goodbye »... Dans ma cuisine, j'esquisse quelques pas, frappe le sol, sorte de hip-hop domestique : « Méga krach, krach, krach... raptus rap rap rap... permafrost, frost, frost... fou, fou, fou... on est foutu... »

« ... une problématique qui échappe totalement au pouvoir politique... » persiste la voix enjôleuse. Alors moi ? Que puis-je ? Qu'y puis-je ? « D'ici 2050, la température aux pôles aura augmenté de 3 degrés ce qui implique... »

Mon verre à ras bord de gnôle pour favoriser mon détachement final, être sourd aux mélopées de l'éminent collapsologue. Je ne veux survivre que mort au monde. M'absenter sans trop vite disparaître.

*

« Convoler en justes noces... se mettre en ménage....» Comment si navrantes formules peuvent être garantes d'un amour durable ? A l'épreuve du temps, qui sommes-nous, mari et femme ? L'intimité du

couple est trompeuse, crée l'illusion de se connaître. La complicité est un jeu qui n'est pas celui de la vérité. Des jours, des années, des décennies passés ensemble, mais chacun avec ses silences, ses manigances, son insincérité. Ne pas tenter de cerner, discerner l'autre ; c'est peine perdue et conflits annoncés. Alors, on esquive, feint de ne pas entendre, ne pas voir. Saisir les moments de confiance, de volupté, de fièvre subite et considérer le reste du temps avec distance, désinvolture. Lâcheté ! Hypocrisie ! direz-vous. Non ! Qu'humaine solution.

Ainsi, le jour où Ariane m'a quitté me suis-je dit : Nous y voilà. Les années passant, vient cette lassitude de feindre, de composer, de vouloir préserver. Je fus certes un peu dépité, désorienté mais apaisé.

*

Raoul et moi avions vingt ans et quelques, étions comme frangins, à se disputer, parfois se jalouser. Mais jamais pour une question de filles. J'avais ma timidité et mon orgueil. Me prendre un râteau m'était insupportable. Raoul, lui, courait tous les risques, celui de se méprendre mais aussi de s'éprendre. Et voilà ! Pourtant si habile à butiner, à consommer sans jamais se consumer, Raoul tomba amoureux. « Tomber » est le verbe, juste. Un accident, une gamelle

grave. Je l'avais prévenu. En amour, qui se croit maître de ses choix n'est que plus vulnérable.

Commotionné, estourbi par sa Ninon. Une intermittente du spectacle qui cachetonnait au « Rat des chants » et au « P'tit Boudoir » en imitant Gloria Lasso et Rika Zaraï. C'était affligeant. Ce niais de Raoul à ce point épris (qui croyait prendre...) allait l'applaudir tous les soirs. « Elle a besoin de moi, qu'il miaulait, de me savoir dans la salle... » Fadaïses !

Ninon ni oui, ni moche, ni laide. Avait pour tout talent de se présenter sur scène à peldingue sous une robe de rien. Qui lui moulait les fesses et les seins si intimement qu'on en devinait les tremblements et la vigueur.

Ninon, sa merveille, son rêve éveillé. Raoul en était funambule à courir sur les toits pour lui composer un bouquet d'étoiles. Ne surtout pas le réveiller ! Il aurait chuté.

Il fallut qu'un soir il insistât pour que je l'accompagnasse. Devant trois pelés, un tondu et nous deux, elle apparut. Dans une robe superbe, en tulle turquoise satiné brodée de vagues argentées. Des miroitements lagunaires sous la boule à facettes. Une onde jaspée dictait à Ninon les mouvements de son corps. Raoul halluciné décollait de son siège, lévissait, magnétisé. « Raaaah qu'elle est belle ! ... T'as vu ça ? La star !... » Faut dire que ce soir-là Ninon en jetait, dardait des feux miraculeux. Mais ne chantait pas mieux. « *Dans les rues de Bahia...va sur le sable doré sous les palmier... au pays de la*

samba et des amoureux... tralala... » Il n'y avait que Raoul pour murmurer les paroles, jouir du supplice enduré.

- C'est moi qui lui l'ai offerte qu'il m'avoua.

Ses yeux de la même brillance que la robe en question

- Ca dû te coûter un bras...

- ... et une jambe ! T'imagines pas !

J'imaginai. J'en étais malheureux.

Son numéro achevé, Ninon ne nous rejoignit pas. On siffla notre bouteilles de spumante sans soif ni gaieté. Raoul questionna le barman qui lui confia que sa « Star » s'était éclipcée par l'arrière au bras d'un inconnu. Raoul bondit, disparut.

Douze ans durant je ne l'ai pas revu. Ni signe, ni rumeur. Qu'une longue tristesse mêlée d'incompréhension.

*

L'or n'est pas une religion, n'a ni rite ni dogme. Il est une espérance, une supplique inlassable. L'orpailleur découvrira le filon, la « veine miraculeuse » que si sa foi est grande et aveugle. Dieu et le veau d'or sont complices de la même illusion, tous deux fauteurs de troubles.

Le plus souvent, une dévastation. La moindre rumeur, la plus infime pépite découverte dans un creux d'eau mettent un monde en péril.

L'or est l'étincelle qui met le feu aux cultures, aux forêts aux poudres

et aux guerres. « L'Or » ce roman de Cendrars, je le lis et relis. L'histoire de ce John Auguste Suter « banqueroutier, fuyard, rôdeur, vagabond, escroc qui a conquis de vastes territoire, sa « Nouvelle Helvétie ». Contrées inviolées jusqu'à ce qu'on y découvre de l'or. Hommes et femmes s'en viennent alors de partout. Ils se ruent, avides, violents, retournent la terre, brasse les rivières, explosent les roches. « Mes indiens et mes Canaques se sauvèrent avec leurs enfants. Ils ramassaient tous de l'or qu'ils échangeaient contre de l'eau de vie. » Ces deux ivresses qui étourdissent le monde. J'en sais quelque chose !

A ma mesure, je suis avec ces pionniers, ces baroudeurs affolés. J'aime m'y imaginer. Enfiévrer mon quotidien en me portant vers l'ouest, en ces temps-là. Aujourd'hui encore, j'en fais mon western, mon autre vie. Johan Auguste Suter raconte ses moulins arrêtés, les pierres des meules volées, les cuirs moisissant dans les cuves, les blés qui pourrissent, les vaches laitières qui beuglent à la mort. « ...les hommes vinrent me trouver, ils me supplièrent de partir avec eux, de monter à Coloma, d'aller chercher de l'or. Dieu que cela m'était pénible ! Je partis avec eux. Je n'avais plus rien d'autre à faire. » Or fatal.

Ce récit de Cendrars m'a suggéré une autre existence. Je l'ai adoptée. Elle m'a consolé de la réelle. J'ai lu d'autres bouquins de Cendrars. M'est parvenu qu'il était un brin mytho, le génial auteur. Que certains de ses voyages, il les avait moins vécus qu'imaginés. La belle affaire ! Le mesquin procès ! S'inventer des vies, c'est survivre. L'or ne m'a

jamais enrichi, a manqué de me ruiner. Mais il a été ma bonne fortune. Le pouvoir de chaque feuille d'or, flamme vive, est celui de faire rêver, extravaguer, très loin s'évader. Rien n'est plus précieux.

*

Un sourire agrafé, à peine cicatrisé. Dame météo s'est refait une jeunesse. Dans sa robe hibiscus rehaussée de fanfreluches, elle gambille et gesticule pour annoncer le pire : « ... chaleur aggravée par la formation de cumulus lenticulaires... Masse stationnaire qui accélère le phénomène caniculaire... processus d'évaporation accéléré... température au sol réfractée pouvant provoquer des orages secs appelés Heat Burst... le développement d'une coupole thermique en basse altitude vulgairement appelée « cul de four »...un évènement météorologique rare qui pourrait se répéter avec l'accélération du réchauffement climatique... s'hydrater, garder les maisons fraîches... il est conseillé aux femmes enceintes ainsi qu'aux personnes âgées... »

« ...et tous qu'on va crever, tralala boum la bourre, gueule béante chagrin tari... » omet de chanter Dame météo.

*

Traversant le square Albert Virieux (peintre expressionniste à qui l'on doit la fameuse toile « nappe huileuse sur l'étang de Berre », 1887-1951) je croise un homme encore jeune qui observe un carré d'herbe. Accroupi, immobile, son attention est grave. Il attire la mienne. Je questionne :

- Vous regardez quoi ?

- Voyez là, un calapsis ... je ne peux pas croire qu'il en vive sous nos latitudes.

Je distingue une sorte de coccinelle aplatie et bleuâtre au sommet d'une graminée sèche.

- C'est un hétéroptère phytophage, poursuit le bonhomme. A ce jour, il n'a été observé que dans certaines forêts primaires équatoriales.

- Vous êtes entomologiste ?

- Amateur. Mais suffisamment informé pour vous dire que cet insecte apparaissant sous nos latitudes, cela ne présage rien de bon.

Sur ce, il me quitte. Tandis que hargneux, je me mets à piétiner la platebande. Il se retourne, hoche la tête, s'exclame :

- Peut-on être plus stupide !

A bien y réfléchir, je ne crois pas.

Dans quel recoin opaque de mon enchevêtrement cérébral peut s'élaborer une telle réaction ? Il vaut mieux ne pas chercher ?

*

Ciel immobile, pâle, cotonneux. A croire que la saison est à jamais figée. Qu'une interminable agonie estivale. Quand est-ce que des vents iodés s'en arriveront des lointains deltas ? Ou alors, qu'on en finisse ! Qu'une marée sidérale emporte la ville, noie les périphéries.

Accablés, les gens n'espèrent plus rien, se disputent un soupçon de fraîcheur sous des arbres épuisés. Les feuilles brunies qui tombent trop tôt, sans bruit, deviennent aussitôt poussière et cendre. Rats des villes et rats de champs se croisent, ne savent plus où aller.

Sous le pont, les piliers des arches émergent. Le fleuve révèle son lit de galets gris et moussus. Les algues sèches ourlent des langues de sable. L'eau sinue entre des rochers apparus. Elle n'en est que plus sombre et opaque. Un serpent huileux, endormi. Au loin, une retenue de béton arrête le cours. S'y forme une surface étale, blême et scintillante. On dirait un névé. Mirage !

Les flots alanguis, les tumultes du courant disparus, je devrais pouvoir traverser le pont sans appréhension, sans hâte. Mais cet effroyable bidule métallique est incandescent. L'asphalte ondule, les barrières deviennent fer rouge. Nul doute que le parapet lentement se déforme, se tord, va bientôt céder. Du reste, les voitures sont rares, les passants pressés. La menace est là, le danger se sait. J'accélère.

Mordieu! Quels que soient le temps, la saison, les circonstances, franchir ce foutu pont est un tourment. Une rude épreuve. Un réseau dense et nocif d'ondes métalliques le parcourt. Des fluides, des

magnétismes insidieux. Et à chaque fois, un obstacle, une contrariété. De ces cieux sournois, un astre maléfique m'observe, m'en veut. Il a la puissance de me nuire.

M'y revoilà ! A m'alarmer, gamberger. Je flirte avec la panique, récidive, m'adonne à ce jeu funeste.

Un gamin me prend la manche, me tire vers le garde-corps.

- Ho ! Hé ! Lâche-moi, merdeux, je ne te connais pas !

- M'sieur ! R'gardez là-bas ! C'est un noyé ! Croyez pas ?

Il tend le bras vers l'aval.

- Certainement, certainement, fais-je, sans même y porter mon regard.

Mais m'sieur, c'est grave, on peut pas... ?

- S'il est noyé, on peut rien. Et compte pas sur moi pour aller le repêcher.

Je tente de me défaire de ce mioche. Mais il ne me lâche pas ainsi. C'est qu'il aurait déjà du caractère, des exigences!

- Peut-être qu'on peut le ranimer. Voyez ! J'crois qu'il bouge encore ! s'écrie-t-il.

J'observe, feins de scruter les eaux basses, glauques.

- J'vois pas plus de noyé que d'hippopotame...

- Si, si ! s'obstine-t-il, me désignant du doigt un sursaut d'écume.

- Mais non ! C'est un caillou ou une branche qui flotte. Si c'était un humain il serait déjà bien gavé, envasé corps et âme.

- L'âme, elle peut pas se noyer, m'objecte le môme, sûr de son fait.

- Et pourquoi qu'elle ne pourrait pas se noyer, mariole ?

- Parce que l'âme est insubmersible !

Catégorique. Son aplomb m’amuse. J’abonde dans son sens :

- Insubmersible et volatile. Sans quoi elle n’aurait que vocation terrestre ce qui contrarierait son état d’âme.

- Voulez dire que l’âme s’envole ?

- Et l’esprit reste, balbutié-je désinvolte.

Je crois ainsi clore le débat, avoir fait le tour de la question. A mon pas accéléré, le jeunot accélère le sien

- Pour vous, m’sieur, c’est quoi la différence entre l’âme et l’esprit ?

- Ben là, mon p’tit gars, tu m’en poses une côtelarde !

En d’autres circonstances, j’aurais bafouillé quelques « worf...ben... ouf... » , brassant l’air d’un geste vague pour ne rien dire. Mais à ce gamin poussé en herbe folle, agité à toute brise, je me dois de répondre. Et quoi que je réponde, je le lui dois. Je ralentis le pas, me donne le temps de la réflexion puis :

- Heu... c’est que....disons que l’esprit il raisonne, il imagine, il parle les langues, formule la question. Et l’âme, c’est la question.

- Et alors ?

- Et alors quoi ?

- Si l’âme c’est la question, c’est quoi, l’âme ?

- C’est comme je te le dis, que je m’échauffe la moindre. Là est la question.

Il m’arrête, me retient, me fait face. J’ai peine à fuir son regard tout brillant de curiosité, d’intelligence. Une vitalité exigeante.

- Et la réponse ? L’est où ?

- C’est toute la question.

Il se marre, le gosse, Un rire franc, de source claire qui couvre un instant les rauquements du pont. Que d'un même pas nous franchissons. Enfin les vibrations métalliques se perdent dans le sol ferme. Encore dans ses pensées, le gamin me fait :

- Alors, la réponse à la question, c'est quand qu'on mourra.

Il m'apitoie. Est-ce bien normal que ce petit bonhomme songe à la mort, espère y trouver réponse.

- Mais non! Mais non ! La mort n'est réponse à rien. C'est comme un grand vide, l'oubli. N'y pense pas !

- Et l'âme alors ? Elle va où.

- Moi, je vais par là dis-je en montrant la direction de l'hôpital

- Moi par là !

Il me désigne le quai en amont.

- Ben tu vois, c'est là où nos âmes se séparent.

Me tend la main tout sourire

-C'était super de causer avec vous, m'sieur. P't être qu'on se reverra une fois. Vous passez souvent par le pont ?

- Chaque fois qu'il y a un noyé... Fais gaffe en traversant, attends le feu vert !

Ce petit con s'élançait sur la chaussée, court en diagonale, désobéit. Du trottoir d'en face, il me fait signe. Je lui réponds. N'en reviens pas. Cette joie insoupçonnée que cause une rencontre. J'ignorais que je pusse encore l'éprouver. Et pourquoi ce chouette loupot s'est-il adressé à moi. Sans crainte d'aborder un birbe de mon espèce, de mon apparence, tête basse, mine lasse, l'allure sans allure. Un passant quasi

trépassant, blême d'angoisse. Il m'a inventé un noyé pour me ramener à la vie.

*

Une sirène hurle à la mort avant de disparaître dans les sous-sol de l'hosto. Un réseau de cryptes, de chapelles réfrigérées, de sépultures conditionnées. Me revoilà à percogiter, à mâchurer mes pensées.

Chambre 112, m'en souviens-je. Je tapote, j'entrouvre. Une grosse dame qui trône sur une haute chaise à roulettes. La chemise relevée, le visage rubicond de l'effort qu'elle fournit. Dérangée, malmenée en son intimité. Ses jambes énormes, boursouflées, ses genoux pareils à d'énormes pommes de céleri. Il n'est que l'humain pour s'amocher, se dégrader à ce point. Une profanation. Chez aucun autre animal le vieillissement, la maladie, ne sont à ce point outrageants. « M'excuse », marmonné-je en refermant la porte. M'en retourne consulter la liste près de l'ascenseur. « Jaoul Fiechter » n'est plus, biffé, raturé. Je tressaille, cherche affolé une blouse blanche, cours par les couloirs.

- Vous cavalez où comme ça ?

La monstresse de service m'interpelle. Encore plus mafflue, rebondie et sévère qu'à notre prime rencontre.

- Fiechter, Raoul Fiechter n'est plus à la 112 ?

- Non, l'a été mis en unique à la 123

- Unique... ?
- Seul...
- Tant mieux pour lui...
- Surtout pour les autres malades... On l'a isolé à cause de l'odeur...
- Quelle odeur ? que je m'effare.
- Il est en phase d'ulcération avancée ainsi que de dystrophie des organes digestifs. Sans compter avec une suractivité bactérienne qui induit le processus de putréfaction.

A-t-elle une intention vengeresse ? Se consolerait-elle de ses propres difformités ? De son piètre sort ? Cette toupine décrit cette pathologie sur un ton, avec une exactitude appliquée, presque jouissive.

- Et on le soigne comment pour prévenir cette dégradation ?
- On le bourre d'antiseptiques mais...
- Mais... ?
- D'après le médecin on est dans une évolution préthanatomorphique...

Lâche floume qui tente d'effacer un sourire esquissé, jargonne complaisamment, se plaît à m'alarmer. Pour enfin m'ordonner, autoritaire :

- Cinq minutes, pas plus !

J'entre. Ne puis aussitôt ressortir, Raoul m'a aperçu. Me boucher le nez serait cruelle injure.

- Ca schlingue, hein ? qu'il me chuchote, désolé, coupable.

Je hausse les épaules, me veux désinvolte. J'ai idée que si j'ouvre la bouche je vais ingérer de cette puanteur. Qui est palpable, dense,

teintée. Une imprégnation de tout. Cette chambre est une fosse septique, pénétrée, imbibée des agonies et des pourrissements précédents.

- Tu te sens comment ? fais-je, très inspiré.

- Mauvais...

Ces yeux exorbités, ce regard épuisé. Son corps presque disparu sous le drap froissé. Il semble lentement se diluer dans un bain de souffrance. J'aimerais sourire à cette tête minuscule posée sur l'oreiller. Mais je ne puis. On dirait celle d'un guillotiné au fond du panier.

- Je suis venu te faire une petite visite, je ne veux pas rester trop longtemps...

Il porte une main torturée, violâtre à sa gorge, déglutit douloureusement, balbutie :

- Des aphtes... saloperie d'aphtes...

- Tu peux tout de même te nourrir ?

Nulle réponse. Comme si la question ne se posait plus.

Raoul ferme les yeux. Ses paupières sont les ailes nacrées et frémissantes d'un papillon captif. Je m'approche de la fenêtre grande ouverte, tout s'obscurcit. Passe un nuage noir, épaisse fumée charbonneuse qui éclipse le jour. Soudain crépuscule que hantent des freux. Vilains oiseaux qui se posent sur le rebord de la fenêtre, roulent des biron rougeoyants en ma direction. Guère effrayés par la puanteur. Peut-être même en font-ils leur délice, n'ont-ils jamais humé si appétissante charognerie. Et s'ils fondaient sur mon Raoul, à lacérer

le drap pour se délecter des chairs. Je fais des gestes de volatile grotesque, déploie mes ailes, agite mes doigts griffus. Ces bestioles sont habituées à l'effroyable. Elles feignent l'envol pour s'en revenir.

Dans cette obscurité survenue, la vie apparaît plus incertaine encore. J'ai peine à détecter la vague régulière du drap sur ce corps creux. M'approche, retiens ma respiration, guette un signe de vie.

Je me penchais de même sur le moise d' Isaline, effleurais de ma main légère, légère son petit cœur qui battait vite. J'étais rassuré, posais un minuscule baiser sur ce front intact, humais cette petit vie avec ravissement.

Prévenance de l'esprit que ce souvenir revenu, pour supporter l'indicible.

- Dionysos... t'es là ?

Il a entrouvert un œil. Tente d'avalier sa salive, grimace ; retente. Une larme d'écume à la commissure des lèvres.

- Tu as besoin de quelque chose ?

- Te dire...

Certes Raoul souffre mais semble aussi hésiter, retenir ses mots.

- Me dire quoi ?

- C'est difficile...

- Ne va pas te faire du mal... tu me le diras une autre fois.

Je le sens contrarié, déçu de ne pouvoir, de ne savoir dire...

La porte qui s'ouvre brusquement, la balèze qui me lance :

- Faut le laisser maintenant, je dois changer l'alèse.

J'obtempère volontiers.

- A bientôt mon vieux !

Ses deux mains sur le drap. De la droite, il esquisse un geste d'adieu. Je veux le comprendre ainsi. A moins que ce ne soit qu'un tremblement.

Dans le couloir, j'inspire profondément, trouve des fragrances suaves à ces odeurs de javel, de désinfectants, de tisane froide et de potage clairnet.

Que voulait-il mon Raoul ? Qu'avait-il tant besoin de me dire ? Et s'il partait avant d'avoir pu se confier ? Cela me tourmenterait à mon tour. Passer le restant de mes jours à m'interroger, supposer, soupçonner, me le reprocher. Je n'ai pas besoin de cela. Mon esprit est bien assez fécond en tracas et inventions ineptes ; ce buisson épineux qui accroche les angoisses, donne des fruits vénéneux. J'éprouve l'urgence de le revoir tout bientôt. Lui et moi ne pouvons en rester là.

*

L'absence. Ce mot est sombre, lourd de sens. Pour avoir durant douze ans vécu l'absence de Raoul, son inexistence provisoire, j'appréhende sa disparition définitive. Il sera désormais vain de l'attendre, d'espérer son retour. Une joie impossible. Car nos retrouvailles furent cet instant d'enchantement, un rêve éveillé.

Par un beau, un très beau jour de février qu'il réapparut. J'étais à l'atelier, à poser la sous-couche vermillon sur le couvercle d'une tabatière. Je le vis entrer, d'emblée le reconnus. Il avait forci, grisonné, la mise négligée. Mais cette même malice du regard, la franchise du sourire, la gaieté spontanée.

- Suis-je bien chez maître Dionysos, Guerey, doreur et ornementiste agréé par les monuments historiques ?

- Monsieur, je ne crois pas au fantôme et vous demande de sortir d'ici !

- Mais je suis de sang et de chair ! De désir et d'ardeur ! Constatez donc !

Et ce crétin de me saisir à bras le corps, m'étreindre, me soulever. Nous nous sommes embrassés puis désenlacés. Heureux. Sa présence effaçait toute rancœur. Tout reproche. Il ne me vint pas l'idée de l'interroger. Une curiosité refoulée. Et à quoi bon ?

Par la suite jamais il ne me dira la vérité. Qu'allusions, mensonges, affabulations et contradictions. Lui-même s'en amusait, se plaisait à raconter n'importe quoi pour conclure : « A dire vrai, rien n'est vrai ». Et ça, c'était vrai ! Son éclat de rire forcé pour certainement taire des échecs, des déceptions, des conneries accomplies, des illusions éperdues puis perdues. Un bout de vie.

Il fit le tour de l'atelier, spacieux, ordonné, organisé, se laissa étourdir par la beauté de certains objets déposés, confiés. Leur éclat, leur histoire, leur rareté. Il admirait, m'admirait. « Des ouah !... Pfuuu !

... Eh ben dis donc !... Eh ben mon salaud !... » Je réprimai une expression de fierté pour ne point le blesser. J'avais une réussite d'avance sur son plan de carrière. Il se pencha sur mes outils, mes ustensiles, mes fioles, posa la main sur un carnet de feuilles 18 carats. Je bondis :

- Ca non ! Seules mains pures touchent l'or.

- Les aurais-tu plus propres que moi ?

J'en avais la certitude mais ne lui dis pas. L'avenir devait me rendre moins catégorique.

*

Depuis son retour de je ne sais où, il avait pris une charge de concierge au 73, rue Magne. Mon Raoul, en loge, à tirer le cordon... « C'est provisoire, le temps de me refaire ». Pour l'instant, apparemment, c'est lui qui était refait. Son logement au fond de la cour d'un immeuble bourgeois. Rudimentaire, à peine salubre. Par la porte vitrée, on entrait directement dans la cuisine. L'eau, le gaz, une colonie de blattes et des moisissures qui enguirlandaient les murs. A gauche, une chambrette éclairée par une petite fenêtre grillagée. Une turne. On n'aurait pas pu y vivre à deux. « Peu me chaut ! Quelle honnête moukère s'en viendrait câliner dans ce gourbi ? Quant aux autres, les apéritives, les odalisques, je n'y songe même plus... » Raoul était dans la mouise mais point accablé. Il me faisait découvrir

son antre avec une satisfaction malicieuse. De la piaule on accédait à un réduit. Un cagibi d'aisance aéré par un conduit qui aboutissait nulle part. Un ouatère, une poire de douche au plafond lépreux, un petit lavabo. Au milieu du carrelage, une large flaque au-dessus de l'évacuation.

- C'est bouché ! s'était-il cru obligé de m'expliquer.

- Tu parles de quoi ? De ton avenir ?

Il avait ri, fort, de bon cœur. J'étais rassuré, mon Raoul n'avait pas changé. Dans un coin, le sol s'ouvrait, paraissait céder sous le poids du mur. Une fissure large, sinueuse, sombre. J'avais été impressionné.

« Je vis sur un faille, la tectonique des destins. Cette faille c'est un peu ma vie... Toi, Diony, t'es à l'abri des tellurismes... good job... » J'avais rajouté pour information : « Et marié, une petite Isaline de trois ans... »

Il m'avait pris par l'épaule, tenu fort contre lui. « C'que je suis heureux pour toi ! » Notre amitié était intacte. A mon oreille, un cliquetis. A son poignet, sa gourmette, celle de ses quinze ans.

« Tu l'as toujours ? » « J'y tiens comme à la prunelle de tes yeux ! » J'en étais heureux.

A côté, une buanderie et la salle d'étendage. Qu'il occupait. Tout un fourbi amassé, un bin'z insensé. « Dans la vie, nombreux sont ceux qui naufragent. Et moi, j'exerce mon droit d'épave » Il avait dit cela grand seigneur, pontifiant. « Les corps vieillissent, les passions s'épuisent, la mémoire s'étirole mais les objets restent ! » Je retrouvais mon Raoul superbe et fanfaron. Maître de céans en ce grandiose

bazar. J'étais sous le choc, étourdi par cet amas, ce trop-plein d'objets et la grandiloquence de Raoul. Cela brusquait ma vie organisée, contrariait mon goût de l'ordre et du rangement. Un vaste monde s'ouvrait à ma curiosité. Raoul avait cerné mon vertige. « Bien sûr ! Toi, t'es dans l'or, le sacré, le précieux. Tandis que moi je manutentionne l'indigent, le modeste, le cabossé... »

Question pratique:

- Tout ça, ça se vend ?
- C'est une fortune somnolente... J'ai amassé et maintenant que j'ai pignon sur cour, je vais négocier.
- Et comment que tu as pu rassembler... ?
- Au fil des jours, des errances, des rencontres, des bons et mauvais coups.

C'était tout et n'importe quoi, de partout et de nulle part. A l'image de ce qu'avait dû être ses années passées. Des trucs, des chouingues, une piéta ébréchée, un coquillage gravé « Ostende », un trois lames « Mercier », un pouf moldave, un cendrier « Cinzano », des molletières de zouave, un siège double Trans-euro-express, des pipes en écume, une souris à remontoir, un réveil mâtin, une sarbacane d'angle, un gong du Mékong, un kin-kong, un King Edward, une vue de Hong-Kong. Sans compter le reste et tout ce qui s'en suit. Grosse et petite fourgue, barbote et recel.

Et moi, terre à terre, mercantile :

- T'as des trucs qui ont de la valeur ?

Raoul un instant pensif, une ombre de tristesse en son regard, puis :

- J'ai vu des types chialer comme des mouges parce qu'on leur avait piqué un lacet, un stylo bic, un nounours éventré ou un pompon de mataf. Prêt à se jeter d'un pont pour une photo disparue. Ce qui t'es cher n'est jamais trop cher.

Il avait dû morfler, mon Raoul, pérégriner hors sentier. Marteler du bitume, fouler maquis et hautes broussailles.

- Viens, on va passer au bar ! qu'il avait lancé pour dissiper la grisaille.

Au fond de la buanderie, un zinc.

- Tu le reconnais ?

Ni doute, ni hésitation. Qu'une vraie émotion.

- Le café du Rond-Point! Je vois encore ta mère qui l'essuyait avec le pan de son tablier.

- Toi et moi en sous-sol qui, samedi de bal, entrouvrions la trappe pour zieuter sous les jupes.

Raoul avait ouvert une bouteille sauvée du marasme et de l'oubli. Moi qui goûtais peu le whisky tourbé, j'avais trouvé à ce « Connemara » une saveur céleste. Juste assez pompette pour livrer secret et émotions, Raoul m'avait désigné une grande armoire à mi-battants grillagés, sorte de confessionnal surmonté d'un médaillon. « Ouvre ! » La serrure résistait, il avait dû m'aider. « Tu te souviens ? » Pardi ! Comment aurais-je pu oublier. Sur un mannequin de couture, la robe en tulle turquoise brodée de vagues argentées qu'avait portée Ninon ce soir-là, ce fameux soir... Elle l'avait laissée dans la loge du « P'tit Boudoir ». Son cadeau de rupture... Je n'avais

su qu'en penser, que dire. Alors, me trémoussant je chantonnai : « *Sur la route de Bahia tralala... au pays de la samba et des amours déçus...* » Raoul avait ri aux éclats, franchement joyeusement. Certainement avait-il mis du temps pour en rire ainsi.

Cette robe, plus tard, il devait l'offrir à Ariane, à son tour émerveillée. Elle ne la porta que une ou deux fois. Sublime ! Céleste ! Garce et grâce. Pour entreprendre sa fameuse croisière, elle la prit dans ses bagages. Avait-elle projet de séduire le commandant? Seul maître après Dieu... Ariane n'avait pas froid aux yeux.

*

*

J'aime cet endroit. Un lieu qui me console de vivre en ville. Je franchis le grand portail en fonte aux pointes dorées qui ouvre sur le parc Brochan. Par cette fournaise, quiconque est en quête de fraîcheur. L'allée est déserte, le soir tombe murmurant, caressant. L'ombre grandit patiemment sur le vaste pré jaunissant. Là-bas, au pied d'un grand cèdre argenté, un banc. J'y ai mes habitudes, y suis bien. Eprouve là, à chaque fois, une forme d'apaisement. Ce peut atteindre le seuil de la quiétude. Par quel phénomène ? Est-ce le cèdre

centenaire qui bonifie l'endroit ? A moins que sous terre, confluent des énergies favorables. Même ce banc en fer rouillé, le trouvé-je confortable. Parfois, un courant frais sillonne les lieux, soulève malicieusement la nappe caniculaire. Des martinets très hauts mènent un bal insensé. Ils retracent dans les airs le grand gribouillis terrestre, dénoncent l'universelle folie.

Au loin, la ville s'est tue. Ou presque. Alors je tends l'oreille à des cris proches. Cela dépend du vent qui parfois contrarie l'écoute. C'est qu'à l'autre extrémité du parc, au-delà des grands chênes qui bordent l'allée centrale, vivent les animaux. Le zoo Brochan est cerné par cette touffeur crépusculaire. Aucune bête n'y est insensible. L'angoisse de la nuit tombant les saisit aussi. Même le chacal nyctalope jappe, tandis que les loups hurlent en meute.

Gamin j'y allais tous les jeudis, fuyais le règne des hommes pour celui des animaux. Le jardin zoologique était à ma dimension. Je le voyais vaste comme la savane. Et les arbres si grands que les ouistitis y disparaissaient. Le vivarium et son sable ocre avait la magie du désert. Il est vrai que les otaries dans leur bassin étriqué me faisaient un peu pitié. Grandissant, préadolescent, j'ai vu les clôtures se resserrer, les murs se rapprocher. Des ailes coupées, des griffes rognées, des girafes entravées. Et le lion royalement s'emmerder. Me vint l'envie tenace et téméraire de libérer toutes ces bestioles.

Un projet qui avait séduit mon copain Raoul. Mon héroïsme serait partagé ; me restait la primauté de l'idée. J'avais lu que les abeilles

étaient seules à pouvoir affoler les éléphants. Elles étaient leurs bêtes noires, des insectes maudits. Deux ou trois pachydermes épouvantés, paniqués suffiraient à dévaster le zoo, à renverser les grilles, forcer le portail, démonter la buvette et la billetterie. Ouvrir à toute la ménagerie le chemin de la liberté. Une stratégie élémentaire, un coup de force génial : Balancer une ruche par-dessus le haut mur qui séparait le parc des éléphants du jardin public. On agirait très tôt le matin, quasiment à l'aube. Dans la Plaine, le territoire des « bâtards du Palud » le vieux Xilos, un grec échoué là, faisait son miel. Son hydromel. L'avait des ruches multicolores alignées au bout d'un champ d'herbes folles.

Nous voila Raoul et moi, à fouler chardons et graminées scintillants de la rosée matinale. En culotte courte, chaussettes tirebouchonnées, nous étions valeureux et grelotants. Quelques piqûres d'ortie auraient dû nous prévenir. A proximité des ruches, pas un insecte, pas un bourdonnement. Je m'étais documenté : A cette saison, les abeilles dorment. D'un sommeil certes léger. A peine avions nous tenté de soulever une ruche à bout de bras qu'elle vibra d'agitation. Une première escadre prit son envol et nous attaqua méchamment. Raoul lâcha la ruche, moi de même . Elle se fracassa, libérant une population peu amène. Nous deux cavalant par le champ à se taper les cuisses. Mais pas de rire. Nous voulions renflouer l'arche de Noé, libérer les espèces. C'est un déluge d'abeilles qui nous submergea.

Sur mon banc, je ris seul. La lune est témoin de ma bizarrerie. Pleine, ronde, influente. Ce soir elle provoquera tant de folies et d'extravagances, chez les humains et tous les autres animaux. Que j'écoute barrir, feuler, glapir, striduler, braire, cancaner, rugir, mugir, blatérer.

Et déblatérer ? Qu'auraient-ils à dire de si intéressant que ça ?

Sages et dignes bêtes qui ne prétendent à rien. Vertébrés, dévertébrés, batraciens, cloportes, omnivores, ovipares et polymorphes, ils se contentent d'être. N'ont jamais prétendu y changer quoi que ce soit.

Leurs cris dissonants, leurs chants, leurs plaintes retentissent de toute éternité. Cette clameur ancestrale que l'on ne veut pas entendre.

Moi, je suis de leur règne, animal. Sous l'immense vieux cèdre je paresse. Pourtant mon temps est limité. Tôt ou tard, des mouches bleues pondront sur ma charogne. Et alors ? Ma vie est sans importance ni incidence sur quoi que ce soit. Je n'influe sur personne. Suis-je à peine maître de mon destin. Mes convictions n'intéressent que moi. Cette pensée m'est agréable, me convient. Manque à mon bonheur un verre d'anisette où flotterait un gros glaçon.

Passe un nuage en signe d'interrogation dont la lune est le point. Eh oui ! Reste tout de même une question qui me hante : Raoul saura-t-il, pourra-t-il me marmonner ce qu'il a à me dire ?

*

Hier j'ai eu septante-trois ans comme aurait dit ma tante Louisa accueillie après-guerre par un pasteur lausannois et son épouse. Elle en garda toute sa vie une rigidité helvétique comique.

Un anniversaire que j'aurais volontiers oublié si ma fille et son unique ne s'étaient pas manifestées. Se rapprochèrent avec un gâteau effondré, la crème liquéfiée. Et un petit paquet que je défis sans hâte. Mon appréhension était justifiée. « C'est un iPod Touch nouvelle génération... Y a tout ! Tu ouvres l'écran d'accueil comme ça... retiens ton code... t'appuies sur l'icône de ton choix selon l'application... comme-ça... recherche de réseau disponible, comme ça...tu peux aller sur App store, comme ça...après tu configures... » Figure de c... c'était la mienne. J'y comprenais que pouic.

L'intrusion de ce machin dans ma paisible existence m'aterrait. Et les explications de Tiphaine aggravait mon désespoir. « Tu pourras répondre plus rapidement et nous t'atteindre illico s'il t'arrive quoi que ce soit à l'extérieur Pour toi et pour moi, c'est rassurant » argua Isaline. Que je puisse l'atteindre en cas de besoin, elle n'en avait rien à fiche ! Elle savait que jamais je n'utiliserais, ne saurais utiliser ce bidule. Simplement voulait-elle se donner bonne conscience. Déjà je l'entendais me reprocher : « Mais pourquoi tu ne m'as pas appelée ? Je t'ai dit de toujours avoir ton portable sur toi. » Devenu accessoire d'une exécration comédie familiale.

- Puis tu peux naviguer sur internet...suffit d'avoir une connexion wifi » insistait Tiphaine.

- Pas besoin d'internet... .

Et ma petite fille, cette douce enfant au seuil de l'existence qui me murmure :

- Comme ça tu pourras regarder du sexe... tu tapes « « porn » et t'en as plein ...

- Tu regardes ça, toi ?

- Tout le monde il zieute du cul...c'est normal, c'est la vie. Et pis, c'est rigolo.

Elle rit, n'y voyait ni faute ni péché. Je ne savais que dire ni qu'en penser. Et encore moins comment faire.

- Et cette connexion oui-oui...

- Wifi...

- Pour l'avoir ?...

- Faut t'abonner... ou alors, tu peux essayer de piquer celle de ta voisine...

Isaline manifesta des signes d'impatience. Elle avait « encore plein de choses à faire... »

Tiphaine posa sur mon front en sueur un baiseur malicieux.

Au gâteau, elles n'y ont pas touché. Moi non plus.

*

1989, le mur de Berlin était joyeusement esquinté. Une défaite devenue fête. Un coup de chaud mettait fin à la guerre froide. Le bloc de l'est fondait. Comme tout le monde, j'applaudis. Une nomenklatura

bolcho-maffieuse plaça un joyeux drille à la tête de l'URSS. Boris Eltsine, glorieux pochtron, laissa faire pour son plus grand intérêt. J'avais la quarantaine épanouie, satisfaite et ce chamboulement historique me réjouissait sans bouleverser mon ordinaire.

Au contact d'une bande d'Ukrainiens qui tenaient le haut du pavé aux marchés aux puces de l'Avaloir, Raoul, lui, s'enfiévré. « La glasnot et tout le tintouin, c'est un souk fabuleux ! » qu'il clamait entre deux rasades de « Stolichnaya ».

Un beau jour, il se présenta à l'atelier, deux icônes sous le bras. Une vierge de Kazan et un Christ pantocrator de bonne facture. A la façon du moine Roublev, conforme au canon iconographique. Les oclades étaient mats, il me fallait les dorer.

- Juste que... que si on veut sortir un bénéf, faudrait de la feuille imitation vieil or... suggéra Raoul.

- Du « Schlag » sur ces icônes ? C'est sacrilège !

- Une fois tu m'as dit que si c'était bien fait, on ne voyait pas la différence. Même que t'avais une recette d'apprêt et de moirage complètement magique...

- Mais pas pour du religieux. Il y a une tradition, des rites, à respecter... Et tu ne poses pas de la feuille de cuivre patinée sans en convenir avec le client. C'est une question d'honnêteté.

Raoul comprenait mes objections, acquiesçait, faisait mine d'y adhérer. Il avait élaboré sa stratégie, peaufiné ses arguments :

- Dionysos. Il faut analyser la chose dans son contexte. Là-bas, c'est le grand renouveau religieux. On rouvre, on reconstruit les églises, remplace les bustes de Lénine par des croix d'épiphanie. Ils achètent images et objets de piété à prix d'or...

- Surtout si c'est maquillé au cuivre ou au zinc...

- C'est pas notre problème ! C'est un marché comme un autre. Ces nouveaux riches, ces pseudo convertis qui brûlent des cierges pour se faire pardonner leurs vilénies, ils aiment le brillant, le clinquant.

- Et le clergé ?

- A ce qu'on raconte, les popes, les patriarches, les archimandriques, tous sont dans la gonfle. Ils magouillent... de bonne foi évidemment.

- Tout ça n'est pas très catholique...

- S'en foutent ! Sont orthodoxes.

Pour Raoul la messe était dite. Et moi, je le suivis comme un enfant de chœur.

Qu'en ai-je bricolé de ces tôles ! C'est un marocain, venu tout exprès de Meknès qui faisait le repoussage. Quant aux panneaux, ils étaient peints, habilement lustrés et vieillis par je ne sais qui. Raoul, avait-il pu monter cette estampe seul ? Je me questionnais sans le questionner. Touchais mon dû, substantiel, avec une régularité gratifiante.

Une bonne grinche jusqu'au jour où... Aïe !...Aïe !... ! Le sieur Fiechter se rappliqua méchamment fardé. Yeux bleuis, nez turgide et lèvres croûteuses.

- Les Bulgares, qu'il bredouilla en guise d'explication. Sont terribles, pires que les ruskoffs. Veulent le marché des icônes, l'exclusivité. Et eux, ils négocient à leur manière...

- Je vois...

- Ils trouvent le travail bien fait, exigent qu'on bosse pour eux.

Pour une fois, avais-je été ferme et péremptoire :

- C'est exclu ! Déjà qu'on frise le code sur la manière, il est hors de question que l'on s'associe avec des truands. Nous ne sommes pas des voyous, Raoul, juste des petits faiseurs, des truqueurs de bon aloi. On arrête et on n'en parle plus.

- Que tu dis ! C'est qu'eux, ils veulent la rétrocession.

- qu'ils la réclament à tes apparatuschiks de la sainte manouille...

- Y a que moi dans cette affaire... Je l'ai montée en solo et j'ai plus un rouble, j'ai tout mis dans la fabrication, l'export et les faux frais. A ce jour, celui qui s'est enrichi dans cette affaire, c'est toi. Je t'ai toujours payé rubis sur l'ongle.

- Et tu leur as parlé de moi ?

- Regarde la bigne que j'ai. Ils voulaient ton nom, j'ai refusé de le donner, j'ai encaissé. Mais je ne pourrai plus longtemps leur résister. Les Bulgares, c'est une sale engeance, des turbulents, des saigneurs. Faut qu'on paye !

Et je payai, bien plus que je n'avais touché, au point de m'endetter. « Ils sont insatiables », pleurait Raoul. Qui m'avait transmis sa peur, sa honte d'ainsi se soumettre, son abattement.

Je lui savais gré de faire l'intermédiaire, de ne pas avoir à frayer avec ces gens-là. Les Bulgares ! Je croyais les voir partout qui me filaient, allaient surgir dans l'atelier, m'attendaient au bas de chez moi. Yeux noirs, moustache tombante, dents gâtées, basane mate. Sapés comme des ruffians, le surin glissé dans la chaussette. Ils s'en prendraient à ma fille, à ma femme que j'avais informée. J'étais bien trop faiblard pour me taire, épargner à Ariane émotions et angoisse. « Paye et c'est tout ! T'as pas le choix. » Ce fut son seul conseil. Elle ne posa aucune question. Eut juste ce commentaire. « Ton Raoul, c'est vraiment un drôle de zèbre. » Sur un ton qui disait l'exaspération nuancée d'une touche d'affection.

A la troisième échéance versée, les Bulgares cessèrent de nous alpaguer. Raoul se rempluma, se rengorgea, avait recouvré de l'assurance, de l'aisance. Tandis que j'étais pris de vertige en détaillant mon découvert bancaire.

A repenser à cette mésaventure, je m'interroge. Quoique un peu honteux, je me dis : Et si ce gremlin de Raoul, qui aujourd'hui se voit partir, avait sur la conscience de m'avoir extorqué la moindre ? Ce peut-être ça qu'il a tant besoin de me dire, me confesser. Son histoire de Bulgare, qu'une fantaisie pour mieux me farcir ? Qu'il me l'avoue si ça peut délester son âme, alléger son envol. Je saurai en rire, lui pardonner faute d'être remboursé.

Un drôle de zèbre !

*

A mon corps et ma bourse défendant, j'ai pris le taxi pour gagner l'hôpital. Dans l'urgence, en quelque sorte. Ce pressentiment que ni Raoul ni moi n'avons de temps à perdre.

Mais sur le pont, ça bouchonne. Nous sommes arrêtés, suffoquons. Le chauffeur n'est pas de prime jeunesse, transpire à grosses gouttes. La chemise colle à sa panse, son souffle est court. Vitres baissées, l'odeur d'asphalte brûlant nous entête. Personne n'arrête son moteur afin de contenir l'air conditionné. J'ai peine à saisir l'attitude du taximan. M'enquiers :

- Pourquoi vous ne mettez pas la clim ?
- En panne. C'est le fluide frigorigène qui ne passe plus.
- Alors, pourquoi vous n'arrêtez pas le moteur ?
- Si j'arrête le moteur, je dois stopper le compteur...
- Ce qui est normal puisqu'on n'avance pas...
- Le véhicule, non, mais le temps, si ! Et le temps, c'est de...
- Je vous paye pour que vous me meniez à destination, pas pour converser avec vous...
- Si ma conversation vous importune, je me tais !

Qu'il se vexe m'indiffère.

Enfin la file de voitures s'ébranle. Le chauffeur s'autorise un commentaire :

- Dans mon métier, ce qui m'est le plus pénible c'est la suspicion des clients. La plupart nous prennent pour des filous.

- Cette réputation, vous avez su vous la faire.

- J'admets que certains collègues sont sans scrupule. Moi-même, j'ai pu parfois être tenté de tricher. Pas vous ? Dans votre métier ?

- Je dois l'admettre.

- Vous faisiez quoi ?

- J'étais doreur, ornementiste « agréé par les palais et monuments nationaux »

Il lâche son volant, clame d'un seul souffle :

- L'or ! L'or ! « Autant d'étoiles disparues qui brillent à mes yeux. A des années lumières je scrute les cieux... »

- C'est de qui ?

- C'est de moi !

- Vous êtes poète ?

- Génial et maudit. Et me voilà à conduire un taxi...

- Je comprends votre amertume, dis-je pour lui complaire.

- Et malgré cette injustice de la vie, il se trouve des clients pour contester mes tarifs...

- C'est qu'ils ne savent pas à quel grand homme de lettres ils ont affaire.

- Et bien vous, vous ne l'ignorez plus !

Arrivé à l'hôpital, son prix est à la mesure de son immense talent. Et je n'ose le débattre.

Ainsi suis-je destiné à subir, me laisser mener par des hâbleurs, des bonimenteurs de tout poil. Est-ce parce qu'ils osent ce dont je serais incapable ? Aurais-je pour eux de l'attirance ? De l'admiration ? Parfois, il faut s'acoquiner avec certains autres pour s'accomplir soi-même. Par chance, je puis encore en sourire.

*

Il n'a pas changé de chambre. Cette puanteur redoutée s'est un peu dissipée. Je trouve à Raoul quelques couleurs, une expression moins grimaçante, une braise ravivée au fond d'orbites creuses. J'exagère l'expression de mon heureuse surprise, force mon optimisme.

- Dis donc, farceur, tu as enfin renoncé à me faire peur ? Te voilà qui as bien meilleure mine !

Il me désigne un appareil à sa portée, branché sur le cathéter.

- C'est la pompe à morphine... ça soulage... ça me dope la moindre.

Quand j'ai trop mal, je me fais un giclette. Tu veux essayer ?

Son rire semble ne pas le torturer. Il retrouve un semblant de joie.

- J'suis content que tu sois venu... j'avais peur de...de...

- De quoi ?

- De clamser avant ta visite.

- Penses-tu donc...

Voilà bien une formule débile. C'est sûr qu'il y pense, légitimement, douloureusement.

- Parce que j'ai à t'avouer une chose, Dionysos, qui me pèse sur la conscience. Et je voudrais pas que ça me poursuive dans la mort.

- Ne songe pas à la mort ! que je récidive.

- C'est surtout elle qui songe à moi.

Un court silence qui laisse entendre le zéziement de la pompe à morphine. De son index, Raoul appuie sur le bouton vert. Pour se donner du courage ? Un peu de vie ?

Je veux l'aider, prendre les devant, d'emblée le mettre à l'aise :

- Alors, vieux, qu'est ce que tu as à me dire ? Que tu m'as arnaqué, enfarci, que si tu devais me rembourser tout ce que tu me dois, il te faudrait un long purgatoire... ?

Il riote, glousse, ravale sa salive...

- Ca, j'ai pas besoin de te le confesser, tu le sais déjà...

- Alors quoi ?

Toussotement, déglutition pénible. Il cherche ses mots, la juste tournure :

- Tu te souviens quand ta femme, Ariane, elle a gagné une croisière en Méditerranée...

- Difficile d'oublier...

- Que tu n'as pas voulu la suivre parce que tu avais peur de l'eau...

- C'était son argument à elle. Jamais elle ne m'a suggéré de l'accompagner.

- Et bien... c'est moi qui suis parti avec elle... Voilà !

- En croisière ?... Une semaine ?

- Même plus, dix jours si ma mémoire est bonne... on a embarqué à Marseille direction Livourne, puis Naples, la côte ionienne... superbe ! Visite de Syracuse, la cathédrale Santa Pangia et la fameuse « Orecchio di Dionisio », l'oreille de Dionysos, creusée dans le calcaire. Avec Ariane, on avait bien ri, s'était dit que peut-être tu nous écoutes...

- Marrant !

- Malte, la Valette... remontée sur Carthage... Une chaleur ! Une chaleur ! Je ne te dis pas !

- Et vous partagiez la même cabine ?

- Ben oui ! C'était des cabines pour deux... bien conçues mais pas très spacieuses. On était un peu l'un sur l'autre...

- Ne m'en dis pas plus...

- Tu as raison. Pourquoi se contrarier pour rien...

Pour rien. Raoul est ainsi, l'aveu efface la faute. Maintenant que les choses sont dites, il n'y a plus à se tourmenter. Ni lui, ni moi. Toujours il a su admettre et faire admettre les choses. Tout bonnement. Ce qui est fait est fait, à quoi bon se perdre en regrets ou en jalousie ?

A nouveau, il s'offre une petite décharge de morphine, ajuste ses oreillers, tente de se redresser. Je l'y aide, bienveillant, attentif. Je me demande s'il ne se dégage pas de la pompe quelque vapeur opiacée dont je profiterais. Des émanations sinon euphorisantes, du moins lénifiantes. Une sorte de brume mentale qui rendrait le passé nébuleux, neutre, sans pouvoir émotionnel. A ce moment-ci, ce qui

prévaut sur toute autre considération, c'est que Raoul a recouvré une nouvelle énergie, la force de converser. Cela sincèrement me réjouit. Il aurait même plaisir à partager avec moi quelques vieux souvenirs.

Il deviendrait presque bavard :

- Crois-moi, l'ami, jamais je ne me serais permis d'approcher Ariane quand vous étiez ensemble. Total respect !... Et c'est elle qui m'a invité à cette croisière. Qui m'a annoncé : Avec Dionysos, c'est fini ! J'avais certes quelques scrupules mais pourquoi résister à son charme ? Elle reprenait sa liberté.

- Et vogue la galère !...

- Note qu'en échange, elle te rendait la tienne !

- Et... la galère !

- Je planais, s'échauffe Raoul, j'étais dans un état de sidération sidéral.... Pourquoi moi ? que je lui avais demandé. Et tu sais ce qu'elle m'avait répondu ?

- ... « Parce que t'es un drôle de zèbre ! »

Baba, mon Raoul. Tout secoué. Pour un peu il chuterait de son plumard.

- Comment tu sais ?

- Souvent elle s'exclamait : « Ton Raoul, c'est un drôle de zèbre ! ». A choisir dans la famille des équidés, tu t'en sortais plutôt bien. Elle aurait pu te traiter d'âne ou de mulet...

- Mais pas de hongre ! Qu'elle me rende cette justice.

Magie de l'opium. Cette verve, cette vigueur de l'esprit revenues, tandis que le corps reste exténué, exsangue. Sous le drap on ne le croirait plus que squelette, ses os déjà blanchis.

Raoul guette ma réaction ; malgré l'épuisement son regard ne trompe pas . M'a-t-il souvent porté une attention si soutenue ! Cette question qu'il n'ose me poser : « Tu te sens comment ? Ca te fait quoi d'apprendre tout ça ? »

Je ne saurais dire précisément ce que j'éprouve. De la jalousie ? Non ! J'ai pourtant connu ce tressaillement brûlant, cette bouffée nauséuse qu'elle peut susciter. De la colère ? Que dalle ! De la déception ? Tant de fois, Raoul a manqué à sa parole, m'a dindonné, a disparu sans prévenir, a resurgi sans même s'expliquer. Pourquoi aujourd'hui, dans son état, m'offusquer d'une entourloupe d'antan ? Je ne saurais pas même lui en vouloir. Quant à Ariane ?...

J'ai besoin de savoir :

- Et la croisière terminée, vous avez fait quoi ?

- Rien ! Raoul actionne la pompe, se donne du courage pour me confier : Nous n'avons plus rien fait. On ne s'est pas même revu. Alors j'ai morflé. Comme à chaque fois que je suis tombé amoureux, me suis effroyablement ramassé. Et pourtant, Ariane m'avait mis en garde : «... Le temps d'une croisière... un divertissement... qu'une amitié un peu poussée... pas question que j'entame une nouvelle relation... etc...» Mais moi, je suis parti la fleur au sourire, déjà vainqueur, con comme Joffre ! Et Patatrac!

Cette confiance m'est agréable. Si ce coquin a été élu par madame pour la mener au plaisir, il en a payé le prix. Ma séparation d'avec elle ne m'a été à ce point douloureuse. J'avais eu le temps, des années pour prévenir le choc, sagement me délier.

- C'est Ariane ! Elle est comme ça ! dis-je pour toute explication. Elle emprunte les transports amoureux pour se déplacer à sa guise. C'est elle qui sait, qui décide. Tous deux avons été à son service, collègues en amour. Plus ou moins mal rémunérés...

Je dis cela sans trop de conviction mais crois ainsi le consoler, pommader ses plaies. Pourtant il s'effondre, rapetisse, se décolore. Tout son être taraudé par la déception. Sa voix à nouveau fluette, le ton fiévreux :

- Toi, elle t'a aimé, et longtemps. Moi pas ! Juste m'a-t-elle un peu désiré.

- Que pouvais-tu savoir de ses sentiments vrais ? Hein? Le cœur des femmes est un labyrinthe où elles-mêmes se perdent. Contente-toi de ce qu'elle t'a donné.

- T'as raison, Diony... Je me dis que ce furent quelques jours d'un bonheur sincèrement partagé. N'empêche...

Raoul ravale ses mots, son chagrin.

- N'empêche que quoi ?

- Qu'en bout de vie, je n'ai plus que toi, Diony. Plus que nous deux. A part la tôlière qui s'en vient me torcher le cul et changer la sonde, t'es le seul qui me visite. Le toubib ne se pointe même plus.

- A quoi bon te coltiner une procession de pleureuses et de faux derges ?

- Surtout pour me voir pareillement avarié...

Raoul se tait, scrute le plafond. Semble si léger, immatériel. Il pourrait décoller de son lit, se laisser porter par une brise facétieuse qui l'emmènerait loin, haut. Si décharné, délabré, a-t-il encore besoin de mourir ? L'ultime injure faite au corps. J'aimerais son assomption. Qu'il s'envole par la fenêtre grande ouverte, guidé par des ascendances. Il emporterait avec lui la pompe à morphine qui peut aider à l'envol. De sa main valide, il m'adressait un dernier signe. Je lui répondrais heureux pour lui, heureux pour nous. Je...

- Dionysos, j'aurais une dernière volonté...

Je sursaute, tressaille, avec lui chute de haut.

« Dernière(s) volonté(s). » L'ai-je redoutée cette fichue expression ! Cette maudite question ! Que souvent je me suis posée à moi-même. Même Isaline, cette empoisonneuse, qui avait osé avec son implacable délicatesse : « Dis donc, p'pa... au sujet de ta mort, t'as prévu quoi ?... Faudrait voir à y songer... »

Et pour mon Raoul ? Adieu ou au diable ? Que va-t-il m'inventer ? Enterrement, cryogénisation ou combustion ? Don de son corps aux carabins ? Pour les cendres, prière de les jeter au Cap de bonne Espérance... observez les vents, sinon vous allez en bouffer !... Cérémonie ? Que pouic ! Ou alors, toute simple... ni fleur ni couronne ni goupillon. Pas de curé... pas de rabbin, pas de tonton vaudou... p't'être juste un « Notre-Père »... La « mama » d'Aznavor

ou la danse des canards. Le chien... le chat... ? A n'importe qui sauf à la S.P.A. ! Pour l'annonce, vois avec les pompes funèbres... N'oublie pas de remercier...quant au notaire, il est au courant... Je te lègue tout, mes dettes et mes emmerdes.

Ainsi, pêle-mêle, en vrac, pas même trié ni emballé pour cet ultime déménagement

Ca y est, je dérade ! L'imagination qui s'emballe en réponse à aucune nécessité. Ces hantises aussitôt exacerbées jusqu'à la divagation. J'ai le don d'anticiper, de m'abriter avant même que ne se profile le moindre nuage. Je suis impatient de m'effondrer, de ployer sous la charge pratique et morale. Ce pauvre Raoul qui n'a que moi. Je ne vais tout de même pas l'envoyer paître.

Pourtant je ne prends ni précaution ni les formes.

- Alors ? Tes dernières volontés ? Qu'en est-il ?... Dicte lentement, me faut noter tout ça!

- Tu te souviens... quand on s'était retrouvés après des années...que dans mon foutoir, sur le zinc du café du Rond-Point, on s'était descendu une mi-bouteille de « Connemara »...

- Pour sûr que je ne l'ai pas effacé !

- Et bien, je m'en reboirais bien un fond de verre avec toi... le pot de départ !

Je ne me souvenais pas que les larmes empêchent de dire et de voir. Qu'elles soient de rage ou de tristesse. Et quand les deux se mêlent on est totalement démuné. Quittant Raoul, la piaule, presque à tâtons, tout juste ai-je pu bredouiller : « Au revoir ! »

*

Un vent d'ouest qui dessèche tout, cloque le bitume, braise les toits, roussit les feuillages. La canicule sublenticulaire empire. De même que les esprits mollissent, les corps se traînent. Au robinet coule une flotte tiédasse que les glaçons ont peine à rafraîchir. Mon anisette a goût de javel. L'eau de ville se fait rare, s'évapore dans les bassins de décantation, est mal traitée.

Le iPod traîne sur la table de la cuisine. Ne l'ai toujours pas utilisé. Ce pressentiment que si je tente quoi que ce soit avec cet engin je cours à l'échec. Vais le tapoter, titiller, tripatouiller jusqu'à l'énervement, jusqu'à l'humiliation. Mais j'admets une certaine curiosité, être tenté. L'idée que ne pas savoir manipuler ce zinzin, c'est tourner le dos aux autres, au surprenant, à l'universel. Dois-je me complaire dans l'ignorance, renoncer, définitivement seul et un brin idiot ? Quoi qu'il advienne ce vaste monde est. Mal foutu, foireux mais réel. Vouloir n'en rien savoir, ce n'est pas lui échapper. Bien malgré moi suis-je pris dans la trame serrée des circuits intrusifs. Englué, piégé par la « chose immonde », la « big Machination ».

Le iPod à la main, je m'approche de la fenêtre ouverte, de la lumière encore intense et blême. Au dehors les ondes doivent mieux passer, les nœuds plus facilement se défaire. Ainsi que mon réseau neuronal dont je pressens l'usure.

- Oh ! Mais dites-moi ! On se laisse tenter par la modernité! s'exclame la voisine de son balcon.

Je ne pouvais y échapper.

- C'est que moi, madame, je vis avec mon temps, je relève les défis du progrès, ne me contente pas de racleter la terre et effeuiller des pétunias comme cela se fait depuis le paléolithique.

- Des azalées, Monsieur Guerey, des azalées « rosita delicata ».

- Si délicats soient-ils, vous feriez bien d'économiser l'eau et votre peine. Faites comme moi, tournez-vous vers les techniques modernes, progressez !

Par-dessus la barrière elle se penche vers moi. Son décolleté s'évase, me laisse deviner la naissance de ses seins flétris.

- Montrez voir ! qu'elle dit, c'est quel modèle ?

- Je tends la main pour le lui présenter.

- Ouaaah ! s'exclame-t-elle admirative, c'est un iPod Touch !

- Nouvelle génération ! que je précise, front haut, menton en avant.

- Moi j'ai l'ancien... Et sur celui-ci, vous avez quoi comme nouvelles applications ?

- Je m'applique à mon rythme...

- Z'avez « Trafflix » ? « Realgame » ? ou bien « Uber ralles » ?

Elle m'escagasse. Depuis le temps, j'aurais dû m'y faire. Lors de mes fréquents échanges avec cette harpie, à chaque fois je subis quelque vexation. Elle a le don de souligner d'un trait de supériorité le moindre de ses propos. Elle me corrige, me réoriente, me ramène à mes insuffisances. Sait détecter la faille.

- C'est votre fille qui vous l'a offert ?... Récemment ?

- Pour mes soixante-douze ans...

- Je vous voyais plus âgé...

- Je n'en reste pas moins votre cadet.

- Il n'y a bien que vous pour le croire.

Je me distrais à lire ces petits icones qui circulent sur l'écran, tous moches et énigmatiques.

- Conclusion, profère la pertinente impertinente, vous ne savez pas l'utiliser.

- Qu'importe puisque je n'en ai pas l'utilité.

- Cependant, je reste à votre disposition.

Elle contemple la lune encore pâle, arrache deux herbes malvenues, siffle. D'une voix douce, le ton affable, je m'enquiers :

- Pour la ouïfi, comment qu'on fait ?

- Voulez la wi-fi pour accéder à internet ?

- Ouais. Pour voir du sexe !

Yeux exorbités, lippes humides, tremblement des mains, je simule l'hystérie.

- Du sexe ! Du cul ! que je m'écrie. Du porno ! Et qu' ça suinte et que j't'en foutre !

Sur le trottoir d'en face, trois passants sont témoins de ma poussée libidinale. La voisine pouffe de rire, remue drôlement dans sa robe pistache. Explique :

- ... vous faut cliquer sur le bon paramètre, activez wi-fi pour voir les réseaux disponibles... après apparaîtra le mot-clef, vous cliquez...

Mes clics et des claques, vais-je prendre ! Suis déjà découragé.

- Passez-le moi, je vais l'ouvrir, consulter l'écran d'accueil. Pour la connexion, ça dépend des modèles, suggère la voisine.

Son bras tendu par-dessus la rambarde, moi à la fenêtre, dangereusement penché, le iPod au bout des doigts. Elle ne parvient pas à le saisir.

- Je vous le lance, que je préviens.

- Non ! Non ! faites pas ça...

Et pourtant si. Le truc lui échappe, rebondit sur le balcon d'en-dessous, s'émiette sur le toit d'une bagnole. Verre brisé, plastique éparpillé, des éclats scintillants qui jonchent le trottoir. Un acte manqué.

- Oh non ! Au lieu de faire le tour, de sonner, me l'apporter... La voisine est atterrée. Un truc qui coûte pareillement cher...

- Quelle camelote, dis-je, en guise d'absolution. Dans cette navrante affaire, ni elle ni moi ne sommes coupables. Facétie du destin ! Je hausse les épaules, ris de tout cela. J'avoue même un certain soulagement. L'intrusion de cet iPod dans ma vie n'aurait été que source d'ennuis

- Et pour le sexe ? Comment que vous allez faire ? feint de s'inquiéter la voisine, moqueuse et fourbe.

- J'm'en branle !

La lune a rougi. Déconfite, Juliette quitte son balcon. Je reste à écouter la ville, perçois les grésillements des ondes crépusculaires. Parmi elles, je crois détecter les imperceptibles stridences de la wi-fi. En

moi, le calme revenu. Et cette soif vespérale qui ne me quittera pas. Qu'il est bon d'être altéré. De pouvoir boire à satiété. Les indéclicats disent : « Tout son soûl »

*

Sous le grand cèdre du parc Brochan, on se dispute l'ombre. Aquaphobe j'en étais à détester la pluie, à fuir la moindre ondée, rêvais d'une sécheresse persistante. Me voilà servi, au-delà de toute attente. Par cette fulgurante et implacable chaleur, les feuillus se dénudent. Avant l'automne les branches hautes se casseront et chuteront comme du bois mort. Les conifères résistent, leurs aiguilles brunissent mais ne tombent pas. Mon banc, d'ordinaire libre, refuge de ma solitude, est occupé. Un trio de crétins, pas même joyeux, amorphes, avachis, accrochés à leur canette de bière. Ils sont dépenaillés, hirsutes, visages boucanés. Ensauvagés à force d'errer, de fainéanter, de renoncer. Sur l'herbe brûlée d'autres primates ont étalé des couvertures pour s'y vautrer, ramper ou se recroqueviller. Troupeau plutôt que tribu, meute plutôt que smala. Ils s'en retournent à leur animalité, s'épouillent, se flairent, se lèchent. A croire qu'ils attendent que des places se libèrent dans le zoo d'à côté. Les plus vaillants, à peine survivants, tapent sur des peaux, soufflent dans des tuyaux. Un exotisme pathétique. Une musique râleuse, des rythmes agonisants. Qui ne couvrent pas même les cris, les piaillements ou les

mugissements des bestioles voisines. Elles, se sont acclimatées tandis que ces piteux humains subissent, pâtissent honteusement. Des loques. La plupart ne sont pas même adultes et déjà accablés par l'âge. Heureusement que quelques gamines, dans la souplesse et la perfection de leur adolescence ont conservé une certaine grâce. A moitié dévêtues elles devraient attiser l'ardeur des garçons. Mais ces chiffes, ces loches bougent à peine. On les dirait mollusques pris dans les vases. Epuisés d'être. Toutefois, dois-je le reconnaître, restent à certains quelques bribes d'éducation. De rares acquis.

« Voulez vous asseoir, m'sieur ! » Les trois amorphes se mettent à remuer, bouger. Se concertent pour me laisser une place. Que j'accepte, les remerciant. Le plus proche me tend sa canette. « L'est plus très fraîche mais si vous en voulez... » Je refuse poliment. La bibine tiédasse est la pire des boissons. « A votre âge vous faut vous hydrater... » me conseille un autre. J'opine, acquiesce sans autre commentaire.

Je leur sais gré de ne pas pousser plus loin la conversation. Suis près de m'assoupir. Il se pourrait, à bien le chercher, qu'un infime souffle, un soupire de brise sinue par là. J'offre à ma nuque trempe cette caresse inespérée. Me laisse faire. A mon tour m'abandonne au cours des choses, à l'inexorable déclin. Lentement, inéluctablement s'installent la gabegie et la déprime. De la chaleur et de tout le reste, on n'en peut plus. Sommes unanimement victimes du grand affaiblissement jusqu'à l'ultime relâchement. La défaite de tous. Celle

de Raoul . Celle de ces morveux, petits branleurs et gosselines à peine nubiles qui glandouillent, n'espèrent rien.

En ville, ces mioches qui ouvrent les hydrantes, barbotent dans les caniveaux. Ces vieux qui tirent leur ombre jusqu'à la pharmacie du coin. Ces femmes enceintes qui déjà le regrettent. Ces ouvriers basanés qui ouvrent les trottoirs, creusent pour rien, encombrent de décombres. Ces engoncés du tertiaire aux airs conditionnés. Ces clébardes qui tirent la langue. Et moi en bout de banc qui n'attends rien de personne, n'attends personne. Somnole.

- Daddy ! Je rêve !

J'entrouvre un œil, l'autre, puis les écarquille.

- Tiphaine ! Toi ?

Habillée de si peu. Qu'un triangle de pudeur et ses petits nibards pointant haut sous un voile de transparence. Hâlée, quasi moricaude. Des balafres de terre ocre sur le front, les joues, les épaules.

- Qu'est-ce que tu fais là ? qu'elle s'étonne.

- Là ? C'est chez moi ! Depuis toujours que je viens ici, sous le grand cèdre. Au soir, le banc pour moi seul à écouter les pensionnaires d'à côté. Par bon vent, je puis aussi les flairer, distinguer à l'odeur le paresseux du suricate, le python du boa...

- Et le gardien de la caissière?

Je veux ignorer ce mariolle.

- C'est vrai que c'est cool ici... apprécie un autre

- C'était cool ! tempêté-je. Et vous voilà tous, primipèdes sous-membrés, bariolés qui m'envahissez...

- Hé. M'sieur, c'est un parc public, me titille le troisième énergumène, au bout du banc.

- Mais pas tout public ! Il n'est pas obligé d'accueillir des terricoles de votre espèce qui rampent et brassent la poussière.

Les gars rigolent, Tiphaine se doit de préciser:

- C'est mon grand père ! L'a l'air, comme ça, un peu mécré mais faut pas en avoir peur.

- Mécré ?

- Cramé ! me précise un érudit. Ca veut dire gravement consumé, quasi préincinéré.

J'entends, consigne le propos, ne proteste pas.

- J'ai essayé de t'appeler plusieurs fois sur ton iPod mais tu réponds pas, s'étonne Tiphaine

- Ah bon ?

- Je t'ai aussi laissé des messages... tu les as percutés ?

- Oui...oui... bien sûr. Ca me fait toujours plaisir de t'entendre...

- Et les textos que je t'ai scriptés , tu les as lus ?

-Tu sais, je ne maîtrise pas encore très bien toutes les fonctions... mais j'ai toujours mon fixe au cas où...

- Au cas où ton iPod Touch nouvelle génération, tu l'aurais balancé par la fenêtre...

Je m'insurge :

- C'était involontaire ! Accidentel ! La voisine sur son balcon qui l'a mal réceptionné quand je le lui ai tendu. Maladroite comme elle est... Tiphaine ahurie. Et les autres, intrigués qui demandent à comprendre. A ce moment précis je réalise, évalue la vastitude de ma crétinerie. En phase de relâchement, de présomnolence, j'ai failli, me suis trahi.

- Il s'est éclaffé sur le trottoir ? s'effraie Tiphaine.

- Ben ouais, que je bâille, du troisième ce bidule avait peu de chance de survivre.

- Un « Touch » nouvelle génération ! s'enfièvre un jeunot. C'est dément ! Il semble saisi de vertige, frôler l'évanouissement.

- Avec multioptions « Open App » et « Synthèse Point », enchérit Tiphaine pour m'accabler plus. Ca coûte une blinde...

- Le massacre !

Surgi de sa brousse, une sorte de touareg dérubanné se profile, rejoint le banc. Plus black, plus zoulou que les autres, d'emblée je le reconnais. Sur le pont, c'est le bamboula échevelé au cou duquel se pendait ma petite fille. Qui aussitôt se colle à lui.

- B'jour m'sieur !

Il me sourit, me tend la main que je serre.

- Tu te rends compte que le iPod de Daddy, il a fini bousillé en bas de chez lui, l'informe Tiphaine

Je courrouce cette digne assemblée :

- Je vous avouerai que depuis, je me sens mieux. J'ai plus ce mouchard sur la table de la cuisine. J'avais l'impression qu'il

m'espionnait de son œil minuscule, s'insinuait dans mes pensées. Que c'était lui qui m'utilisait.

Tiphaine se lamente :

- T'as pris trop de soleil, Daddy. Faut te mettre un chapeau !

Le petit négro rit de toutes ses dents blanches, roule ses grands yeux d'agate. Avec sa façon de respecter les mots, les dire distinctement, il profère :

- Chez nous on a un dicton : « Chose cassée devient inutile »

- C'est vachement pensé, se gausse un copain.

- C'est réconfortant, apprécié-je.

Les paupières lourdes, aveuglé par cette clarté blême, je fatigue. La vision de l'iPod pulvérisé précède mon endormissement. Je puis encore balbutier, me sachant écouté :

- Vu de ma fenêtre, c'était triste et joli, une constellation d'étoiles mourantes. Ces éclats de polymères qu'on eût dit des scarabées écrasés. Toutes ces petites images qui s'échappaient de l'écran brisé comme des papillons multicolores ...

- Ca s'appelle des icones, entends-je.

Fudieu! Des icones ! Et pourquoi pas de « saintes et vénérées figures » ? Vient le temps de toutes les profanations.

*

En mon rêve agité sur ce banc tout secoué. Pourquoi ces adorigènes ne font-ils pas gîte du grand arbre ? Paradisiens juchés sur les basses branches tenant en leur bec un pétard. Mais leur ramage ne se rapporte pas à leur plumage, leur chant est langueur et monotonie. En mon songe je l'entends ainsi.

La cime du cèdre écorche un nuage de sable. Les épines scintillent sous ce givre brûlant. Y trônent Tiphaine et son prince nègre. Tous deux ardemment associés, enlacés, qui exercent tout pouvoir. Toute puissance. Don de leur âge, sublime grâce. A s'aimer ainsi sans crainte de chuter. Ils brouillent les cieux de leurs ardeurs mêlées, voilent le soleil. Leur corps effrénés animent aux alentours des ombres facétieuses.

En sursaut je me réveille. Honteux et bienheureux. Qu'ai-je à rêver de ma petite fille en ces attitudes ? Jusqu'à éprouver un ravissement insidieux. Ultimes sarcasmes de l'âge ? Tout de même ! La chair de la chair de ma chair !

De toute façon, je n'y peux rien. Suis aucunement coupable des excentricités de mon subconscient. Je quitte le banc tout réjoui.

Elle a raison ma Tiphaine, le cul c'est rigolo ! Même en rêve.

*

Pour tromper la nuit, tromper mon ennui, parfois j'ouvre ma caissette. Dans mon carnet, restent quelques feuilles d'or. D'un éclat que le jour

ravive. Avec le peigne, je les caresse, les défroisse, les lustre. Me remémore l'enseignement du vieux Vahé Margedianian : La pépite, c'est le don premier, la nucléosynthèse, une fusion d'étoile. L'or natif, dense et tendre. Le Lingot, c'est le vulgus corpus, l'accumulation, la richesse, toutes les vanités. Et la feuille, c'est l'âme, l'infiniment léger, l'impalpable, l'immuable... « L'ââme ! L'ââme ! » répétait le vieil Arménien. Une invocation. Pouvait-il un instant penser que cela serait sa malédiction ?

En réalité, une feuille d'or, c'est la peine des hommes. Etirer, passer au rouleau, couper, glisser chaque minuscule fragment entre deux feuilles de papier, les empiler ainsi dans un étui en cuir. Et battre ! Battre ! Frapper et battre encore. Des heures, des jours durant. Puis couper les feuilles en quatre et battre ! Battre ! Frapper et battre encore !

Retenir son souffle, prévenir les courants d'air. Ne plus respirer pour que la magie opère. Le total don de soi.

Encore une réflexion qui ne mène à rien. Le tourment persiste. Le vague de l'« ââme » me donne le vague à l'âme. Autant ouvrir une bouteille de Tavel dont la fraîcheur embue le verre. Je ne suis amateur de vin rosé que par grande soif. Et lorsque l'esprit fatigue. Un bon rouge, noble robe, riche au nez et long en bouche, vous porte à la réflexion, à l'analyse, à l'émotion, parfois au recueillement. Le rosé vous dit peu, se désire, se consomme. Un vin frivole. Il ne vous mène qu'à la surface du plaisir. Qu'une ivresse vaporeuse.

Par la fenêtre ouverte, je tends mon verre. Braille :

- Buvons à la santé des moches, des fourbes, des ignares et des vicieux !

La voisine surgit sur son balcon.

- M'sieur Guerey ! Pourquoi que vous criez ça ?

- Pour être entendu. La preuve vous êtes apparue...

- Vous ne devriez pas tant boire. Cela vous nuit.

La voix est douce, le ton intime. En son regard, un brasillement de belle eau que seule femme peut darder. Même à son âge.

Me méfier d'elle comme du rosé. Je m'en retourne dans ma cuisine.

*

- M'sieur ! Z'avez quoi sous votre veste ?

- Une chemise bleu lichen sur un marcel cradosse. Voulez voir ?
Humer ?

Par quelle conjonction des astres diurnes et de mon méridien suis-je d'une telle humeur ? Dès mon lever j'ai éprouvé le poids des heures à venir. Une totale exaspération.

- C'est pas une bouteille que vous cachez ? L'alcool, est strictement interdit dans l'hôpital.

- Un cadeau pour le personnel... lui exprimer ma gratitude et mon admiration... tant de dévouement et d'abnégation au chevet d'un ami si cher...

- Donnez ! Je transmettrai...

- Pas question !

- Monsieur ! Monsieur !

Il peut toujours me héler, s'ébranler, l'appariteur obèse. Je prends l'escalier, suis le couloir, bifurque, m'égare, transpire. Pour dissimuler la bouteille de « Connemara » j'ai passé un paletot mi-saison. Reviens sur mes pas. N'en reviens pas ! Devant moi, une soignante presque jolie, presque souriante qui s'enquiert :

- Vous cherchez quelqu'un ?

- Monsieur Fiechter, Raoul Fiechter, l'est toujours à la 123 ?

Elle se rembrunit.

- Vous êtes de la famille ?

- Un ami proche... il n'a que moi et...

- Vous tombez mal, mais ça tombe bien...

- Comment ?

Est-il formule plus sibylline ? Spontanée et si alambiquée ? Pourtant, j'ai compris.

- Monsieur Fiechter est décédé au cours de la nuit et nous ne savions qui informer. Voulez le voir ?

- Ben...

- La toilette est finie, on va bientôt le descendre...

- Le descendre ?...

Avec ces chaleurs on ne peut pas le laisser longtemps à l'étage... déjà que...

- Que quoi ?...

- Qu'il y avait des problèmes de pu... d'émanations... On a dû traiter toute la chambre au « Ventoxal ».
- C'est quoi ça ?
- Un produit qu'on utilise dans les bassins de décantation pour prévenir les pestilences.
- Et...c'est efficace ?
- Oui, mais il faut pulvériser à haute dose sinon...
- Sinon quoi ?
- Il peut y avoir effet contraire. Une réoxygénation trop faible réactive le processus de putréfaction.
- Et alors ? Expliquez-moi...
- Ca vous intéresse à ce point ? s'étonne-t-elle
- Pas dut tout !

Je me réfugie dans cette conversation pour différer mon chagrin.
Retarder ma vision de Raoul mort.

Sous un drap pas même immaculé. Que le visage apparent. Un bandage en guise de mentonnière. Yeux clos, lèvres serrées, exsangues. Une peau froissée et bleuie. Si fine qu'on dirait son crâne enveloppé de papier de soie. Le reste du corps n'est déjà plus, comme disparu. Le souffle d'un gros ventilateur amené exprès agite une touffe de ses cheveux. Ca fait drôle. Tout le reste n'est qu'immobilité. Raoul n'est plus, plus rien. Que chairs résiduelles.

La peine me vient dans cette vaine attente. Dans la contemplation stupide de ce corps détrit. Ce silence que brasse le ventilo.

Et la bouteille de « Connemara » qui m'encombre. « Je boira seul puisque t'es parti... » Simple à déboucher. Une première rasade qui me brûle un peu. « A la tienne vieux ! A ta santé outre-monde ! » « Permits que je boive ta part... pour t'être agréable. » Au goulot. Suis bien trop malhabile pour boire à la régalaide. Est-ce manière de noyer mon chagrin ? J'en doute. L'enivrement serait plutôt à agiter ma tristesse, en remuer les fonds. J'aimerais sourire à quelque souvenir heureux, à nous deux vivants, mais tout s'obscurcit. Peut-être qu'une gulée pourrait éclairer ma mémoire. Une autre encore... « Tu n'es pas seul, mon Raoul, je t'accompagne un bout... et serais curieux de savoir par où tu passes, par où tu trépasses... » Encore une rincette et j'y verrai mieux. Je quitte ma chaise, pose un baiser léger sur son front pas même froid. Puisse-t-il réagir à mon haleine fétide. « C'est pour toi que je picole, mon Raoul, pour gagner du temps. Nous préserver un instant d'intimité. D'habitude c'est plutôt tézigue qui fais questions et réponses. De même qu'à la rasade, tu ne passes pas ton tour. Aujourd'hui tu me laisses seul à me débrouiller, à me dérrouiller pour nous deux. » Aurais-je cru que les larmes assèchent la gorge ? Et boire encore pour tarir mes pleurs... Je t'en veux mon Raoul à m'abandonner au milieu du gué, un peu titubant. A ne pas même me tendre la main.

Plutôt qu'il ne s'écoule, le temps s'écroule. Il n'y a plus ni durée, ni attente. Tout à l'heure, plus tard ou demain m'indiffèrent. Cette schlingueur qui empire ne m'incommode plus. Les vapeurs d'alcool

la neutralisent. Et le niveau de la topette de whisky qui baisse, baisse...

Boire pour deux ne rend pas plus heureux. Mais il y a sens à cette ivresse. « Comme tu disais, mon Raoul : Le verre de départ... la tournée d'adieu...C'est la fête du gisant et du survivant. Qu'on pourrait danser tous les deux, chantant le « Connemara », le sublime breuvage...*Terre brûlée au vent/ Des landes de pierres/ Autour des lacs, c'est pour les vivants/ Un peu d'enfer, le Connemara...* »

La porte s'ouvre, brusquement, pour me surprendre à goualer, à pinter de plus. Du fond de la bouteille me parvient une résonnance, l'écho du vide. Je m'en inquiète. Survient un petit bonhomme bossu, un crâne chauve en pain de sucre. Sa blouse blanche laisse paraître ses mollets glabres et nerveux. Est-ce un gnome ? Un vieil enfant de chœur dans son aube effrangée ? Il me trouble. Je le vois trouble.

- Ben dis donc ! Ca chahute par là ! fait le minus quasimodo. Z'allez le réveiller !

- Si au moins !

Sans autre cérémonie, il remonte le drap sur le visage de feu Raoul. Stupeur ! Il n'est plus ! Par ce geste, mon ami à jamais effacé, disparu. Je proteste, d'une formule dont je ne suis plus très maître :

- Devez pas... faut pas faire ça... c'est... c'est un crime in... inqualifié... par conséquence je...

- Navré mais je dois le descendre... le mettre au frais.

J'ai l'intention d'accompagner mon Raoul. De ne pas l'abandonner à cet usurpateur, ce faux Charon. Il a débloqué les roues du lit,

manœuvre habilement. Je m'agrippe au montant moins pour le retenir, que pour me tenir. Mes jambes, ma tête lourdes, les perspectives fuyantes. Me prend l'envie de me coucher tout à côté de Raoul. Etre moi aussi véhiculé. « Pousse-toi frangin, fais-moi une petite place... »

*

Dans l'ascenseur, des chocs, des grincements, des cliquetis, des voix perdues. Rien ne m'est audible, compréhensible.

On descend, on descend encore... A croire qu'on chute. Quelle profondeur peut-on ainsi atteindre ? Je ne m'inquiète pas. Raoul est là rassurant, souriant. Un arrêt brusque. Il sort le premier. En pleine nature. Des pins, des hêtres, des bouleaux qu'entortillent liseron et lierre. De hautes fougères qui frémissent sous la brise. Végétation d'une fraîche vigueur qui n'a pas souffert des canicules et de la sécheresse.

- Fait bon par ici ! se réjouit Raoul. T'as bien fait de me suivre.

Je m'en réjouis, me sens tout requinqué par ce saute de température. Raoul est habillé de propre, chemise bleu-ciel, repassée, pantalon d'un beige satiné, le pli bien marqué. Ses cheveux devenus rares tirés en arrière, le visage plein, pommadé, rasé de près. Sa gourmette au poignet. Seule faute d'élégance, il est pieds nus. Marcher ainsi sur le chemin caillouteux ne semble pas le gêner. Touche-t-il vraiment le

sol ? Ses pas sont-ils au rythme de sa marche ? Il progresse à une allure inaccoutumée, avec une légèreté presque dansante. J'ai peine à le suivre. Il se retourne, m'attend. S'amuse de me voir peiner.

- T'aurais pas dû picoler tant.

- C'est à cause de toi. C'était ton souhait. Et du « Connemara », du fumé, moi qui d'ordinaire n'aime que...

- Cela ne t'a pas empêché de siffler presque toute la bouteille.

Raoul rit fort, joyeusement. Me prend par l'épaule, me confie :

- J'suis content que tu sois venu... vraiment !

Par ce geste il me transmet un peu de sa souplesse, de son aisance. Maintenant, nous allons côte à côte. Un air chargé des senteurs d'humus nous tonifie. Le long du chemin, feuillus et broussailles se rejoignent, s'entrelacent. Une pénombre bleutée apaise mon regard, me ravit.

Le chemin sinue harmonieusement, nous conduit paisiblement. Puis se resserre. A la cime, les branches s'arc-boutent, le ciel disparaît.

- T'entends ? me fait Raoul, le murmure de l'eau ?

Je tends l'oreille. S'y mêlent des chants d'oiseaux, des pépiements, un gazouillis exubérant.

- Et tu sens ? qu'il s'émerveille. Tu humes ? Des fragrances que je ne connais pas... tout est parfumé.

- Ca nous change des puanteurs de l'hosto...

- N'y pense plus ! Moi, j'ai déjà oublié. Mourir, ça sert à ça !

- Vite dit ! Le défunt, c'est toi. Moi je ne fais que t'accompagner...

- C'est toujours mieux que de picoler en Suisse dans une turne minable.

Il tend le nez, le visage, tout son corps pour capter ces fragrances. S'il n'y avait la voûte végétale qui le retient je l'imaginerais s'envoler. Il s'enivre, exulte, s'allège au comble de l'enchantement.

Le chemin s'ombrage de plus en plus, la nature l'enferme, forme un étroit tunnel. Un faux plat dans cette obscurité sereine, douce au regard. Quelques paillettes de clarté balisent le tracé, nous guident. J'éprouve une subite faiblesse, le rappel de mon corps. Ce qui ne saurait m'arrêter, me faire renoncer. Cette excursion heureuse avive l'esprit, défie la fatigue.

- On peut faire une petite halte, on a tout le temps, me suggère Raoul.

- Je ne veux pas te retarder non plus...

Un fou rire nous prend. Hilares, bras dessus, bras dessous.

- Tu crois qu'on est attendu pour le déjeuner ? pouffe Raoul.

Une certitude : Nous sommes menés par l'envie impérieuse de poursuivre, d'encore découvrir. Il faut dire que Raoul n'y trouve aucune peine car il va sans effort, porté, aimanté. Mais ses attentions me touchent. Je me crois son invité, il est mon obligé. Je lui en sais infiniment gré. Au bout de cette montée, un tournant, une déchirure dans les branches et les feuillages. S'ouvre le ciel.

Le ciel ? C'est peu dire, mal décrire. Il s'agirait plutôt d'une merveilleuse clarté, une transparence lumineuse qui nimbe terre, mer et firmament. Une nature sublimée. Je n'ai ni aveuglement, ni stupeur.

Une fulgurance voluptueuse, intensément douce et agréable au regard.

Un paysage absolu. J'en reste coi, sidéré. Raoul s'extasie :

- Crénom de Dieu de Nom de Dieu si c'est beau !... Beau et si ...
doux, si bon, si...

Je me permets une amicale remontrance :

- Mon Raoul, surveille tes propos! Ce n'est peut-être pas le lieu ni le moment de jurer ainsi. Je ne veux pas verser en superstition mais en la circonstance... un minimum de...

- Parce que tu crois que... que Dieu?... Qu'un dieu ? Une forme de... ?

- Moi, je ne suis pas en état de savoir. Mais peut-être que toi qui t'es libéré des gravités terrestres, des contraintes du corps, des turpitudes de la chair...

- N'empêche que je bande comme une bourrique. Hé ! Hé ! La mort n'empêche pas les sensations intimes.

Satisfait, triomphant, Raoul se cambre, met en valeur une vigoureuse proéminence sous le pantalon de flanelle

- Les premières raideurs cadavériques que je plaisante.

- Et Dieu sait s'il y a belle lurette que je n'avais plus braquemardé commac ! s'enthousiasme Raoul.

- Dieu sait ça ? La dernière fois que tu as triqué ?

Raoul pose sur moi un regard prévenant. Sa dextre sur mon épaule.

- Dionysos, ne te tracasse pas. « Est-ce que Dieu sait ? Est-ce que Dieu est ? Est-ce que Dieu sait qu'Il est ?... » On s'en fout ! Là n'est pas la question... Du reste, il n'y a aucune question.

Je ne puis lui cacher ma perplexité, taire mon embarras :

- Raoul ! N'est-ce pas maintenant, plus que jamais, que tu dois t'interroger ? Là... sur ce chemin, au seuil de...

- Au seuil de quoi ? Hein ? qu'il m'interrompt vivement. Et d'abord, pourquoi devrait-il y avoir un seuil , donc une porte, qui ouvrirait sur quoi ? Est-ce que tu sais où on va ?

- Non, pas du tout ! Je suis comme toi, dans l'incertitude...

- Incertitude ! Incertitude ! s'emporte Raoul. Quelle incertitude ? Peut-on être plus rassuré, plus assuré de ce qui est, quand on le vit si pleinement, si intensément ? Le moment présent est totale certitude. Là, à l'instant, aucun doute, aucune arrière-pensée ne sont permis.

- Peut-être que je ne ressens pas les choses comme toi... Du reste, je ne ...

- Tu ne triques pas ? C'est normal, t'as toujours été un cérébral.

Son rire retentit si loin qu'il pourrait alerter des êtres hostiles. Des lutins lutteurs, des diabolins, des elfes maudits. Je tends l'oreille, inquiet. Me garderais bien de l'avouer.

Nous reprenons la marche, poursuivons le chemin vers ce sublime éblouissement. Un indicible paysage qui exalte le regard. Une fascination.

Me viennent une légère douleur au genou, un point de côté. Je suis ralenti.

-Attends-moi ! Attends-moi ! que je lui crie.

Raoul va si vite, glisse, lévite, est porté par les airs. Il se retourne, agite le bras comme s'il m'adressait un signe d'au revoir. Son sourire

a un éclat surnaturel qui rend tout son être luminescent. Infiniment attirant. Je veux le rattraper, cours. Mes douleurs empirent.

*

- Et tu as encore mal ? demande Isaline.

Jusque-là, elle m'a écouté sans intervenir. Front plissé, sourcils en circonflexe. Eberluée.

- Non...

- J'espère que ton mental va se remettre de ce délire aussi vite que ton corps.

Je connais ma fille, son ironie caustique, ses sarcasmes hautains. Qui ne m'interdisent pas de poursuivre :

- Plus j'avançais, malgré mes douleurs, plus j'avais un sentiment de joie, d'accomplissement. Cette merveilleuse conviction d'enfin comprendre.

- Comprendre quoi ?

- Qu'il n'y a rien à comprendre...

- Tout ça pour ça ! ricane-t-elle.

- S'abandonner à l'instant et saisir tout ce qu'il offre. Tu sais, quand tu as vécu cette expérience, tu n'es plus le même...

- Papa ! m'interrompt Isaline qui ne cache point son énervement. Tu as fait un coma éthylique. Tu as descendu les trois quart pour ne pas dire les quatre cinquièmes d'une bouteille de Whisky...

- Ce qui ne m'a pas empêché d'accompagner Raoul...

- L'accompagner où ?... Comment?... Lorsque l'employé est venu prendre sa dépouille pour la descendre à la morgue, tu as tenté de le suivre puis es tombé comme un sac, inerte, cataleptique. On t'a expédié en réanimation et tu y es resté une nuit. Voilà ! C'est si simple et si pathétique que ça ! Maintenant, il faut te reposer. Un point c'est tout !

- Mais non, ma chérie ! Ce n'est pas tout... faut que je te raconte la suite... Sur le chemin, Raoul m'a attendu et, tout soudain, nous nous sommes retrouvés cernés par des nuages. Odorants, scintillants, d'une moiteur suave. Un vent se leva qui les chassa. Et nous apparut un fleuve. Large, miroitant, étincelant. Des berges d'un sable pailleté, micacé. Dans la transparence de cette eau pure, entre les galets multicolores, des pépites d'or...

- Nous y voilà ! bondit Isaline. Des pépites, des galets 24 carats gros comme des couilles de bouc...

C'est bien ma fille. Toujours dans la moquerie, l'outrance.

- Ne délirons pas ! fais-je.

Elle enrage, brame :

- Mais bien sûr que tu délirés ! De l'or ! De l'or ! Partout de l'or ! Toi, Dionysos Guerey, doreur à la feuille...

- ...et ornementiste agréé par « les palais et monuments nationaux »...

- ... que pouvais-tu inventer, imaginer d'autre ? Hein ? Ces sont tes obsessions, tes fantasmes récurrents qui ont bouillonné dans ton cerveau spongieux. De la tête aux pieds tu es encore tout imprégné d'alcool. Faut te désimbiber ! Alors, tu cesseras de me raconter que tu

es un autre homme, que t'as vécu une expérience inouïe, qui t'a révélé l'Essentiel avec un E majuscule...

- L'essence et le ciel...

- Bla bla bla et soliloque hallucinatoire !

Hors d'elle, Isaline, emportée et déraisonnable. J'ai peine à la voir ainsi. Sa colère m'émeut, sa sévérité naît de son inquiétude. Tout de même ! Après un coma éthylique, je me sens plus fragile, d'une hypersensibilité. Je mériterais quelques égards. Croit-elle qu'il soit aisé de rapporter ce que j'ai vécu ?

- Ma fille écoute-moi encore...

- Non ! J'en peux plus de tes conneries ! Et de cet air, ce ton niais de pasteur illuminé, de gourou obséquieux...

- Juste la fin, ma séparation d'avec Raoul...

- Tu vas me faire pleurer...

- Là il s'est déshabillé, lentement, a plié sa chemise avec soin, suspendu son pantalon au pli à une branche de saule. Nu, il n'a gardé que sa gourmette au poignet. Bras au ciel, tout son corps déployé, il me parut beau, d'une jeunesse revenue. Son corps ressuscité. Alors il me confia, épanoui, comblé :

-Tu sais Diony, je ne me suis jamais senti aussi vivant depuis que j'ai défunté.

Je l'ai envié. Alors, il est entré dans l'eau sans réticence, a fait quelques brasses dans le courant.

- Tu viens ? Elle est bonne ! qu'il me lança, plaisantant.

Il savait très bien que je détestais l'eau. Je l'ai vu nager, ai entendu ses exclamations joyeuses. Une brume moirée s'est formée à la surface des flots et Raoul a disparu.

J'eusse dû être triste, j'étais heureux.

- Et maintenant, tu es quoi ?

- Couci-couça...

Isaline fait deux fois le tour de la table de la cuisine au rythme de longues expirations. Saisit son sac qu'elle met en bandoulière, se dirige vers la porte, se retourne :

- Papa ! Promets-moi d'arrêter de boire.

Le ton est moins suppliant qu'exigeant.

- Je vais essayer. Surtout que ces temps je me sens un peu saturé, le circuit embouteillé. J'ai parfois des remontées acides...

- Qui pourraient bien te corroder l'intellect.

Isaline a hâte de me quitter. Elle n'en peut plus de m'entendre. Je lui fais souci ; certainement eût-elle préféré que moi aussi je me jette à l'eau, aille ad patres. Non qu'elle me hâisse, mais j'encombre son quotidien.

Qu'elle m'oublie ! Je saurais le comprendre. Comme j'ai su avec Ariane.

Son pas pressé et sonore dans l'escalier. Qui se répercute dans ma tête, me cogne l'entendement. A mon front, perle encore une sueur éthylique

*

Quarante-huit heures que je n'ai pas bu une goutte d'alcool. Pas même caressé la bouteille de Vacqueyras posée sur le buffet. Ni dégoût, ni tentation. Je m'abstiens sans effort. Toutefois, boire de l'eau en mangeant m'est impossible. Une méfiance insurmontable. Du robinet ou en bouteille, elle est chargée de bactéries, de microbes disparates. Insipide et trompeuse, juste bonne à te lester, à diluer la mangeaille dans le cloaque stomacal.

Je dors peu, le pouvoir soporifique de l'alcool n'opère plus. Mais mes insomnies sont calmes, mes pensées apaisées. Me revient une certaine lucidité, l'aptitude à mieux considérer la réalité. Je n'efface, n'infirmes rien du récit de mon aventure comateuse. Cette exploration bénéfique du trépas. Et suis si heureux d'avoir pu accompagner Raoul jusqu'au rive de l'au-delà. Mais tant que je suis de ce monde-ci, il ne sert à rien que je m'installe dans l'ailleurs, que je navigue dans des zones éthérées. Pour prendre le grand large, il ne faut pas craindre de se mouiller. Alors je dérade près du rivage, cabote.

Quoi qu'il en soit, je sais ma chance. Grâce à mon Raoul, j'ai découvert les paysages de la félicité. Certes un peu brumeux, lointains, dans une clarté surnaturelle. Ce fleuve brûlant de lumière, cette large coulée de lave aurifère... A m'en souvenir, j'admets que tout ceci est un brin kitsch, surchargé. Lourdemment céleste à la façon baroque. Ou alors inspiré par ces illustrations bêtifiantes que l'on découvre dans les publications évangélistes.

Il n'empêche que cette tranquillité en moi, cette joie immodérée dans les gestes et le regard de Raoul, sont une évidence. Je passe d'un état, d'une vie à l'autre. L'en deçà de l'au-delà est si proche d'ici-bas qu'on peut se tromper. La réalité affleure, les tourments resurgissent.

En conséquence, cette nuit dernière, vers les deux ou trois heures, ai-je pensé : « Sa dépouille, ce ramassis d'os et de chairs périmés, qu'en est-il advenu ? Bien que ce loustic m'ait apparu ressuscité, je ne peux pas considérer ses restes comme des détritrus. Lui faut une sépulture convenable. Même si, de son outre-monde, il n'en a rien à cintrer.

*

Le fleuve n'est plus. Du pont, on ne voit que sable, cailloux, euglènes mortes, pneus, carcasses, plastiques et tout genre de saloperies. Un lit devenu reg, vallée funèbre. Je m'arrête, contemple ce désastre. Cette grisaille poussiéreuse. Me revient la vision mirifique des eaux aurifères, des courants enflammés. Le grondement du fleuve, vif, rythmé. Ce trait argenté, précieux, qui souligne la rive d'en face. Raoul, superbe défunt qui «... jamais ne s'est senti aussi vivant... » L'apercevoir se fondre dans les flots, s'ébattre heureux, nager. Me héler, m'inviter à le suivre et bientôt disparaître. J'ai perçu encore son rire dans l'aveuglement de midi.

Plus de doute et d'atermoiement. Dionysos ! Dieu du désir, de la fête et de toutes les hardiesses, te faut apprendre à nager !

*

Une créature ambiguë qui, d'une voix métallique, asexuée, qu'on croirait synthétique :

- Au vu de la situation climatique et de la surmortalité actuelle, nous ne pouvons garder le corps plus de trois jours après décès constaté. Ce délai expiré, s'il n'a pas été réclamé par la famille, nous le livrons à l'entreprise mandatée pour qu'elle procède à son humusation.

- Son quoi ?

- Désormais la loi autorise la transformation du corps humain en composte selon un procédé éprouvé qui réduit l'emprunte environnementale dont les fortes émanations de Co2 que produit la crémation...

- Ah bon ? C'est nouveau ?

- ...mais si vous vous annoncez comme proche de feu Raoul Fiechter, nous sommes en mesure de vous remettre les effets et objets inventoriés à son admission soit : Un pantalon de flanelle beige, que voici, une chemise de coton bleue, une paire de mocassins, un jeu de clef, un portemonnaie...

Que j'ouvre.

- Il est vide ! Pas un fifrelin !

- Nous ne comptabilisons pas le contenu...

- Je vois qu'il est aussi inscrit « gourmette en métal doré ». L'est où ?

- Je ne saurais vous répondre.

- Cette gourmette, je l'ai toujours vue à son poignet. Et croyez moi, ce n'était ni du « métal doré » ni du « plaqué » mais de l'or dix huit carats.

- La direction ne répond pas des vols et autres malversations commis au sein de l'établissement.

- Vous vous foutez de ma gueule ?

- En ai-je l'air !

- L'air et la manière !

- Si votre considérez votre réclamation légitime vous...

Je tonne :

- Cré con ! Cette gourmette est inscrite à l'inventaire d'entrée et n'est plus à la sortie !...

- Z'êtes dès lors en droit de vous adresser à l'organisme de tutelle qui saura donner suite. Je mets à votre disposition le formulaire ad hoc...

- Votre formulaire, vous pouvez vous le mettre en papillote là où...

- Monsieur Guerey, tenez-vous ! Votre comportement dans cet hôpital a été suffisamment répréhensible pour que vous ne récidiviez pas !

A quoi bon insister ? Quoi donc attendre de ce grand futoir médical, de cette administration inepte ? Pas même sa faillite depuis longtemps survenue. Une seule question me hante depuis le début de cet entretien :

- Dites-moi... j'ai peine à vous identifier. De quel genre, de quelle nature êtes-vous? Masculin? Emasculé?... Androïde holographié ? Zombie?... Gynoïde spectral?

Interloqué(e).

- Je vous somme de quitter ce bureau

A quoi bon insister ? Ce que je sais suffit à mon dégoût.

Me voilà tout soudain les épaules douloureuses, jambes engourdis.

Harassé. Tout, en moi peine à fonctionner, à se maintenir. Mes pensées se perdent tels des oiseaux affolés dans d'informes et sombres nuages. Un regard m'irrite, un rictus me courrouce, un frôlement m'horripile. Moi-même je m'insupporte.

Je le savais, m'y attendais. Cinq jours que je n'ai pas bu d'alcool. Alors je sombre en mélancolie.

*

Et que boire ? A quelle source m'abreuver. L'eau du robinet est infecte, d'une tiédeur âcre. Ce fort goût de chlore qu'acidifie la corrosion des tuyaux surchauffés. Acheter de l'eau en bouteille m'est impossible. J'y résiste depuis toujours, c'est question de principe. Quel principe ? Je ne saurais trop l'explicitier, mais c'est ainsi. Les sodas ne sont que potions fabriquées aux saveurs non identifiables. Ils n'apportent pour seul plaisir que celui de roter. Dans ma cuisine, mes éructations très sonores ont une amplitude, un écho qui me divertissent.

Alors je bois du thé froid que je fais infuser moi-même. Longuement. Sans sucre ni citron. Mais la théine a des effets sur mes nerfs déjà très éprouvés par la privation d'alcool. La nuit durant je me fatigue à tenter de dormir. Suis épuisé de n'avoir pu y parvenir.

J'en suis donc à me demander si, quoi que je boive, je ne m'empoisonne pas la vie ? Et pour le temps qui me reste, c'est franchement ballot.

*

Sur le banc, à l'ombre du grand cèdre, ma place et prise. Les murs, les façades, les trottoirs, le bitume sont si échauffés que les gens fuient la ville. Le parc Brochan les accueille. A la nuit tombée on ne ferme plus les grilles. Marmaille, adultes, jeunots brailleurs et débraillés, clébards et vieillards recomposent un monde. Se forment des drôles de tribus, s'inventent d'étranges rites. Dans des hamacs ou sous des toiles multicolores, mâles et femelles vivent, subsistent. Une implacable torpeur les accable, les abrutit. Mollement ils vont, viennent, s'épouillent, parfois s'épousent sans même plus se cacher. A la nuit enfin tombée, mais encore chaude, on écoute. Des sons bizarres, des musiques qui se mêlent ou s'opposent. Elles accompagnent les rauquements, les feulements, les jappements des animaux d'à côté saisis par l'angoisse vespérale.

A l'ombre clairsemée d'un catalpa je trouve une souche pour m'asseoir. En mon état d'agacement je devrais tressaillir au spectacle de cette déglingue générale. Du tout ! M'y voilà bien. Presque

détendu. Un peu de l'enchantement ressenti alors que j'accompagnais Raoul sur le chemin caillouteux.

Se forge ma conviction qu'il n'y a plus rien à attendre de qui que ce soit. Je ne compte sur personne et ne compte pour personne. C'est bien ainsi. Il est désormais vain de tenter de comprendre, d'entreprendre. Je n'ai pas même besoin de m'extraire de ce monde puisqu'il se défait de lui-même. Cette gabegie dantesque n'incite pas même à fuir. Du reste, pourquoi s'escamper si on est invisible aux autres ? Quoique... pas totalement.

Elle surgit là. Est-elle tombée de l'arbre ou portée par un ouragan de poussière ?

Ma Tiphaine. Une splendeur parmi cette kyrielle d'amochés.

- Daddy ! qu'elle me saute au cou, tu fais quoi, là ?

- Rien... Et toi ?

- Rien non plus !

Elle danse autour de moi comme pour m'étourdir de sa présence. Elle n'en pas besoin de cela pour m'émoustiller. Cette luronne propage ses ondes coquines. Je découvre aussi que cette semaine d'abstinence à raviver des intentions, des tensions que l'alcool anesthésiait.

- Maman m'a tout raconté !...

- M'a-t-elle seulement écouté...

- C'est hyperdélire, ton bad trip ! Vachement inénarrable...

- Et pourtant...

- Mais ce Raoul, l'a vraiment existé ?

Je suis interloqué.

- Mais enfin ! Bien sûr ! Comment peux-tu me poser une telle question ?

- Faut pas vriller, Daddy ! Avoue que ton histoire est suffisamment zarrebie pour que je questionne... Et ton ami, l'est vraiment mort l'autre jour ?

- Ben oui...

- Et si t'avais pas tant picolé, t'aurais pu l'accompagner jusque sur la rive du grand fleuve étincelant ?

- Un coma, éthylique ou un autre, c'est l'orée de la mort. Ca m'a permis d'aller y voir de plus près.

- Et t'en es revenu parce que tu ne sais pas nager ? C'est trop fastueux ton histoire, j'adore !

Lui ai-je jamais vu de si grands, de si beaux yeux à ma Tiphaine. Un si radieux étonnement. Elle veut encore savoir :

- Et maintenant tu te sens différent ? T'as des envies nouvelles ?

Je ne vais tout de même pas lui révéler ce sursaut d'appétence virile, cette facétie voluptueuse qui me déconcerte.

- J'aimerais apprendre à nager.

- Chiche Daddy ! Je t'emmène à la piscine...

- La piscine ? Quelle horreur !

- N'y a plus d'eau ailleurs !

*

Ne plus consommer d'alcool favorise l'appétit. Je soulève les couvercles des « Tupperware » avec une curiosité gourmande. Couvercle jaune : une rémoulade de céleri, couvercle rouge : ratatouille, couvercle bleu : des pilchards.

- Je les ai agrémentés d'une sauce au raifort, précise Isaline. J'en ai proposé à des amis hier soir, ils se sont régalés.

- Des pilchards ! Raoul ne se serait nourri que de ça. Il en avait une pile de boîtes dans son vieux buffet comtois. Je le vois encore...

- Laisse ton Raoul où il est !... Ou n'est pas. Paix à son âme et paix en ton esprit, fait Isaline, catégorique, implacable.

- Tu m'autorises tout de même à faire le deuil d'un ami ?

- Un ami ! Ce pauvre type faux comme un billet de vingt-cinq francs, qui t'a certainement arnaqué encore plus que tu ne le crois. Et dégueulasse avec ça, lubrique...

- Oh! Oh ! Comme tu y vas !

- Sans détour ! Sache que j'avais tout juste quinze ans qu'il tentait déjà de me mettre la main au cul. A chaque fois qu'il venait à la maison, je me réfugiais dans ma chambre pour fuir son regard porcin, ne pas entendre ses chuchotements obscènes.

Je trempe un doigt dans la sauce au raifort, y goûte. Elle me monte au nez.

- C'est pas un peu trop fort ? que je pleure.

- Si ça peut te dégager les ouïes et te décongestionner le discernement...

Isaline, fille impitoyable, gardienne des vertus. Je ne l'eusse cru.

*

- Vous ne sentez rien ? » me lance la voisine de son balcon.

A ma fenêtre depuis un bon moment, j'assiste au spectacle : un orage sec. Etrange lubie climatique. Tôt ce matin, le ciel était sombre et si bas qu'il éclipsait le jour. Une chaleur rampante, une moiteur grasse. Une rumeur inquiète et fataliste parcourait la ville : Quoi qu'il en soit, quoi qu'il arrive, il ne pleuvrait pas.

Maintenant des éclaires ravagent le ciel. Nervures incandescentes qui irriguent les nuages d'un feu bleuté. Le tonnerre éclate simultanément, les grondements s'entrechoquent, résonnent par les avenues. Une guerre urbaine. Rue par rue le désastre avance, les habitants se terrent, l'orage vainc les résistances. Par ces chaleurs, nul n'a la force de s'opposer. Si des trombes d'eau ravageaient les caves, inondaient les rez-de-chaussée, emportaient les bagnoles, soulevaient le macadam, ce déchaînement aurait du sens. Aurait du bon. Mais les pluies s'évaporent avant que de toucher le sol, s'épuisent dans un ciel surchauffé.

- C'est vrai qu'il y a comme une odeur, confirmé-je, de mauvaise barbaque ... de greubons, de poils cramés.

- C'est que la foudre est tombée sur le parc Brochan, m'informe la voisine. Faut voir les images en direct sur la KM-Tivi. Le zoo en feu. Toute sorte d'animaux affolés qui sautent les grillages tordus par le

brasier, renversent les palissades. C'est pas croyable ! Tous ces vertébrés, ces palmipèdes, ces bestioles inouïes cavalant par le parc. Les éléphants bientôt qui déambuleront en ville. Même qu'ils ont filmé un vol de flamands roses incendiant la cime des arbres de leurs plumes enflammées. Et des singes qui envahissaient les serres du jardin botanique pour manger les bananes... C'est que j'aurais pas cru que les girafes, ça courrait si vite...J'espère que les lions ont pu sortir de leur cage...

- Ces pauvres bêtes sont enfin libres, dis-je, sans trop y croire, désinvolte.

- Libres ? Pas plus que nous ! déplore la voisine. S'en vont devoir, elles aussi, batailler pour survivre à moins que de s'entredévorer. Libres et traqués, à quoi bon ? Allez savoir ce qui fait le bonheur des animaux... Nos grandes idées ne sont pas forcément les leurs.

Une foudroyante clarté qui illumine toute la façade. Le toit zingué de l'immeuble d'en face a les miroitements d'un lac ensoleillé... d'un fleuve large et argenté. Une fraction de seconde mon Raoul réapparaît sur la berge, qui foule pieds nus le sable moiré. Cette débâcle libératrice avait été notre projet. La liberté rendue à toutes ces bestioles enfermées. Un plan foireux de mioches écervelés. Prémédité. « Tu vois, mon Raoul, cette folie climatique fait mieux que nous... A la différence que nous étions des rêveurs, de joyeux bredins. Alors qu'aujourd'hui, c'est le grand schproum, le bin's total qui régentent les évènements. Mon ami, je ne sais plus qu'en penser...»

- Eh ben, faites comme moi, n'en pensez rien ! intervient la voisine qui a capté des bribes de ma conversation avec le défunt.

- Tout de même ! Ce bordel, on l'a bien cherché !

Elle ne l'entend pas ainsi :

- Moi, m'sieur Guerey, je vous le dis tel que je le pense : J'ai rien à me reprocher. Que je ne vais pas battre ma coulpe à la place de tous ces pollueurs, ces dévoreurs, ces prédateurs qui épuisent nos ressources, désertifient...

- Que vous dites ! Et si vous évaluiez les mètres cube d'eau que vous avez gaspillés à arroser vos azalées « rosita delicata » ? Hein ?

- Ca alors ! s'enthousiasme la voisine. Z'avez dit le nom juste ! Depuis le temps que je vous corrige ! Enfin vous avez retenu que mes fleurs sont des azalées « rosita delicata » J'en suis toute émue, m'sieur Guerey...

Dans la fulgurance d'un éclair son visage m'apparaît radieux, presque lisse, d'une jeunesse miraculeuse. Malgré mon état d'irritation qu'empirent les agaceries de l'orage, je me veux affable.

- Madame, je vais vous faire une confidence : J'ai arrêté de boire.

- Je le subodorais. Depuis bien quelques soirs que je ne vous entendais plus vitupérer à tue-tête, injurier l'administration, la sainte famille, les chats, les merles et l'ombre fugitive des passants apeurés. Je me disais bien, m'sieur Guerey, il a changé.

- C'est que tout récemment, j'ai perdu mon meilleur ami.

« Meilleur ami... » je souris de la formule. En ai-je d'autres ?

- Je suis vraiment désolée...

- Vraiment ?
 - Croyez-vous que je sois indifférente à la peine de mes proches ?
- Comme elle y va !
- Moi ? Un proche ?
 - Plus proche voisin, je n'ai pas...

Un soudain fracas qui précède l'éclair. La foudre a dû tomber tout à côté. Dans le regard de la voisine une brillance qui dit sa peur. Muette. Une peur d'enfant qui ajoute à la surprenante fraîcheur de son visage. Pourrait redonner nerf et vigueur à tout son corps. Et au mien ?...

« Dionysos, faut te calmer. Le subtil réveil de tes sens, ces balbutiements du désir ne doivent pas te conduire à l'invraisemblable.

- Je vous souhaite la bonne nuit !
- Z'allez déjà vous coucher ? qu'elle s'étonne. Avec ce tumulte et cette touffeur, je me demande bien comment vous pourrez dormir.
- Faut pourtant que demain je sois en forme. Je vais apprendre à nager.
- Ca alors !...Si on m'avait dit un jour que...

Dans une déflagration aveuglante, la foudre est tombée ici. Ou tout près. Assourdissante. La voisine s'est réfugiée dans son appartement. A ma fenêtre je me crois commotionné. Une hébétude passagère puis une grande lucidité. Me parvient alors un message péremptoire. Rendu évident, parfaitement lisible dans l'intense clarté de l'orage :

« Dionysos. A ce stade de ton existence, de ton récit, il va falloir que tu décides. Que tu te décides ! Invente ta vie ! Du moins, ce qu'il en reste... Demain ou jamais ! A toi de voir, à toi de savoir... »

Con d'icelle !...Un ultimatum ! Un méchant vertige. Un électrochoc.
Je n'en ai pas dormi de la nuit.

*

Des bêtes apeurées rodent par la ville. On aurait aperçu un couple de chacals fouillant des poubelles, une meute de loups explorant la banlieue. Une famille d'okapis stationnée en zone bleue et même un hippopotame allongé dans la fontaine des neuf muses, place Joyal. La stupeur. Des rumeurs qui alarment la population. J'en souris. Cette ville, a-t-elle attendu l'errance de quelques animaux exotiques, la cavale d'un lama ou d'une autruche par ses rues pour devenir jungle ? La sauvagerie s'y est installée depuis belle lurette. Des gens prendraient mal à inhaler des puanteurs. L'urine de fauve, le crottin de zèbre, la sueur astringente des pachydermes. Ils somatisent, découvrent des pestilences qui ont toujours été. Surtout depuis ces implacables chaleurs. Depuis des semaines que la ville empeste, déterre ses miasmes, s'abandonne. Elle n'a plus la pudeur de ses déjections, se débonde sans vergogne.

Je me rends à la piscine d'un pas alerte, l'air dégagé. Comme si de rien n'était. Croisant quelques hommes armés, je feins l'indifférence. Paraît-il qu'ils sont à la solde de taxidermistes véreux et de trafiquants de trophées. Les éléphants auraient déjà perdu leurs défenses et le

rhinocéros albinos sa corne. J'imagine les alentours du parc Brochan jonchés de charognes que la chaleur ombre d'une nuée de mouches. Des carnassiers se disputent la barbaque pourrissante, des herbivores labourer le gazon, ravager les platebandes.

Désormais, où iront se réfugier les naufragés de la canicule ? Que vont-ils faire durant ces heures brûlantes ? La préoccupation d'un instant. Il faut me recentrer, ne pensez qu'à moi. Je suis averti, cette journée sera décisive. Rien ne doit me distraire de mon destin. Me guider vers de mauvais choix. Alors je vais avec assurance. Suis juste un instant ralenti à l'angle de la rue des Estampes et du boulevard Pécuchet pour avoir marché dans une énorme bouse. Une galette verdâtre et nauséabonde.

J'aurai marqué cette journée de mon empreinte...

*

Me suis-je égaré dans cette ville que je croyais connaître ? C'est que la chaleur déforme les perspectives, ondule les façades, détourne les avenues. Jambes cotonneuses, l'esprit dans le vague, je m'assieds sur une boulerie. Arrivé nulle part, me voilà partant de rien.

Dionysos, « invente ta vie ! » A bien y réfléchir, je m'y consacre. Au quotidien, l'imagination, le rêve, la distraction ont leur part de vérité. Voire d'évidence. La pensée poursuit le réel pour semer la confusion. Créer un imbroglio. Et si on entreprend de raconter, se raconter, cette

vanité peut mener n'importe où. Au meilleur des cas, nulle part. De nulle part, on en revient toujours. Longtemps on peut s'inspirer du vrai comme du faux, narrer ce qui est, comme ce qui vous passe par la tête. C'est une licence, une aubaine. « C'est ça, tu me l'écriras ! » aime à me balancer Isaline. Façon de dire : vérités ou balivernes, évidences ou affabulations, tout ça n'est que raconteries et temps perdu. Son pragmatisme ramène l'horizon à une désolante proximité. Elle veut ignorer l'inconnu.

Malgré tout, tu t'égares, ma fille ! Une existence ne se limite pas à l'exactitude des faits et à la sincérité des propos. Le quotidien a son ombre mouvante, ses reflets changeants, ses échos déformés. Il a ses absences, ses silences, ses apparitions, ses incongruités. Les habitudes ont leur folie, les gestes simples leur poésie. Enfin, la mémoire sait mentir et l'oubli cède de l'espace aux chimères.

Capable d'embrouillements, d'incohérences et d'artifices faciles, j'admets qu'il est un moment où il faut ordonner le récit de sa vie. Puis, savoir y mettre fin... au récit. En toute liberté, ce qui ne le rendra que plus vrai ; vraisemblable du moins.

*

En passer par là.

Une file d'attente devant la piscine municipale. Bien avant son ouverture, les gens se pressent, font la queue. Et moi de même, qui m'aligne, patiente. Devant, une grosse dame au dos nu que la sueur satine. Des épaules rondes, cuivrées, appétissantes. Et si me prenait l'envie des les lécher, de les croquer ? Saurais-je la réprimer ? A quoi tient que l'on s'interdise certains gestes, si anodins soient-ils. Poserais-je un simple baiser sur cette peau que ce serait des cris, l'alerte. On sonnerait l'hallali. Elle tient par la main un mioche silencieux, amorphe qui serre contre lui une bouée crocodile à moitié dégonflée. Derrière moi, un couple de trentenaires outrageusement tatoués. Leurs écouteurs reliés au même baladeur. Regardsw fixes, fronts immobiles, visage cireux. Pour tout signe de vitalité, leur mastication. Lui tient contre sa poitrine un sachet ouvert de bonbon. Des gommes multicolores, étirées, informes. Comment peut-on mâchonner puis avaler ça ? Leur musique synchronise le mouvement des mandibules, crée cette complicité navrante. Un duo grotesque. Des gens moches. Je tressaille, me vient l'idée que je pourrais leur ressembler. Si j'avais le pouvoir de dédoublement, je quitterais la file pour m'observer. Moi, Dionysos, fils de Zeus et de Sémélé, à poireauter devant l'entrée de la piscine municipale, cerné par un essaim de bipèdes aquaphiles (dont certains bientôt palmés) laids et indolents. Moi aussi dans l'attente d'accéder au grand bassin, de sombrer dans ce néant collectif.

Dans ma giberne, un caleçon de bain acheté la veille. A mon âge, une épreuve affligeante. L'outrecuidance de la vendeuse mâtinée de méchanceté :

- Je vous déconseille un modèle trop moulant... cela vous desservirait... mais si vous prenez du XL, vous allez nager dedans...

- Faut-il encore que je sache nager... Je dois apprendre.

- N'est-ce pas un peu tard?... Vous allez prendre plus de risque que de plaisir non ?

- J'hésite entre celui-ci et celui-là....

- Quoi qu'il en soit, ni l'un ni l'autre ne vous siéront. C'est question de morphologie...

- Ou alors ce modèle-ci...

- Monsieur, vous voulez rire !

- Je vais finir par prendre celui-là.

- Je vous mets en garde, c'est un stretch fluo. A votre place je ferais dans du plus uni, plus discret... et moins proche du corps.

Il a bien fallu que je me décidasse. Je jetai mon dévolu sur un short turquoise plutôt ample. Cette scélérate de vendeuse a haussé les épaules pour grommeler :

- C'est votre choix, c'est votre vie... Pour des raisons d'hygiène les maillots de bain ne peuvent être essayés en cabine ni échangés.

- Dommage ! C'eût été l'occasion de se revoir...

- Si entretemps, vous ne vous noyez pas !

Son rire forcé avait la grossièreté d'un doigt d'honneur.

Renoncer à l'alcool me demande un rude effort tout en me privant d'audace et de fantaisie. Cette juste dose d'agressivité qui permet de se défendre. Un effet pour le moins contrariant qui me rend vulnérable, un peu autre. Je quitte le magasin piteux, déçu de moi-même. Je ne me ressemble plus.

Neuf jours que je n'ai pas picolé. Dois-je vraiment en passer par là ?

Tiphaine m'a repéré, rejoint dans la file.

- Il y a longtemps que tu attends ?

- D'apprendre à nager ? Toute ma vie !

Elle me regarde avec insistance, me saisit vigoureusement le bras. Douterait-elle de ma volonté ? Veut-elle estimer mon potentiel musculaire, mon influx nerveux ?

- Alors cette fois tu t'es décidé ?

- Il fallait bien me décider avant de décéder...

Je me revois sur la berge du grand fleuve, ses flots vifs et ardents. Raoul qui s'abandonne au courant, me fait un geste d'adieu. Et n'est plus. Je sais qu'il n'a pas sombré, ne s'est pas noyé. Car longtemps encore je l'entends qui rit, s'abandonne heureux au courant.

Tiphaine ne me lâche pas le bras, me retient, m'invite à vivre, à rester sur la rive. Je suis aux anges.

- C'est pour toi que je suis venue. Parce que moi, la piscine, ce n'est vraiment pas mon truc, qu'elle me confie.

Tandis que moi, j'en rêve depuis toujours... Et surtout par un jour comme celui-ci, à rissoler au cagnard cerné par une manade de décérébrés.

L'hilarité désobligeante de Tiphaine lorsque je lui apparais dans mon caleçon turquoise. Je n'avais pas remarqué cette flamme orangée brodée sur le devant. Elle illustre ma virilité désengourdie. Ridicule ! Dans le grand miroir du vestiaire, je me suis entraperçu. Poitrine fripée, bedaine boudinée, jambes grêles et variqueuses. Tout ce corps d'une triste flaccidité. Vieilli, décati, témoin d'un autre temps. D'avant le fatal réchauffement.

Il est écrit : « Douche obligatoire avant d'entrer dans l'eau ». Ordre et hygiène. Les fascismes en ont fait un principe. Le vaste bassin carrelé, une moiteur chlorique, des gardiens musculeux, si peu amènes. Et cette foule de corps dénudés, vulnérables. Des cris et des rires qui étouffent les peurs et les pleurs. Mon effroi. Je revois, entends l'oncle Marcel à la merci de ses tortionnaires. Ses gestes, la scène suffocante. «.. Vlac !... Plouf ! Revlac !... Replouf... et encore... et encore... » Il voyait « tout noir, entendait rire la mort... »

Tiphaine me pousse. Sous la douche, je ne m'attarde pas. Une eau tiédasse qui coule grisâtre à mes pieds. Partout ça grouille, ça court, ça piaille. Je manque de glisser sur le sol trempé, suis à la merci de ce pullulement. Je m'agrippe à une barrière nickelée, aimerait ne plus être. M'extraire de mon pauvre corps. Assister en surplomb stationnaire à ma noyade. Mieux ! A une avarie des circuits hydrauliques, une confusion technique à l'origine d'un grandiose

tsunami. Cette multitude euphorique tout subitement emportée, asphyxiée, anéantie. Moi avec et tant mieux !

- Allez Daddy ! Tu descends marche par marche. De toute façon, là tu as pied. Tu ne risques rien.

Tiphaine me tire par la main, m'entraîne. On me bouscule, m'éclabousse. Saloperie de mioches qui n'ont ni respect ni attention. De l'eau à la taille. Je discerne mes pieds rabougris, mes guiboles raccourcies. Le fond, d'un bleu crasseux, des carreaux disjoints, le bouillonnement des buses. Marche suivante, de l'eau jusqu'à la poitrine. Mon caleçon de bain gonfle mais la flamme ne s'éteint pas. Tiphaine m'a lâché la main pour s'immerger, faire quelques brasses, me lancer : « Elle est bonne ! »

Bonne! Elle en a de bonnes !... Cette odeur de javel qui pique les yeux, cette flotte chimiquée qui te lubrifie le derme. Et cette multitude qui s'y baigne, y goge en même temps que moi. Me vient un haut-le-cœur à l'idée des sudations, des suppurations, des urines qui se mêlent à ce circuit fermé. Tous ces barboteurs, c'est tant d'émonctoires immergés. On se soulage anonymes dans les eaux remuées.

« Trempe-toi la tête ! » J'obéis, m'asperge. « Ferme les yeux, pince-toi le nez, mets-la sous l'eau ! » Ce que je fais. Tout mon corps allégé, déséquilibré. Pour la première fois de ma vie, j'éprouve physiquement le principe d'Archimède. Tiphaine glisse une main sous mon dos, me porte avec l'eau. Je flotte. N'entends plus que des vrombissements subaquatiques, des borborygmes de tuyauteries. Une

réalité déformée, quasi un autre monde. J'émerge, tente de reprendre souffle, crachote, éructe, me mouche avec les doigts. Modestement, je contribue à la fétidité ambiante, à l'infection générale. « Bravo Daddy, c'est super ! »

Super dégueulasse !... Un goût légèrement acide de lait caillé. Les yeux me piquent, chaque inspiration m'irrite la gorge. C'est assez pour un prime contact avec l'élément abhorré. J'entreprends de remonter les marches mais le remuement des nageurs provoque des courants hostiles. Qui me retiennent puis m'emportent. Je gigote, m'agite. Un geste de Tiphaine m'apaise, me rassure, me guide. Dans les éclaboussures et l'effervescence, j'aperçois son visage, son sourire. son regard bienveillant. Si proche qu'on croirait qu'elle me porte dans ses bras. Une pietà, pour tableau de famille. Elle est Marie, d'une douceur virginale, qui tient contre elle un vieux Christ bedonnant porteur de ses seuls péchés.

Je n'ai plus ni appréhension, ni regret. Je me laisse aller, porter en toute confiance, flotte. Lorsque Tiphaine, sournoise et traîtresse, retire sa main. Là, elle prétend m'enseigner les mouvements natatoires, ouvre les bras, les ramène. « Comme ça ! Fais comme ça !... » Vite dit ! Je coule, cherche mon souffle, happe l'air, bois la tasse. Abominable ! Mes hoquets, mes étouffements font rire cette petite garce. J'atteins les marches, quitte précipitamment le bassin. Ah ! Si je pouvais me venger. Gerber de répulsion ma mixture intestinale. Napper la surface des eaux d'une macédoine immonde. Et que tous s'en abreuvent !

Assis sur un gradin, je tente de chasser cette sensation répugnante, ce goût infâme. Mon regard est attiré par un scintillement, quelque chose qui brille au fond de la piscine, à deux brasses du bord. Je me lève, scrute, tente de mieux discerner malgré tous ces pseudo crawleurs qui brouillent la surface des eaux. Ce pourrait être un bijou, une chaînette... une gourmette ? De l'or ? Le funeste atavisme, l'irrépressible magnétisme. Raison et prudence ne peuvent rien contre l'instinct primitif, la tentation initiale. Des apochryphes relatent qu'avant même qu'elle ne croque la pomme, Eve avait serti une pépite dans son nombril. Même si, rien ne peut justifier qu'Eve ait eu un bourillon... A la genèse de la Genèse, l'or est produit du big bang, éclat primordial. Le péché originel.

Bref ! Je ne puis résister. Quitte à me noyer. Je prends mon souffle, le retiens, saute à l'eau, me laisse couler. Je me contrains à ouvrir les yeux, repère l'objet qui chatoie sur le carrelage bleuté. Je vois trouble, peine à m'orienter. Enfin je puis le saisir, le tenir dans mon poing serré. A n'en plus douter, une gourmette ! Mon émoi.

A cet endroit je n'ai pas pied, me tortille, me démène pour sortir ma tête de l'eau. Une lutte contre le poids de mon corps. Je suis mon propre ennemi, ne peux rien, n'en peux plus, m'affole. Lorsque je sens une aide, quelqu'un qui me saisit par les aisselles, me tient à flot. Juste ai-je le temps de glisser la gourmette dans mon slip. On me tire jusqu'au bord. Un gardien me prend les bras, me hisse hors de l'eau.

Assis sur le dallage, j'étouffe encore, halète, cherche mon souffle. Je mouche, m'ébroue, tousse.

- Ca va aller ? s'inquiète le gardien.

Tandis que Tiphaine, qui a observé mon exploit de loin, est accourue.

- Daddy ? Qu'est-ce que t'as foutu ?

- J'sais pas trop... j'ai voulu exercer la brasse coulée... J'ai mal brassé, alors j'ai coulé.

- A votre âge, on ne saute pas comme ça dans l'eau, c'est pas raisonnable, apprécie le gardien.

- Qu'est-ce qui est encore raisonnable ?

Question que je me pose à moi-même, dans l'impatience de savoir. D'un bond je me lève pour rejoindre le vestiaire. Plaque ma main sur la flamme de mon caleçon. Je sens la gourmette dans l'entrejambe, qui orne mes génitoires. Tiphaine me poursuit, veut me retenir.

- T'as même pas remercié le type qui t'a sauvé !

- Sauvé ? A peine m'a-t-il aidé. Et il doit être si content de lui que cela le récompense bien assez.

- T'es vraiment à la ramasse, complètement outside ! Tiphaine se prend la tête pour exprimer fort son incompréhension. Daddy ! Tu vis pour de vrai ou tu te la racontes ?

Elle a presque crié pour dominer le brouhaha ambiant. Je veux la rassurer :

- Mais enfin, ma chérie, je suis là, près de toi, j'existe...

- Ben oui, j'te cerne bien... bien assez ! Et quand même, j'me questionne : T'es qui ? T'es où ?... Tu te vois comment ?

- Là ? Maintenant ?... Plutôt grand, svelte, mèche folle, un regard bleu baltique radiant d'intelligence...

- Arrête ta littérature ! Tu t'écris un roman ou bien quoi ?... Tu m'esquintes.

*

Il était prédit que cette journée serait décisive. Mais pouvais-je prévoir que c'est ma petite fille qui en préciserait la donne. Cette même délurée, trop jolie. Sa nudité à peine estompée par trois bouts de tissus et de ficelles. Qui attire tous les regards, dont le mien. Cette Tiphaine franche du collier qui me dit sa fureur, me somme « d'arrêter ma littérature ». Elle ne pouvait être plus claire et abrupte. Alors soit ! Finissons-en !

Bien sûr ai-je imaginé que sur cette gourmète soit gravé le nom de Raoul. C'eût été troublant, interrogeant. Cela m'aurait ouvert des horizons vastes et indistincts, ramené sur le chemin caillouteux que nous suivions tous deux. Feu mon Raoul devenu présence surnaturelle. Un vrai roman ésotérique. Ce sacripant se serait ingénié à me défier, à me baguenauder par des contrées hermétiques. Mon cerveau menu occupé par d'insondables mystères. A force d'écriture, de relecture et de réécriture, j'aurais peut-être pu mieux préciser les contours de l'indiscernable, balbutier l'indicible. Moi, Dionysos Guerey, devenu maître des arcanes...

Je me la raconte.

Mais pareilles billevesées ne divertiraient que moi. Tiphaine a raison : De sa vie, mieux vaut ne rien dire. Ne se croire important en rien. Ne prétendre enseigner quoi que ce soit à qui que ce soit. Se plaire à observer les choses sans prétendre en changer le cours. Se mettre hors circuit, ne pas même chercher à être content de soi. Laisser faire, laisser défaire et ne pas s'en faire.

Aller au plus simple pour en finir.

Car, comme me confia un jour un client riche collectionneur d'ostensoirs et qui se piquait d'écriture : « Le plus ennuyeux dans cet exercice, c'est qu'il faut se relire... »

*

« Hervé », le prénom gravé sur la gourmette. Qui fait son poids d'or. Pas du chiqué, pas du plaqué.

Au sortir du vestiaire, discrètement, je la présente à Tiphaine.

- Tiens, un cadeau pour toi !

- T'as trouvé ça où ?

- Au fond de la piscine... C'est pour ça que j'ai sauté à la flotte...

- Et manqué de rester au fond...

- Ca fait dans les soixante grammes à quarante euros le gramme, tu vois le cadeau.

La gourmette dans la paume de ma main. Tiphaine n'y touche pas. Sa moue dédaigneuse. J'insiste :

- C'et de l'or, du 15 ou 18 carat à coup sûr... De l'or jaune.

- De l'or ! Ouah ! De l'or ! Or ! Or !...Or, orgasme d' or... Or... orgie d'or ...Or !

« Or ! Orang-outan ! » devrait-elle beugler. Car voila ma petite fille, ma douce enfant, porteuse d'une once de mon a.d.n. qui improvise une danse simiesque. Devant un public conquis, elle tressaute, s'épuce, se trémousse, remue son train. Pour enfin me lancer à la face, remontée, rageuse :

- Daddy, ton or j'en veux pas ! Il ne vaut rien, ne signifie rien ! Fourgue cette camelote à un quidam de ton espèce. Je suis d'une ethnie rebelle qui ne se laisse pas acheter par ces pacotilles. Nous refusons ce commerce méprisable. Faut faire marche arrière pour aller de l'avant, dévaster pour renaître. Et dans cette nouvelle jungle, les lois sont autres, ton or c'est que dalle, ça ne vaut pas une chiure !

- Les plus primitifs aiment se parer...

- T'as déjà vu un Jarawa ou un Nukaak avec une gourmette en or au poignet ?

- Pourquoi pas s'il se prénomme Hervé... ?

Je lui devine un vague sourire, détecte encore une pointe d'affection dans son regard fâché.

« Votre attention s'il vous plait ! Une gourmète a été perdue. Toute personne qui la trouverait est priée de la rapporter au guichet d'accueil. Merci ! »

Je n'ai plus qu'à obéir à cette injonction nasillarde venue des cieux. En d'autres temps, je n'aurais pas obtempéré. L'or se prend, jamais ne se rend.

Mais voilà...le monde change. Les canicules nous avilissent, nous dénaturent. Les perspectives se déforment par réfraction, ailleurs est nulle part. L'errance nous guette tous. Seule Tiphaine et sa tribu semblent s'orienter dans ce paysage cataclysmique.

*

La satisfaction rare, presque enfantine, d'avoir commis une bonne action.

Quittant la piscine municipale, la chaleur ne me pèse plus, m'est presque agréable. Je me sens tout près de m'envoler, l'âme folâtre. Cela me rappelle quand, gamins, nous nous amusions à mettre le feu au papier de soie qui enveloppait les oranges. Léger, léger, il se consumait en vol, étoile éphémère et gracieuse. L'enchantement d'un court instant.

Cette bouffée euphorique qui précède le retour des contrariétés, des interrogations. Des manques.

Huit jours que pas une goutte d'alcool n'a irrigué mon jardin intérieur. Je le vois dépérir. Mon imagination luxuriante s'étiole, mes colères épineuses s'émoussent. Mon langage fleuri se fane, mauvaises et folles herbes s'assagissent. Je n'entends plus tous ces insectes vrombissants qui pollinisaient mes pensées.

Toutefois, si rien d'original ne peut encore surgir, si ces jours d'abstinence ont tari la source, asséché les terres fécondes de l'invention, j'y trouve un avantage : Foin de littérature ! Puisque le souffle de la narration n'est plus, j'en tire leçon. Renonce avec soulagement. Me réjouis de recouvrer discrétion et apaisement.

Cela ne tient qu'à moi.

A moi seul.

Seul.

Tiphaine ne m'a pas attendu. Elle a rejoint son clan, cette horde d'adophithèques qui habitent les grands arbres. Sur les plus hautes branches que balance le vent brûlant, ils se bercent d'illusions.

*

La terrasse est ombragée, inoccupée. Un bonheur.

- Pour Monsieur, ce sera quoi ? s'enquiert le patron, à peine aimable.

- Comme d'habitude.

- J'vous connais pas! J'peux pas savoir vos habitudes...

- Ca tombe bien car je viens d'en changer... Un « Picon bière » !

Pourquoi avoir tant célébré « la première gorgée de bière » ? La seconde, la troisième et les suivantes ne sont pas moins intenses et jouissives.

Un brumisateuse crée un halo de fraîcheur. Le chatouillement de la mousse sur la lèvre, l'ingurgitation impatiente et voluptueuse.

Ciel ! Mon verre déjà vide.

- Patron, vous me remettez ça ! Et vite !

Pour ne pas perdre ce moment de grâce.

Sur le trottoir d'en face, un phacochère souligne son passage d'un trait d'urine. Et un couple de dromadaires, que ces chaleurs sahéliennes réjouissent, blatèrent à l'unisson.

